







10281

✓

Palat. LV 26 1210.



OEUVRES
COMPLÈTES
DE SIR WALTER SCOTT.

TOME VINGTIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

50313

LE
MONASTÈRE.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXII.



ÉPÎTRE

DU CAPITAINE CLUTTERBUCK

A L'AUTEUR DE WAVERLEY;

SERVANT D'INTRODUCTION.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas le plaisir de vous connoître personnellement, cependant, comme tant d'autres qui vous sont probablement aussi étrangers, je prends intérêt à vos travaux littéraires, et j'en désire la continuation. Ce n'est pas que je prétende avoir beaucoup de goût pour les ouvrages de fiction; je ne vous dissimulerai même pas que la dernière entrevue de Mac-Ivor avec sa sœur m'a fait bâiller, et que je me suis complètement endormi, tandis que notre maître d'école me lisoit un des sermons de vos prédicateurs puritains. Vous voyez donc que je ne cherche pas à vous faire la cour; et si l'histoire que je vous envoie ne vaut rien, je ne tâcherai pas d'en relever le mérite en l'assaisonnant de flatterie, comme le

cuisinier qui veut faire passer un vieux poisson par l'artifice d'une sauce épicée. Non, Monsieur! ce qui me plaît en vous, c'est la lumière que vous avez jetée quelquefois sur les antiquités nationales, étude que j'ai commencée un peu tard, mais à laquelle je me suis dévoué avec toute l'ardeur d'un premier amour, parce que c'est la seule qui ait jamais eu quelque attrait pour moi.

Avant de vous donner l'histoire de mon manuscrit, il faut que je vous conte la mienne. Elle ne remplira pas trois volumes; et, comme habituellement vous mettez en tête de chaque division de votre prose quelques vers (comme une sorte d'avant garde, je suppose), le hasard m'a fait tomber sur l'exemplaire de Burns ¹, que possède notre maître d'école, et j'y ai recueilli une stance qui me va exactement. Je la trouve d'autant plus de mon goût que Burns l'avoit composée pour le capitaine Grose, savant antiquaire, quoiqu'il fût comme vous un peu trop sujet à traiter légèrement les objets de ses recherches :

« On prétend qu'il fut militaire
 « Et toujours le premier au feu ;
 « Mais depuis lors à sa rapière
 « Un matin il a dit adieu ,
 « Pour devenir un antiquaire. »

Je n'ai jamais pu concevoir ce qui m'a déter-

¹ Le poëte populaire de l'Écosse.

miné dans le choix d'une profession dans ma première jeunesse, ni ce qui me fit insister pour entrer dans les fusiliers écossais, quand mes tuteurs vouloient faire de moi un clerc de procureur. Ce n'étoit pas enthousiasme, ardeur militaire, car je n'étois pas querelleur, et je ne me souciois nullement de lire l'histoire des héros qui ont mis le monde sens dessus dessous. Quant au courage, j'en avois, comme je l'ai découvert ensuite, justement ce qu'il en falloit, et pas un grain de plus. Je vis d'ailleurs que, dans une action, on couroit plus de danger en fuyant qu'en faisant face à l'ennemi. Enfin, n'ayant que ma commission pour tout moyen d'existence, je ne pouvois m'exposer à la perdre. Mais, quant à cette bouillante valeur dont j'ai entendu parler à plusieurs des nôtres, quoique je n'aie jamais vu qu'ils aient été sous son influence au moment d'une affaire; quant à cette audace impatiente qui courtise le danger comme une belle, j'avoue que mon courage à moi étoit d'un tempérament beaucoup moins enthousiaste.

Ce n'étoit pas non plus l'envie de porter un habit rouge, envie qui, pour quelques bons soldats qu'elle a produits, en a fait tant de mauvais. Je n'aurois pas donné une épingle pour la compagnie des jeunes demoiselles; bien plus, quoiqu'il y eût un pensionnat dans le village, dont

les jolies écolières devenoient mes condisciples une fois la semaine aux exercices de Simon Lightfoot, je ne me souviens pas qu'elles aient jamais excité en moi de fortes émotions, excepté le regret que j'éprouvois à offrir à ma partner l'orange que ma tante mettoit dans ma poche à cet effet, et que j'aurois gardée pour mon usage particulier si je l'avois osé. Quant à l'amour de la parure en elle-même, j'y étois si étranger que ce n'étoit pas sans peine que je me décidais à brosser mon uniforme avant d'aller à la parade; et je n'oublierai jamais ce que me dit mon vieux colonel un matin que le roi passa en revue la brigade dont nous faisons partie : — Enseigne Clutterbuck, je ne suis pas petit-maitre; mais, au nom du ciel, pour me présenter devant le souverain du royaume, je voudrois au moins mettre une chemise blanche!

N'éprouvant donc l'influence d'aucun des motifs qui engagent la plupart des jeunes gens à prendre le parti des armes, et n'ayant pas la moindre inclination pour devenir un héros ou un fat, je ne sais réellement à quoi attribuer le choix que je fis de l'état militaire, si ce n'est à la vue de l'heureuse indolence à laquelle se livroit, grâce à sa demi-payé, le capitaine Doolittle¹, qui

¹ Si les noms propres se traduisoient, nous l'appellerions en français le capitaine Fainéant.

avoit arboré son pavillon de repos dans le village où je demeurois. Tous les autres avoient ou sembloient avoir quelque chose à faire. Ils n'alloient point, il est vrai, à l'école apprendre une leçon, ce qui, à mon avis, étoit le plus grand des maux ; mais, tout jeune que j'étois, je voyois fort bien qu'ils avoient tous plus ou moins d'occupation, tous, excepté le capitaine Doolittle. Le ministre avoit à visiter sa paroisse et à préparer ses sermons, quoique sur ces deux points il fit souvent plus de bruit que de besogne. Le laird avoit à surveiller sa ferme et ses champs, et à assister aux assemblées d'administration et de justice de paix. Il se levoit avant le jour, ce que je n'ai jamais aimé ; il lui falloit courir les champs et supporter le vent et la pluie en plein air. Le marchand (car il n'y en avoit qu'un seul dans le village qui méritât ce nom) paroissoit assez à l'aise derrière son comptoir ; mais, quand une pratique arrivoit, il falloit qu'il remuât toute sa boutique pour trouver une aune de mousseline ou une once de poivre, les sermons du docteur Peden ou une souricière. En un mot chacun dans le village étoit obligé de faire quelque chose dont il se seroit volontiers dispensé, excepté l'heureux capitaine Doolittle, qui se promenoit tous les matins dans la grande rue, esplanade de notre village, avec son habit bleu à collet rouge, et qui

faisoit tous les soirs une partie de whist, quand il en trouvoit l'occasion. Cette absence totale d'occupation me paroissoit si délicieuse, que ce fut probablement l'idée première, selon le système d'Helvétius, comme dit le ministre, qui détermina mes jeunes talents à se diriger vers la profession que j'étois destiné à illustrer.

Mais, hélas ! qui peut prévoir exactement ce qui l'attend dans ce monde trompeur ! A peine avois-je embrassé mon nouvel état, que je reconnus que si l'indépendance indolente de la demi-payé étoit un paradis, il falloît, avant d'y arriver, passer par le purgatoire du service actif. Le capitaine Doolittle pouvoit brosser son habit bleu à collet rouge ou y laisser la poussière, comme bon lui sembloit ; mais l'enseigne Clutterbuck n'avoit pas la liberté du choix : le capitaine pouvoit dormir paisiblement toutes les nuits ; mais l'enseigne avoit sa ronde à faire : Doolittle pouvoit rester au lit jusqu'à midi si cela lui faisoit plaisir ; mais il falloit que Clutterbuck fût à la parade au point du jour. Pour un homme indolent on me fit voir assez de pays ; car mon régiment fut envoyé successivement dans les Indes orientales et occidentales, en Égypte et en d'autres endroits dont je connoissois à peine le nom. J'eus ensuite affaire aux Français, témoin deux doigts de ma main droite, qu'un maudit

hussard me coupa d'un coup de sabre comme l'auroit fait un chirurgien d'hôpital. Enfin la mort d'une vieille tante, qui me laissa quinze cents livres sterling bien placées dans les trois pour cent, me fournit l'occasion, après laquelle je soupirois depuis long-temps, de me retirer du service avec la perspective d'avoir quatre fois par mois une chemise blanche à mettre et une guinée à dépenser.

Pour commencer mon nouveau genre de vie, je fixai ma résidence dans le village de Kennahair, situé dans le sud de l'Écosse, et célèbre par les ruines de son magnifique monastère, espérant, grâce à ma demi-payé et à l'héritage de ma tante, y trouver *otium cum dignitate*. Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que, pour bien jouir du repos, il faut qu'il soit précédé par quelque occupation. Pendant un certain temps l'habitude m'éveillait à la pointe du jour; je croyois entendre battre le réveil. Comme je trouvois alors délicieux de songer qu'il ne falloit plus me lever précipitamment au son d'un maudit tambour, de pouvoir envoyer la parade au diable, et de me rendormir en me tournant sur l'autre côté! Mais cette jouissance même eut un terme; et, quand je fus entièrement maître de mon temps, je commençai à le trouver long.

Je pêchai à la ligne pendant deux jours. Je

perdis deux douzaines d'hameçons, je ne sais combien de lignes, et je ne pris pas un goujon. J'allai à la chasse; mais les bergers, les laboureurs, et jusqu'à mon chien, je crois, s'amusoient à mes dépens quand je manquois mon coup, ce qui, en général, arrivoit chaque fois que je tirois. D'ailleurs les gentilshommes campagnards du canton étoient jaloux de leur gibier, et commençoient à parler de me faire un procès. Si j'avois renoncé à faire la guerre aux Français, ce n'étoit pas pour guerroyer avec mes concitoyens; je passai donc trois jours fort agréablement à nettoyer mon fusil, et je le suspendis sur deux crochets au-dessus de ma cheminée.

Ce dernier essai, dans lequel j'avois parfaitement réussi, me donna du goût pour les arts mécaniques. J'entrepris de nettoyer la pendule à coucou de mon hôtesse; mais ce compagnon du printemps se trouva muet en sortant de mes mains. Je voulus ensuite me mettre à tourner; mais, en voulant me servir des outils, je manquai de m'emporter un des doigts que le hussard français m'avoit laissés, et j'y renonçai.

J'eus recours aux livres, tant aux romans du petit cabinet de lecture qu'aux ouvrages plus sérieux de la grande souscription; mais ni la lecture légère des uns ni la pénible attention qu'exigent les autres ne purent remplir mon but. Je

m'endormois à la quatrième ou cinquième page d'une histoire ou d'une dissertation, et il me falloit un grand mois pour venir à bout d'un roman en trois volumes. Aussi je recevois des messages de toutes les demoiselles marchandes de modes ou conturières qui me pressaient de finir l'ouvrage intéressant. Enfin, pendant les heures où chacun avoit son occupation, je me trouvai tellement oisif que je n'avois rien de mieux à faire que de me promener dans le cimetière, et de m'amuser à siffler jusqu'au dîner.

Pendant ces promenades, les ruines du monastère attirèrent nécessairement mon attention, et peu à peu je me laissai entraîner à examiner les détails et le plan général de ce noble édifice. Le vieux sacristain m'aida dans mes travaux, et me fit part de tout ce que la tradition lui avoit appris. Chaque jour ajoutoit au trésor de mes connoissances sur l'état ancien de ce bâtiment; et enfin je fis des découvertes sur la destination que devoient avoir certaines parties du monastère, détachées du reste de l'édifice et devenues un amas de décombres.

J'avois de fréquentes occasions de rendre ma science utile aux voyageurs qui, parcourant l'Écosse, venoient visiter cet endroit célèbre. Sans usurper le droit de mon ami le sacristain, je devins peu à peu le *Cicerone* en second chargé de

faire voir les ruines et d'y joindre les explications convenables; et souvent, quand il avoit reçu la gratification d'une compagnie, s'il en voyoit arriver une nouvelle, il me laissoit avec la première, et me faisoit un compliment flatteur, en disant: — Qu'ai-je besoin de vous en dire davantage? Voici le capitaine qui en sait plus que moi et plus que personne au monde. — Alors je saluois les étrangers; je les frappois d'étonnement par la variété de mes observations critiques sur les nerfs, les arceaux, les architraves, les ogives, etc., de l'architecture gothique et de l'architecture saxone; et il arrivoit fréquemment qu'une connoissance commencée dans les ruines de l'abbaye se terminoit à l'auberge, ce qui faisoit diversion à la monotonie de l'épaule de mouton de mon hôtesse, qu'elle me servoit chaude le premier jour, froide le second, et en hachis le troisième.

Avec le temps mon esprit prit un essor plus étendu. Je trouvai deux ou trois livres qui me donnèrent des notions sur l'architecture gothique; et je lus alors avec plaisir, parce que je prenois intérêt à ma lecture. Je commençai à me faire une réputation; je parlois avec plus d'assurance au club, et l'on m'y écoutoit avec déférence, parce que, sur un sujet au moins, j'étois plus instruit que les autres. Je pouvois même

répéter mes vieilles histoires sur l'Égypte sans lasser la patience de mes auditeurs, et j'avois la satisfaction d'entendre dire : — Le capitaine n'est pas un ignorant, après tout ; personne n'en sait autant que lui sur l'abbaye.

Cette approbation générale, en me donnant le sentiment de mon importance, influa aussi heureusement sur ma constitution. Je mangeois avec plus d'appétit, je digérois mieux ; je me couchois avec plaisir, je dormois tout d'un somme, et en me levant j'allois de nouveau mesurer, examiner, comparer quelques parties de cet immense édifice. Au grand regret de l'apothicaire du village, je n'éprouvai plus les douleurs de tête et d'estomac que je n'avois ressenties, je crois, que faute d'autre occupation. J'en avois trouvée une réelle sans y penser ; et, à mon grand étonnement, j'étois heureux, parce que j'avois quelque chose à faire. En un mot, j'étois devenu l'antiquaire du lieu, et je n'étois pas indigne de ce nom.

J'étois un soir dans un petit salon attenant à un cabinet que mon hôtesse appelle ma chambre à coucher, et je m'apprêtois à battre en retraite dans les régions de Morphée : j'avois sur ma table un livre d'architecture, flanqué d'une pinte d'excellente bière et d'un délicieux fromage de Chester, présent, soit dit en passant, que m'avoit fait un

honnête citoyen de Londres à qui j'avois expliqué la différence qui existe entre les architectures gothique et saxonne. Armé ainsi de pied en cap contre mon ancien ennemi, le temps, je me préparois, sans me presser, à me mettre au lit : tantôt lisant une phrase, tantôt buvant un verre de bière ; dénouant un cordon de mes jarrettières, puis mangeant un morceau du fromage, en attendant que l'horloge du village sonnât dix heures ; m'étant fait une règle de ne jamais me coucher plus tôt. Tout à coup j'entendis frapper à la porte. Un instant après je reconnus la voix de l'honnête David, le maître de l'auberge du *Roi Georges*, disant à mon hôtesse : — Que diable, mistress Grinslees, le capitaine n'est pas encore couché ! Je suis chargé de l'inviter à souper de la part d'un homme comme il faut, qui vient d'arriver chez nous, qui a ordonné une volaille, des tranches de veau fricassées, et une bouteille de vin de Sherry, et qui désire avoir quelques explications sur l'abbaye.

— Non, il n'est pas couché, répondit Lucie Grinslees du ton d'une matronne écossaise qui sent que dix heures vont sonner ; mais je vous réponds qu'il ne sortira pas à une pareille heure pour se faire attendre toute la nuit : le capitaine est un homme qui sait vivre.

Je compris fort bien que ce compliment étoit

fait pour que je n'en perdisse pas un mot, et pour m'informer de la conduite que me dictoit mon hôtesse; mais je n'avois pas couru le monde pendant trente ans et plus, et vécu garçon toute ma vie, pour venir me mettre dans un village d'Écosse sous le gouvernement du cotillon. J'ouvris donc la porte de ma chambre, et je dis à mon vieil ami David de monter.

— Capitaine, me dit-il, je suis aussi charmé de vous trouver que si j'avois pêché un saumon de vingt livres. Il y a chez nous un voyageur qui ne dormira pas tranquillement cette nuit s'il n'a bu un verre de vin avec vous.

— Vous sentez, David, lui dis-je avec un air de dignité, que je ne puis aller rendre visite à un étranger à une pareille heure, ni accepter une invitation de la part d'un homme que je ne connois point.

— A-t-on jamais vu pareille chose ! reprit David : un homme qui a ordonné une volaille rôtie, des tranches de veau en fricassée et une bouteille de Sherry ! Croyez-vous que je viendrois vous engager à faire compagnie à quelque Anglais qui n'auroit pour souper que du fromage et de la bière ? C'est un homme comme il faut. La première question qu'il m'a faite a été pour savoir si le pont-levis qui est au fond de l'eau depuis quarante ans, existoit encore. J'en ai vu les fonde-

ments en faisant la pêche au saumon ; et comment diable sauroit-il quelque chose sur ce vieux pont si ce n'étoit un amateur ?

David étant un *amateur* dans son genre , et de plus un propriétaire et un héritier, étoit un juge en état d'apprécier tous ceux qui fréquentoient sa maison ; je ne pus donc m'empêcher de renouer les cordons de mes jarrettières.

— Certainement, capitaine, s'écria David, vous serez bien ensemble ; je n'ai jamais vu son pareil depuis le grand Samuel Johnson, lorsqu'il fit son voyage en Écosse ; et la relation de ce voyage est dans mon salon pour l'amusement de mes hôtes.

— C'est donc un savant que ce monsieur-là, David ?

— Sans doute ; il a un habit noir, ou brun foncé.

— Un ecclésiastique, peut-être ?

— Je ne le crois pas, car il a ordonné le souper de son cheval avant de songer au sien.

— A-t-il un domestique ?

— Non ; mais il a un air qui fait que chacun se trouve porté de cœur à le servir.

— Mais qui peut lui avoir donné l'envie de me voir ? Il faut que vous ayez jase, David. Vous me jetez sur les épaules tous les voyageurs qui descendent chez vous, comme si j'étois chargé de les amuser.

— Que diable vouliez-vous que je fisse, capitaine ? Il m'arrive un voyageur qui me demande si je puis lui indiquer un homme instruit, un homme de bon sens, pour lui donner des renseignements sur les antiquités du village, et notamment sur la vieille abbaye; falloit-il que je lui fisse un mensonge ? Vous savez bien qu'il n'y a personne qui soit en état d'en parler, si ce n'est vous et le bedeau, qui est en ce moment ivre comme un musicien. Si bien que je lui dis qu'il y avoit le capitaine Clutterbuck, homme fort honnête, qui demeurait à deux pas, et qui n'avoit guère autre chose à faire que de raconter toutes les anciennes histoires de la vieille abbaye. — Monsieur, répondit-il fort civilement, ayez la bonté d'aller faire mes compliments au capitaine Clutterbuck, et de lui dire que je suis un étranger qui ne suis venu ici que pour voir ces ruines, et que s'il n'avoit pas été si tard, j'aurois été moi-même l'engager à souper avec moi; et il finit par me commander un souper pour deux. Pouvois-je, moi aubergiste, me refuser à faire ce qu'il désiroit ?

— J'aurois voulu qu'il prît une heure plus convenable, David; mais puisque vous m'assurez que c'est un homme comme il faut....

— J'en réponds : une bouteille de Sherry, des tranches de veau en fricassée, et une volaille à la

broche, cela sent le *gentleman* je p^e se ! Allons capitaine, boutonnez vous et venez.

Cinq minutes après ce dialogue, j'étois à l'auberge du *Roi Georges*, et en présence de l'étranger.

C'étoit un grave personnage, à peu près du même âge que moi, c'est-à-dire d'environ cinquante ans. Son visage étoit altéré autant par la fatigue et le chagrin que par l'âge, car il laissoit deviner qu'il avoit beaucoup vu et beaucoup souffert. Il avoit un air imposant, mais aimable en même temps, et il me fit avec tant de politesse ses excuses de m'avoir dérangé à une pareille heure, que je ne pus lui répondre qu'en l'assurant de tout le plaisir que j'aurois à lui être utile.

— J'ai voyagé toute la journée, Monsieur, me dit-il; et, me trouvant en appétit, je crois que la première chose que nous ayons à faire c'est de songer au souper.

Nous nous mîmes à table; et malgré l'appétit que l'étranger avoit annoncé, et le pain et le fromage dont j'avois déjà garni mon estomac, je fus celui des deux qui fis le plus d'honneur à la volaille et aux tranches de veau en fricassée de mon ami David.

Quand la nappe fut ôtée et que nous nous fûmes versé chacun un verre de vin de Sherry, je m'aperçus que l'étranger étoit pensif, silencieux,

et qu'il sembloit embarrassé comme s'il eût eu à me parler de quelque sujet qu'il ne savoit comment amener. Pour le mettre à l'aise, je lui parlai des ruines du monastère et de leur histoire; mais, à ma grande surprise, je vis bientôt que j'avois trouvé mon maître. Non-seulement l'étranger savoit tout ce que je comptois lui apprendre; mais, ce qui étoit encore plus mortifiant, en me citant des dates, des chartres, des faits auxquels je n'avois rien à répliquer, il réfuta plusieurs contes que j'avois adoptés sur des traditions populaires, et anéantit les découvertes que je croyois avoir faites sur la destination qu'avoient eue certains bâtimens complètement ruinés.

Et ici je ne puis m'empêcher de remarquer que, dans la plupart des arguments, l'étranger s'appuyoit sur l'autorité de *La Chronique d'Écosse* par M. Deputy. Cet auteur, par ses recherches infatigables dans les annales nationales, risque bien de détruire mon métier et celui de tous les antiquaires de mon espèce, en substituant la vérité aux légendes et aux romans. Hélas! je voudrois que ce savant connût combien il est difficile pour nous, petits commerçans en antiquités,

- De lever un tribut sur nos vieux souvenirs,
- D'inventer un roman ou bien une légende.

J'en appelle à sa compassion généreuse ! Combien de vieux barbets ont été forcés par lui d'apprendre de nouveaux tours ; à combien de vénérables perroquets il a imposé l'obligation de chanter une ballade nouvelle ; enfin combien de têtes grises il a rendues stériles en les obligeant de changer leur ancien mot de *mumpsinus* pour celui de *sumpsinus* ! Mais laissons faire le temps :

• *Humana perpersi sumus.* •

Tout change autour de nous , le présent , le passé et l'avenir ; ce qui étoit hier de l'histoire devient fable aujourd'hui ; et la vérité d'aujourd'hui sera mensonge demain .

Me voyant forcé dans le monastère que j'avois regardé jusqu'alors comme ma citadelle , je l'évacuai en général habile , et je crus faire une retraite honorable en me jetant sur les antiquités et les familles des environs , terrain sur lequel je croyois pouvoir escarmoncher avec avantage ; mais je me trompois encore , et l'étranger savoit toutes ces particularités beaucoup mieux que moi : Il n'existoit pas un seul noble dont il ne connût l'histoire et la famille . Il pouvoit dire combien de ses ancêtres avoient péri en portant les armes contre les Anglais , dans les guerres civiles ou par les mains de l'exécuteur des hautes œuvres pour cause de haute trahison . Il connois-

soit leurs châteaux depuis la pierre fondamentale jusqu'aux créneaux; et, quant aux diverses antiquités dispersées dans le pays, il en pouvoit rendre compte aussi bien que s'il eût vécu dans le temps des Danois ou des Druides.

Je me trouvai alors dans la situation désagréable d'un homme qui, venant pour donner une leçon, est obligé de la recevoir; et il ne me resta plus qu'à graver dans ma mémoire tout ce qu'il m'apprenoit, afin d'en faire profiter les autres. Je lui contai pourtant l'histoire *du Moine et de la Femme du Meunier*, pour faire ma retraite avec honneur à l'abri d'une dernière décharge; mais ici je prêtai encore le flanc à l'étranger.

— Vous voulez plaisanter, Monsieur, me dit-il; vous ne pouvez ignorer que l'anecdote ridicule que vous citez fait le sujet d'un conte plus ancien que celui d'Allan Ramsay.

Je fis un signe de tête négatif, ne voulant pas reconnoître mon ignorance; mais dans le fait je ne savois pas trop ce qu'il vouloit dire.

Je ne veux point parler, continua mon savant interlocuteur, du poëme curieux extrait du manuscrit de Maitland, intitulé *les Moines de Berwick* et publié par Pinkerton, quoique ce poëme nous offre un tableau précieux des mœurs écossaises sous le règne de Jacques V; je vous renvoie au conteur italien qui le premier, si je ne

me trompe, a publié cette histoire, empruntée par lui, sans aucun doute, à quelque ancien fabliau.

— On ne peut pas en douter, répondis-je, ne comprenant pas encore bien la proposition à laquelle je donnois un assentiment si hasardé.

— Au surplus, poursuivit l'étranger, si vous aviez connu mon état et ma profession, je doute que vous eussiez choisi cette anecdote pour m'amuser.

Quoiqu'il eût fait cette observation sans aigreur, je crus devoir m'excuser de l'avoir involontairement offensé.

— Je ne le suis nullement, me répondit-il : j'ai été témoin de trop de persécutions dirigées contre mes frères pour m'offenser d'un conte frivole inventé contre ma profession.

— Est-ce donc à un membre du clergé catholique que j'ai l'honneur de parler ?

— A un moine indigne de l'ordre de Saint-Benoît, appartenant à une communauté de vos concitoyens établie depuis long-temps en France, et que la révolution a dispersée.

— Vous êtes donc né en Écosse, et probablement dans ce voisinage ?

— Non, je ne suis Écossais que d'origine, et c'est la première fois que je viens dans ces environs.

— Comment se fait-il donc que vous connoissiez si bien la localité? Vous me surprenez, Monsieur.

— J'ai reçu toutes ces informations locales de mon oncle, bon Écossais, homme de la plus grande piété, chef de notre maison; et elles se sont d'autant mieux gravées dans ma mémoire, que j'avois coutume de mettre par écrit tous ces détails que j'obtenois de mon digne parent et d'autres membres de notre ordre.

— Et sans doute, Monsieur, vous venez en Écosse dans le dessein d'y fixer votre domicile, puisque la grande catastrophe politique de notre siècle a supprimé votre communauté.

— Non, ce n'est pas mon intention. Un potentat d'Europe qui chérit encore la foi catholique nous a offert une retraite dans ses domaines, et j'irai y rejoindre plusieurs de nos frères qui s'y sont déjà réunis pour prier Dieu de bénir leur protecteur, et de pardonner à leurs ennemis. Dans ce nouvel asile, personne, je pense, ne pourra nous faire l'objection que nos revenus sont en contradiction avec nos vœux d'abstinence et de pauvreté; mais efforçons-nous de remercier Dieu d'avoir écarté de nous le piège des richesses temporelles.

— On dit que plusieurs de vos couvens sur le continent étoient fort riches; mais je doute qu'au-

cun le fût autant que celui dont les ruines ornent encore ce village. Il jouissoit de deux mille livres sterling de revenu net, et les redevances en nature produisoient au moins dix fois cette somme.

— C'étoit trop, beaucoup trop; et malgré les pieuses intentions des donateurs, cette opulence est ce qui a accéléré la ruine de ces établissemens religieux, en excitant l'envie et la cupidité.

— Mais en attendant les moines y menotent une joyeuse vie ! et comme dit la chanson....

• Et... s'ils jeûnoient le vendredi,
• Ils se régaloient le dimanche. •

— Je vous entends, Monsieur ; il est difficile, comme dit le proverbe, de porter une coupe pleine, sans en laisser tomber quelques gouttes. Sans doute la richesse des couvens, en excitant la jalousie, étoit aussi un piège pour ceux qui les habitoient. Et cependant nous avons vu plusieurs de ces établissemens dépenser leurs revenus non-seulement en simples actes de bienfaisance, mais en travaux d'utilité générale. La superbe collection in-folio des historiens français, commencée en 1737 sous l'inspection et aux frais de la communauté de Saint-Maur, prouvera aux siècles à venir que les bénédictins ne prodiguent pas toujours leurs revenus pour se procurer les jouissances de la vie, et qu'ils ne dormoient pas

tous dans l'indolence et la paresse, quand ils avoient rempli les devoirs de leur règle.

Ne connoissant alors ni la congrégation de Saint-Maur, ni ses doctes travaux, je ne pus répondre à ce discours que par un signe d'assentiment. Depuis ce temps j'ai vu ce bel ouvrage dans la bibliothèque d'une famille distinguée; et je dois avouer que je suis honteux quand je pense que, dans un pays si riche que le nôtre, on n'a pas entrepris de former un recueil de nos historiens sur le plan de celui que les bénédictins de Paris ont donné au public à leurs frais.

— Je m'aperçois, continua le bénédictin en souriant, que vos préjugés d'hérétique vous empêchent de nous accorder, à nous autres pauvres moines, aucun mérite même dans les lettres.

— Pardonnez-moi, lui dis-je: je vous assure que j'ai eu plus d'une obligation à des moines. Je n'ai jamais mené une vie plus agréable que pendant que j'étois en quartier d'hiver dans un monastère de la Belgique, pendant la campagne de 1793. Ce fut bien à regret que je m'en vis obligé d'en sortir, et de laisser mes braves hôtes à la merci des Sans-Culottes; mais que voulez-vous, telles sont les chances de la guerre.

Le pauvre bénédictin gardoit le silence, les yeux tristement baissés. J'avois, sans le vouloir, éveillé en lui de pénibles réflexions, ou, pour

mieux dire, j'avois ébranlé fortement en lui une corde qui cessoit rarement de vibrer d'elle-même. Mais il étoit trop habitué à ces tristes idées pour s'en laisser abattre. De mon côté, je cherchai à l'en distraire en lui disant que, si son voyage avoit pour but quelque objet dans lequel il me seroit possible en tout honneur de lui être de quelque utilité, je lui offrois mes services avec grand plaisir. J'avoue que j'appuyai sur le mot en tout honneur; car je sentois qu'il ne conviendrait pas à un bon protestant, à un serviteur du gouvernement, puisque j'en recevois une demi-paye, de prendre part à quelque recrutement pour les séminaires de l'étranger, ou à tout autre projet en faveur des papistes, qui pouvoit être le but de mon bénédictin, sans examiner si le pape est ou n'est pas la vieille dame de Babylone dont il est question dans l'Apocalypse.

Mon nouvel ami se hâta de me tirer d'inquiétude. — J'allois vous prier, me dit-il, de faciliter mes recherches dans une affaire qui ne peut que vous intéresser comme antiquaire, et qui n'a rapport qu'à des personnes qui n'existent plus depuis deux siècles et demi.

J'ai trop souffert des bouleversements du pays où je suis né pour prendre jamais une part active à aucune innovation dans celui de mes ancêtres.

Je l'assurai de nouveau que j'étois disposé à le

servir dans tout ce qui ne seroit pas contraire à mes devoirs envers mon roi et ma religion.

— Je n'ai rien de semblable à vous demander, me répondit-il : puisse la bénédiction du Ciel se répandre sur la famille qui règne en Angleterre ! Il est vrai qu'elle n'appartient pas à cette dynastie dont mes ancêtres s'efforcèrent vainement de relever la couronne ; mais la Providence, qui a élevé sur le trône le roi actuel, lui a donné les vertus nécessaires à son siècle, la fermeté, l'intrépidité, un véritable amour pour son pays, et la prudence nécessaire pour écarter les dangers dont il est entouré. Quant à la religion de ce royaume, je me contente d'espérer que cette puissance infinie, dont les voies mystérieuses l'ont séparé du sein de l'Église, saura l'y faire rentrer quand elle le jugera convenable. Les efforts d'un individu aussi foible, aussi obscur que moi, ne pourroient que retarder cette grande œuvre au lieu de l'accélérer.

— Puis-je donc vous demander, Monsieur, quel motif vous a amené dans ce pays ?

Avant de me répondre, il tira de sa poche une espèce d'agenda, et, approchant une des chandelles, car David, par respect pour l'étranger, nous en avoit donné deux, il parut en lire quelques pages avec attention.

— Parmi les ruines de l'aile occidentale de

l'église de l'abbaye, me dit-il alors, on doit trouver les restes d'une petite chapelle, jadis couverte d'une voûte soutenue par de magnifiques colonnes gothiques.

— Je crois connoître ce que vous me désignez, lui dis-je : n'y avoit-il pas dans le mur de cette chapelle une pierre sur laquelle étoit gravé un double écusson d'armoiries que personne n'a pu encore deviner.

— Précisément, reprit le bénédictin en consultant son *memorandum*. A droite sont les armes de la famille de Glendinning, et à gauche celles d'Avenel, familles anciennes, et éteintes toutes deux.

— Je pense, lui dis-je, qu'il n'est aucune partie de cet antique édifice que vous ne connoissiez aussi bien que l'ouvrier qui l'a construit ; mais si vos renseignements sont exacts, celui qui vous les a transmis doit avoir eu de meilleurs yeux que les miens.

— Depuis long-temps ses yeux sont fermés par la mort. Probablement quand il visita cet édifice il étoit en meilleur état, ou peut-être des traditions locales ont été son autorité.

— Je vous assure, lui dis-je, qu'il n'existe plus de ces traditions. J'ai fait plus d'une reconnaissance dans le pays, dans le but d'apprendre quelque chose des vieillards au sujet de ces armoiries ;

mais je n'ai recueilli aucun trait qui confirme ce que vous me dites ; il me paroît bizarre que vous ayez acquis tous ces détails en pays étranger !

— Ces fuites particularités, reprit le bénédictin, avoient jadis plus d'importance. Elles étoient sacrées pour les exilés qui en conservoient le souvenir, parce qu'elles avoient rapport à des lieux qui non-seulement leur étoient chers, mais qu'ils ne devoient plus revoir. Il est possible de même que sur le Potowmack ou la Susquehana on trouve des traditions relatives à l'Angleterre et déjà oubliées dans la mère patrie. Mais pour en revenir à mon affaire, dans cette chapelle, en face de cette pierre chargée d'armoiries, doit être enseveli un trésor qui est le seul but de mon voyage.

— Un trésor ! m'écriai-je avec surprise.

— Oui, reprit le moine, un trésor inestimable pour ceux qui sauroient en user.

— J'avoue que ce mot produisit sur mon esprit une sensation agréable. Je crus voir un élégant cabriolet s'arrêter à la porte du club, un laquais en livrée bleue et écarlate, avec une cocarde sur son chapeau verni, qui s'écrioit : — Le tilbury du capitaine Clutterbuck ! — Mais c'étoit une tentation du malin esprit, et j'y résistai.

— Tous les trésors cachés, dis-je au bénédictin, appartiennent au roi ou au seigneur du sol. Je

ne puis me mêler d'une affaire qui me conduiroit peut-être à la cour de l'échiquier.

— Le trésor que je cherche, répondit-il en souriant, ne me sera envié ni par les rois ni par les grands du monde. Ce n'est que le cœur d'un homme de bien.

— Je vous comprends ! quelque relique oubliée dans le temps de la réformation ! Je sais quelle valeur attachent les gens de votre religion aux restes des saints. J'ai vu les trois rois à Cologne !

— Les reliques que je cherche ne sont pas tout-à-fait de cette nature. Le parent dont je vous ai parlé avoit employé son loisir à réunir toutes les traditions relatives à ses ancêtres, et notamment à rédiger l'histoire de diverses circonstances qui eurent lieu à l'époque où le schisme commença à s'introduire dans l'église d'Écosse ; et il prit tant d'intérêt à un Glendinning, héros de son histoire, mort en odeur de sainteté, prieur de ce monastère, que, sachant que son cœur avoit été déposé dans l'endroit que je viens de vous désigner, il fit vœu de le retirer d'une terre souillée par l'hérésie, et de le transporter dans un pays catholique. Une maladie vint contrarier ce vœu, elle fut longue et cruelle ; et sur son lit de mort il me fit promettre de l'accomplir en sa place. La révolution de France, et les persécutions dont elle fut suivie m'empêchèrent de m'en

occuper plus tôt, puisque j'étois errant, sans asile, sans demeure fixe; mais aujourd'hui que je vais trouver une nouvelle patrie, je veux y transporter le cœur de cet homme vertueux, et le déposer dans l'endroit qui sera un jour mon tombeau.

— Cet homme doit avoir eu de bien grandes qualités, pour qu'après un espace de temps si considérable on ait cru devoir donner à sa mémoire une telle marque de considération.

— Il sacrifia à l'amitié fraternelle tout ce qu'il avoit de plus cher. Il fit ensuite.... Mais vous lirez son histoire. Je serai charmé de satisfaire votre curiosité, et de vous témoigner ainsi ma reconnaissance, si vous avez la bonté de m'aider à exécuter mon projet.

Je répondis au bénédictin que, comme les ruines dans lesquelles il s'agissoit de fouiller ne faisoient point partie du cimetière actuel, et que d'ailleurs j'étois fort bien avec le sacristain, je ne doutois pas que je ne pusse lui faciliter l'exécution de son pieux dessein.

Là-dessus nous nous souhaitâmes une bonne nuit, et je me chargeai de voir le lendemain le sacristain, qui, moyennant une rétribution, consentit à la fouille, à la condition qu'il y seroit présent, pour voir si l'étranger n'enlevoit aucun objet d'une valeur réelle.

— Il peut emporter des os et des cœurs tant qu'il en voudra, me dit ce gardien des ruines du monastère; mais s'il se trouve des ciboires, des calices ou quelques vases d'or ou d'argent qui servoient aux papistes, que le diable m'emporte si je souffre qu'il y mette la main!

Il stipula aussi que nos recherches se feroient pendant la nuit, afin de n'exciter ni observations ni scandale.

Ma nouvelle connoissance et moi nous passâmes la journée d'une manière digne de deux amans de la vénérable antiquité. Le matin nous allâmes visiter les ruines magnifiques du monastère; nous revînmes faire un dîner *confortable* chez David; nous fîmes ensuite une excursion dans les environs pour voir certains endroits remarquables par d'anciennes traditions, et la nuit nous retrouva dans les ruines, accompagnés du sacristain qui portoit une lanterne sourde et une pioche. Nous foulâmes aux pieds les tombes des morts et les fragments de cette architecture dont ils avoient espéré que les voûtes protégeroient leurs cendres jusqu'au jugement dernier.

Je ne suis nullement superstitieux, et cependant je ne pouvois me défendre d'une certaine répugnance à rendre à ce moine le service qu'il me demandoit; il y avoit quelque chose qui me faisoit trembler dans ce projet de troubler le si-

lence sacré de la sépulture à une telle heure et dans un lieu semblable. Mes compagnons étoient exempts de cette impression, l'étranger, par le zèle qu'il mettoit à exécuter son projet, et le sacristain, grâce à l'indifférence qu'il devoit à l'habitude.

Nous nous trouvâmes bientôt sur le lieu où avoit existé la chapelle indiquée par le bénédictin, et qui, suivant lui, avoit servi de sépulture à la famille des Glendinning. Le sacristain s'occupa à nettoyer le terrain dans un coin que l'étranger lui désigna, et, sous les décombres, la terre se trouva couverte d'une grosse pierre bien conservée.

Si un capitaine à demi-solde avoit pu représenter un ancien chevalier des frontières, et un ex-bénédictin du dix-neuvième siècle, un moine magicien du seizième, nous aurions semblé répéter la recherche du grimoire et de la lampe de Michel Scott¹ ; mais le sacristain eût été de trop dans le groupe. L'étranger, aidé du sacristain, n'étoit pas encore très-avancé dans ses fouilles, lorsqu'ils rencontrèrent quelques pierres taillées qui sembloient avoir fait partie d'un petit reliquaire, aujourd'hui déplacé et détruit.

— Levez-les avec précaution, dit le bénédictin,

¹ Allusion au 2^e chant du *Lai du Ménéstrelet*.

de peur d'endommager l'objet que nous cherchons.

La pierre étoit lourde; et, quand elle fut détachée, il fallut tous nos efforts réunis pour la soulever. Le sacristain se mit alors à creuser la terre, et au bout de quelques minutes il nous dit qu'il sentoit quelque chose qui résistoit à la pioche, et qui ne sembloit être ni terre ni pierre.

L'étranger se baissa avec empressement pour l'aider.

— Non, non, dit le sacristain, point de partage, tout m'appartient; et en même temps il tira de la terre une petite cassette de plomb.

— Vous serez bien trompé, mon ami, dit le bénédictin, si vous croyez y trouver autre chose que la poussière d'un cœur humain, dans une seconde boîte en porphyre.

J'intervins comme partie neutre; et, prenant la cassette des mains du fossoyeur, je lui dis que, quand même elle renfermeroit un trésor, il n'appartiendroit pas à celui qui l'auroit trouvé. L'endroit étant trop obscur pour examiner notre trouvaille, je proposai de retourner chez David. L'étranger nous pria de prendre les devants, nous assurant qu'il alloit nous joindre dans quelques minutes.

Je m'imagine que le vieux Mattocks soupçonna que ces minutes seroient employées à faire de nouvelles découvertes dans les tombeaux, car il

se glissa derrière un pilier de la nef pour épier le bénédictin ; mais il revint aussitôt , et me dit à l'oreille que l'étranger étoit à genoux sur la pierre froide , priant comme un saint.

Je revins sur mes pas , et je vis en effet le vieillard dans cette attitude pieuse. Il me parut que sa prière étoit en latin , le murmure solennel de sa voix étoit à peine distinct. Une réflexion s'offrit naturellement à mon esprit : combien d'années s'étoient écoulées depuis que cet antique monument n'entendoit plus les accents de ce culte pour lequel il avoit été élevé à si grands frais !

— Allons , retirons - nous , dis - je à Mattocks , ceci ne nous regarde pas.

— Certes , non , capitaine , répondit Mattocks ; cependant y auroit - il du mal à avoir l'œil sur lui ? Mon père étoit maquignon , Dieu fasse paix à son âme ! et il me disoit qu'il n'avoit jamais été trompé dans sa vie , excepté par un whig de Kilmarnock , qui n'avaloit jamais un verre de whisky sans un signe de croix. Je parie que cet étranger est un catholique romain.

— Vous avez deviné , Saunders , lui dis - je . — J'ai vu deux ou trois de leurs prêtres fugitifs qui passèrent par ici il y a une vingtaine d'années. Ils sautèrent comme des fous en voyant les têtes de moines et de religieuses dans le cloître de l'ab-

baye ; il leur sembloit saluer d'anciennes connoissances... (Voyez , il ne bouge pas plus qu'une pierre sépulcrale !) Je n'ai du reste jamais vu de près les catholiques romains , si ce n'est un , et pas davantage ; il n'y avoit que celui-là au pays , c'étoit le vieux Jacques du Pend. Vous auriez long-temps suivi Jacques avant de le voir à genoux ici dans la nuit , sur la pierre nue. Jacques préféroit une chapelle avec une bonne cheminée : nous avons passé ensemble de joyeux quarts d'heure dans l'auberge là-bas. Quand il mourut en honnête homme , j'aurois voulu l'enterrer ; mais quelques gens de sa malheureuse secte vinrent chercher le corps et l'ensevelirent à leur gré sans doute ; je n'aurois pas voulu le taxer trop fort , mort ou vif ! Mais chut ! voici l'étranger qui vient.

— Éclaire - le avec ta lanterne , Mattocks , lui dis-je. — Monsieur , ce passage est pénible.

— Oui , reprit le bénédictin ; je pourrois dire avec un poëte qui vous est familier.... — Je serois bien surpris s'il disoit vrai là - dessus , pensai-je en moi-même. L'étranger continua :

• Que saint François me soit propice !

• Sous mes pas chancelants je foule des tombeaux. •

— Nous voici hors du cimetière , répondis-je ; nous serons bientôt chez David , où j'espère que

nous trouverons un bon feu pour faire gaiement notre ouvrage cette nuit.

Quand nous fûmes arrivés à l'hôtellerie nous entrâmes dans le petit salon, où Mattocks alloit se glisser avec nous assez effrontément, lorsque David le mit dehors par les épaules, maudissant sa curiosité indiscreète qui ne vouloit pas laisser ses hôtes tranquilles dans son auberge. Apparemment que David ne se considéroit pas lui-même comme un intrus, car il ne quitta point le bord de la table sur laquelle j'avois déposé la boîte de plomb. L'ouverture en fut faite, et il s'y trouva, comme l'étranger l'avoit annoncé, une seconde boîte en porphyre qui ne contenoit qu'une substance desséchée dont il étoit impossible de reconnoître la forme ni la couleur, malgré les soins qu'on avoit pris pour préserver de la corruption ce cœur humain, si c'en étoit un.

Nous fûmes cependant loin de contredire l'assertion du bénédictin, et David promit le secours de son influence dans le village pour faire taire tous les bruits importuns, et son influence valoit celle du bailli. Il nous fit aussi l'honneur d'assister à notre souper, et s'étant arrogé la part du lion, c'est-à-dire deux bouteilles de vin d'Espagne, non-seulement il sanctionna de sa pleine autorité l'enlèvement du cœur par l'étranger, mais je crois qu'il eût autorisé de même l'enlè-

vement de l'abbaye , sans le bénéfice que son voisinage procuroit à son euseigne.

Le bénédictin, ayant ainsi réussi dans l'objet de son voyage à la terre de ses ancêtres, nous annonça qu'il partiroit le lendemain matin, et m'invita à déjeuner avec lui avant son départ.

Je me rendis chez David à l'heure indiquée , et lorsque nous eûmes déjeuné, l'étranger me dit, eu me remettant un manuscrit très-volumineux : — Voici, capitaine Clutterbuck, des mémoires originaux du seizième siècle. Ils présentent les mœurs de cette époque sous un point de vue singulier, et, à ce que je crois, intéressant. Je pense que ce seroit faire au public anglais un présent qui pourroit lui être agréable. Je vous autorise donc à les faire imprimer, et je désire que vous y trouviez quelque avantage.

Je fis un geste de surprise, et lui fis observer que l'écriture du manuscrit me sembloit trop moderne pour qu'il pût être de l'époque qu'il venoit d'indiquer.

— Je n'ai pas voulu dire, me répondit-il, que ces mémoires aient été écrits dans le seizième siècle. Je vous dis seulement qu'ils ont été rédigés sur des documents authentiques appartenants à cette époque. Mon oncle a commencé cet ouvrage, et je l'ai terminé, en partie pour m'exercer dans la pratique de la langue anglaise,

et en partie pour me distraire dans mes heures de mélancolie. Vous distinguerez aisément ce qui a été écrit par chacun de nous, car la seconde partie, dont je suis l'auteur, n'a pas rapport aux mêmes individus, et se rattache à une époque différente. En prenant les papiers je lui exprimais un doute; pouvois-je en bon protestant entreprendre ou diriger la publication d'un ouvrage écrit dans l'esprit du papisme ?

— Vous ne trouverez, me dit-il, aucune question de controverse dans ces feuilles, ni aucun sentiment qui ne puisse être adopté par les honnêtes gens de toutes les religions. Je me suis souvent répété que j'écrivois pour une nation malheureusement séparée de la communion catholique, et j'ai pris toutes mes précautions pour n'être pas accusé de partialité; mais si en collationnant mon histoire avec les sources auxquelles on pourroit renvoyer le lecteur, et que je vous remets ci-jointes, si vous trouvez, dis-je, que je me suis montré trop partial envers ma religion, je vous permets de corriger mes erreurs. J'avoue toutefois que je crains plutôt que les catholiques ne m'accusent de mentionner des circonstances qui perdirent la discipline, et préparèrent le grand schisme appelé par vous la réforme; circonstances sur lesquelles j'aurois dû tirer un voile. C'est même là un des motifs qui me font publier ces

papiers dans un royaume étranger, et par l'intermédiaire d'un étranger.

A cela je n'avois plus rien à répondre; je ne trouvais à opposer que mon incapacité de remplir la tâche qu'il plaisoit au bon père de m'imposer; sur quoi il me dit des choses que ma modestie ne me permet pas de répéter, et finit par ajouter que si je continuois à douter de mes propres forces, je pourrois m'adresser à quelque vétéran de la littérature, dont l'expérience suppléeroit à ce qui pourroit me manquer. Nous nous séparâmes avec des témoignages mutuels d'estime, et je n'en ai plus entendu parler depuis ce temps.

L'immense longueur du manuscrit que j'avois en ma possession m'épouvantoit. J'essayai pourtant à plusieurs reprises de le lire; mais, par une fatalité inconcevable, chaque fois que je l'ouvrais il me prenoit une envie de bâiller, mes yeux se troublaient, et j'étois obligé de cesser ma lecture. De désespoir je le portai au club, et il y obtint un accueil beaucoup plus favorable que je n'osois l'espérer. On prononça à l'unanimité que c'étoit un excellent ouvrage, et que je me rendrois coupable de la plus grande injustice envers notre village si je ne faisois connoître au public des mémoires qui jetoient un jour si éclatant, si intéressant, sur l'histoire de l'ancien monastère de Sainte-Marie.

Enfin, à force d'entendre l'opinion des autres,

je commençai à douter de la justesse de la mienne; et en vérité, quand notre digne pasteur nous lisoit quelques passages de ce manuscrit d'une voix sonore, je n'avois guère plus d'envie de dormir que lorsque je l'écoutois prêcher; tant est grande la différence qui existe entre lire soi-même un manuscrit dont l'écriture vous arrête à chaque pas, ou l'entendre lire par un autre. De même qu'il est bien différent de traverser en bateau une rivière bourbeuse, ou de la passer à pied en ayant de la boue jusqu'aux genoux. Il n'en restoit pas moins la difficulté de trouver un éditeur qui se chargeât de revoir l'ouvrage, ce que notre maître d'école assuroit être indispensable.

Jamais honneur ne fut si peu brigué. Le ministre aimoit la tranquillité du coin de son feu. Le bailli faisoit valoir la dignité de sa place à l'approche de la foire comme des motifs qui l'empêchoient de faire le voyage d'Édimbourg afin d'y prendre des arrangements pour l'impression du manuscrit. Le maître d'école se montroit seul plus maniable; et peut-être jaloux de la renommée de Jedediah Cleishbotham, son confrère, il étoit assez disposé à se charger de cette besogne: mais trois fermiers, dont il avoit les enfans en pension à raison de vingt livres sterling par an, vinrent à la traverse, et comme une gelée de printemps, flétrirent les premières fleurs de son

ambition littéraire. Il fut donc obligé d'y renoncer.

Dans cette circonstance, Monsieur, je m'adresse à vous, par l'avis de notre petit conseil de guerre, ne doutant pas que vous ne consentiez à entreprendre un ouvrage qui a tant de rapport avec ceux qui vous ont déjà fait connoître. Ce que je vous demande, c'est de revoir le manuscrit que je vous envoie, et de le mettre en état d'être imprimé, en y faisant les changements, retranchements et additions que vous jugerez convenables. Vous savez qu'il n'y a pas de source qui ne puisse se tarir. Le meilleur corps de grenadiers peut s'user, comme disoit notre vieux général de brigade. Quant aux dépouilles de l'ennemi, gagnons d'abord la bataille, et nous en parlerons après. J'espère que vous ne vous offenserez pas de ce que je vous dis : je suis un vieux soldat, peu accoutumé aux compliments. Je puis ajouter que je ne serois pas fâché de marcher de front avec vous, c'est-à-dire de voir mon nom figurer sur le titre à côté du vôtre.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et inconnu serviteur,

CUTBERT CLUTTERBUCK.

Du village de Kennaquhair, le — avril 18 —

A l'auteur de Waverley, etc.

Aux soins de M. John Ballantyne, Hanover-Street,
à Édimbourg.

RÉPONSE

DE L'AUTEUR DE WAVERLEY

AU

CAPITAINE CLUTTERBUCK.

MON CHER CAPITAINE,

NE soyez pas surpris que , malgré le ton grave et cérémonieux de votre épître, j'y réponde sur celui de la familiarité. Le fait est que je sais mieux que vous-même quelle est votre origine et votre patrie. Ou je me trompe fort, ou votre famille respectable vient d'un pays qui a procuré autant de plaisir que de profit à ceux qui y ont voyagé avec succès : je veux parler de ces *terres inconnues* qu'on a nommées la province d'Utopie. Bien des gens, (qui pourtant boivent du thé et prennent du tabac sans scrupule), en regardent les productions comme des objets d'un luxe frivole et inutile. Elles sont pourtant assez généralement recherchées, et ceux même qui paroissent en public les mépriser et les décrier davantage se font un plaisir de se les procurer en secret. Le plus grand ivrogne est souvent celui qui paroît le plus choqué de l'odeur des liqueurs spiritueuses, et il est assez ordinaire d'entendre les vieilles filles déclamer contre la médisance.

Les rayons secrets de la bibliothèque de

certaines hommes fort graves en apparence offensoient des yeux modestes; et combien je ne dis pas de sages ni de savans, mais de gens jaloux de passer pour tels, qui, lorsque la porte de leur cabinet est fermée, qu'ils ont leur bonnet de velours sur les oreilles et les pieds dans leurs pantoufles vertes, — combien en trouveroit-on occupés à dévorer avidement le roman nouveau, si l'on pouvoit s'introduire tout à coup dans leur paisible retraite.

Les vrais sages et les vrais savans dédaignent les précautions et ouvriront le roman aussi franchement que leur tabatière. Je n'en citerai qu'un exemple, quoique j'en connoisse une centaine. Avez-vous connu le célèbre Watt de Birmingham, capitaine Clutterbuck? Je ne crois pas; et pourtant, d'après ce que je vais vous conter, il n'auroit pas manqué de rechercher une connoissance comme vous. Le hasard me fit un jour rencontrer avec lui en corps ou en âme, peu importe. C'étoit dans une assemblée où se trouvoit une dizaine des lumières de notre Écosse, qui avoient, Dieu sait comme, au milieu d'eux un certain Jedehiah Cleishbotham. Ce digne personnage, étant venu à Édimbourg pendant les fêtes de la Noël, y sembloit une espèce de bête curieuse ou un lion conduit en lesse de maison en maison, avec les équilibristes, les avaleurs de

Pierre et autres phénomènes *qui font leurs tours dans les sociétés particulières* si on le désire.

Dans cette compagnie étoit M. Watt¹, cet homme dont le génie découvrit le moyen de multiplier nos ressources nationales, peut-être même au delà de ses propres calculs, en portant sur la terre les trésors de l'abîme, en donnant au foible bras de l'homme la force d'un Afrite²; en commandant aux manufactures de s'élever, comme la verge du prophète ordonnoit aux sources de jaillir dans le désert; en trouvant enfin les moyens de se passer du temps et de la marée qui n'attendent jamais l'homme, et de mettre à la voile sans ce vent, qui défia les menaces de Xercès lui-même.

Ce souverain suprême des éléments, cet observateur du temps et de l'espace, ce magicien qui par sa baguette a produit sur le globe un changement dont les effets, tout extraordinaires qu'ils sont, commencent peut-être aujourd'hui seulement à se faire sentir; cet homme si profond par sa science, si heureux dans la combinaison des puissances motrices et des nombres, étoit non-seulement une des têtes les plus riches en

¹ Celui à qui l'on doit le perfectionnement, et d'autres disent l'invention des machines à vapeurs.

² Espèce de génie de la Mythologie orientale.

(Notes du Traducteur.)

instruction, mais encore un des meilleurs cœurs du monde; il étoit entouré par ces savants écossais dont j'ai parlé, gens non moins jaloux de leur gloire et de leurs opinions que les régiments ne le sont du nom que leur ont acquis leurs services militaires. Je crois encore voir et entendre ce que je ne verrai ni n'entendrai plus. Dans sa quatre-vingt-cinquième année ce vieillard écoutoit avec une attention bienveillante toutes les questions, et s'empressoit de satisfaire à tous les renseignements qu'on lui demandoit. Ses talents et son imagination se prêtoient à tous les sujets.

Un savant de la bande étoit philologue profond; il lui parloit de l'origine de l'alphabet comme s'il avoit été contemporain de Cadmus.

Un autre étoit un célèbre critique; vous auriez cru que M. Watt n'avoit étudié toute sa vie que l'économie politique et les belles-lettres.

Quant aux sciences, il est inutile d'en rien dire, c'étoit là son fort. Eh bien, capitaine Clutterbuck, quand il conversa avec votre compatriote Jedediah Cleishbotham, vous auriez juré qu'il avoit vécu du temps de Claverhouse et de Burley, avec les persécuteurs et les persécutés, et qu'il étoit en état de compter combien de coups de fusil les dragons avoient tiré sur les puritains fugitifs.

Dans le fait, nous nous aperçûmes qu'aucun

roman, pour peu qu'il fût vanté, n'échappoit à sa lecture, et que le favori des sciences n'étoit pas moins versé dans les productions de votre patrie (le pays d'Utopie ci-dessus mentionné). En d'autres termes une jeune modiste n'avoit pas pour les romans une passion plus décidée que lui.

Je ne vois pas d'autre excuse pour citer ce fait, que mon désir de rappeler une soirée délicieuse, et de vous encourager à mettre de côté cette modeste méfiance qui vous fait craindre d'avoir l'air d'entretenir des correspondances avec la terre enchantée de la fiction.

Je veux m'acquitter avec vous pour vos vers avec une citation d'Horace lui-même. J'y ajouterai une paraphrase à votre usage, mon cher capitaine, et à celui de votre petit club, à l'exception de votre curé et du maître d'école, qui sont à même de traduire Horace sans avoir besoin d'aide et sans en détourner le sens:

Ne sit ancilla tibi amor pudori.

- « Toi qui naquis dans le pays des songes,
- « Tu peux courtiser sans rougir
- « La muse qui préside aux innocents mensonges;
- « Avec elle tu peux mentir.
- « Le poème du vieil Homère
- « N'est qu'un conte fait à plaisir;
- « Homère fut lui-même un être imaginaire. »

Vous voyez donc, mon cher capitaine, que je

connois votre pays, et je me permettrai de vous prouver que je ne connois pas moins votre famille. Vous avez cela de commun avec vos compatriotes, que vous cherchez avec le plus grand soin à cacher votre patrie : mais il y a cette différence entre vos concitoyens et les habitants de notre monde plus matériel, qu'un grand nombre des premiers et des plus estimables cherchent à se faire passer pour habitants des terres de la réalité, comme un ancien montagnard écossais nommé Ossian, un moine de Bristol nommé Rowley ¹ et beaucoup d'autres; tandis que ceux des nôtres qui renient leur patrie sont précisément ceux que cette patrie renieroit volontiers. Les détails dans lesquels vous entrez sur votre vie et vos services ne nous en imposent point. Nous connoissons la versatilité des êtres incorporels dont vous faites partie, versatilité qui leur permet de paroître sous toutes les formes et sous tous les déguisements. Nous les avons vus se montrer sous le cafetan d'un Persan ² et sous la robe de soie d'un Chinois ³; mais de quelque masque qu'ils se couvrent, nous savons les reconnoître. Et comment nous laisserions-nous tromper

¹ Allusion aux fraudes littéraires de Macpherson et de Chatterton. (*Note du Traducteur.*)

² Les Lettres persanes.

³ Le Citoyen du monde.

par les ruses des habitants de votre pays, quand les voyages de découvertes qui y ont été faits ¹ sont plus nombreux que ceux des recueils de Purchas et d'Hackluyt ². C'est parmi vous qu'on trouve les plus célèbres voyageurs par terre et par mer, et pour le prouver il n'est besoin que de nommer Sindbad, Aboulfouaris et Robinson Crusoé : voilà de véritables hommes à découvertes ! Si l'on avoit envoyé de pareils hommes visiter la baie de Baffin et chercher le passage du nord-ouest, que de découvertes n'auroit-on pas pu se promettre ! Mais nous lisons les faits nombreux et extraordinaires des habitants de votre pays, et nous ne pensons pas à les imiter.

Je m'aperçois que je m'écarte de mon but, qui étoit de vous prouver que je connois parfaitement votre famille. Vous n'êtes pas né d'une femme, si ce n'est dans ce sens figuré où l'on peut dire que Marie Edgeworth ³ est-mère de la plus jolie famille d'Angleterre. Vous avez les mêmes parents que les éditeurs du pays d'Utopie, espèce de gens pour qui j'ai la plus haute estime, et à bien juste titre, puisqu'on trouve

¹ Les Voyages imaginaires.

² Recueils de voyages dans le genre de celui de l'abbé Prévôt.

³ Auteur d'Ormond, d'Harrington, des Scènes de la vie du grand monde, et d'autres jolis romans.

parmi eux le sage Cid Hamet Benengeli, et le président à courte face du club du Spectateur, qui ont servi d'introducteurs à des ouvrages qui ont charmé nos loisirs.

Ce que j'ai remarqué de particulier dans les éditeurs de la classe dans laquelle je prends la liberté de vous enrôler, c'est l'heureuse combinaison de circonstances fortuites qui les mettent ordinairement en possession des ouvrages qu'ils ont la bonté d'offrir au public. L'un se promène sur le bord de la mer, et une vague complaisante jette à ses pieds une petite cassette cylindrique qui contient un manuscrit fort endommagé par l'onde amère, et qu'il parvient pourtant à déchiffrer ¹. L'autre entre dans une boutique pour acheter une livre de beurre, et le papier qui l'enveloppe est l'ouvrage d'un cabaliste ². Un troisième est assez heureux pour obtenir d'une femme qui loue des chambres un bureau qui a appartenu à un de ses locataires, et il trouve dans un tiroir les papiers les plus curieux ³. Chacun de ces événements est certainement possible, mais je ne sais pas comment il se fait qu'il n'en arrive guère de semblables qu'aux éditeurs de votre pays. Je puis répondre du moins, quant à

¹ Histoire d'Automathès.

² Aventures d'une guinée.

³ Aventures d'un atome.

ce qui me concerne, que dans mes promenades solitaires sur le bord de la mer je n'ai jamais trouvé que quelques herbes marines, et de temps en temps un mauvais coquillage; que mon hôtesse ne m'a jamais donné d'autres manuscrits que ses maudits mémoires, et que la découverte la plus intéressante que j'aie jamais faite a été celle d'une page d'un de mes romans qui enveloppoit une once de tabac. Non, capitaine, ce n'est point à des hasards fortuits que j'ai dû les moyens d'amuser le public. Je me suis enterré dans des bibliothèques pour extraire des sottises contenues dans une foule de vieux ouvrages peut-être de nouvelles sottises qui devenoient ma propriété. J'ai dévoré force volumes si indéchiffrables, qu'ils pouvoient passer pour les manuscrits cabalistiques de Cornélius Agrippa, quoique je n'aie jamais vu

• Porte s'ouvrir et le diable arriver ¹. •

Mais je jetois le trouble et l'effroi parmi les nombreux habitants paisiblement domiciliés depuis long-temps sur les rayons témoins de mes recherches.

• Le ver trembloit d'effroi; l'intrépide araignée,
• Reculant dans son fort, frémissait indignée. •

¹ Voyez la ballade de Southey sur le jeune homme qui lut dans un grimoire.

De ce docte sépulchre je sortois, comme le magicien des contes persans après son séjour d'un an dans la montagne, non pas pour m'élever comme lui au-dessus des têtes de la multitude, mais pour me mêler dans la foule, pour me frayer un chemin dans toutes les sociétés, depuis la plus haute jusqu'à la plus basse, ayant à supporter le mépris, ou, ce qui est encore pire, la condescendance protectrice des uns, et la familiarité vulgaire des autres. Et pour tout cela, me direz-vous ? Afin de recueillir des matériaux pour un de ces ouvrages dont un heureux hasard gratifie si souvent vos concitoyens, c'est-à-dire pour écrire un roman qui puisse plaire au public. — O Athéniens, combien il faut travailler pour mériter vos éloges !

Je pourrois m'arrêter ici, mon cher Clutterbuck, cette fin de lettre auroit un effet touchant, et un air de déférence convenable pour notre cher public, mais je ne veux pas vous tromper, quoique le mensonge (excusez l'observation) soit la monnaie courante de votre pays. La vérité est que j'ai étudié et vécu ainsi pour satisfaire ma propre curiosité et passer le temps, et quoique le résultat en ait été que, sous une forme ou sous une autre, j'aie paru souvent sous les yeux du public, peut-être plus souvent que la prudence n'auroit dû me le permettre, je ne puis cependant en

réclamer la faveur qu'il doit accorder à ceux qui consacrent leurs loisirs et leurs travaux à l'instruction et à l'amusement des autres.

Après vous avoir ouvert mon cœur avec liberté, mon cher capitaine, il me reste à vous dire que j'accepte avec gratitude votre proposition, et le manuscrit de votre *bénédictin* qui, comme il vous l'a fait observer avec raison, se divise en deux parties, dont le sujet, l'époque, le lieu de la scène et les personnages n'ont aucun rapport entre eux. Mais je suis fâché de ne pouvoir contenter votre ambition littéraire en permettant à votre nom de paraître sur le titre de cet ouvrage, et je vous en dirai franchement la raison.

Les éditeurs de votre pays sont d'un caractère si doux et si passif, qu'ils se sont souvent fait grand tort à eux-mêmes en abandonnant les coadjuteurs qui les avoient fait connoître du public et qui leur en avoient obtenu les bonnes grâces, et en laissant usurper leurs noms par des charlatans et des imposteurs qui vivent aux dépens des idées des autres. Ainsi j'ai honte de dire comment le sage Cid Hamet Benengeli se laissa déterminer par un certain Juan Avellaneda à traiter de Turc à Maure l'ingénieux Michel Cervantes, et à publier une seconde partie des aventures de son héros, le fameux Don Quichotte, sans la connoissance et la participation du véritable père de ce brave

chevalier. Il est vrai que le sage Arabe rentra dans le devoir, et publia ensuite une véritable continuation de cet ouvrage dans laquelle ledit Avellaneda de Tordesillas est sévèrement châtié. Mais, malgré l'amende honorable faite ainsi par Cid Hamet Benengeli, sa défection temporaire n'en occasiona pas moins le décès du pauvre chevalier de la Manche, si l'on peut regarder comme mort celui dont la mémoire est immortelle. Cervantes le mit à mort de peur qu'il ne tombât en de mauvaises mains; conséquence terrible, mais juste, de la défection de Cid Hamet.

Pour citer un exemple plus moderne et beaucoup moins important, je suis fâché d'avoir à vous dire que mon ancienne connoissance Jedediah Cleishbotham lui-même s'est oublié jusqu'à abandonner son premier patron, et à vouloir voler de ses propres ailes¹. Je crains que le pauvre maître d'école de Gander-Cleugh ne gagne que bien peu de chose avec ses nouveaux alliés, si ce n'est le plaisir d'amuser le public de querelles sur son identité².

¹ Allusion à un mauvais roman intitulé le *Château de Pontefract*, et publié comme suite des *CONTES DE MON HÔTE*.
(*Note du Traducteur.*)

² Je suis positivement assuré que M. Cleishbotham est mort il y a quelques mois à Gander-Cleugh, et que la personne qui a pris son nom est un imposteur. Le véritable Jedediah a fait une fin chrétienne et édifiante; on assure même

Faites donc attention, capitaine, que, devenu sage d'après ces grands exemples, je veux bien vous recevoir pour associé, mais seulement en commandite. Je ne vous donne pas le droit de signature dans la société que nous allons former, et j'estampillerai tous mes effets, afin, comme me le dit mon procureur, que ce soit un crime de les contrefaire, aussi bien que d'imiter le cachet de tout autre charlatan. Si donc, mon cher ami, votre nom paroît jamais sur le titre de quelque ouvrage sans la sanction du mien, les lecteurs sauront ce qu'ils doivent penser de vous. Je n'ai pas dessein de vous faire de menaces, mais vous devez sentir que m'étant redevable de votre existence littéraire il faut que vous soyez entièrement à ma disposition. Je puis, à volonté, vous priver

qu'ayant envoyé chercher un ministre caméronien lorsqu'il se vit *in extremis*, il fut assez heureux pour convaincre le bonhomme qu'après tout il ne désiroit nullement exciter une nouvelle insurrection dans l'Écosse. Il est bien dur que les spéculateurs en librairie ne veuillent pas laisser reposer tranquillement un brave homme dans sa tombe *.

* Quoique sir Walter Scott semble ne traiter qu'en plaisantant l'auteur de *Pontefract* d'imposteur, il perce dans son ironie un véritable mécontentement. Il faut avouer que s'il est une supercherie contre laquelle le public ait droit de se révolter, c'est celle qui outrage les hommes de talent en exploitant leurs noms pour servir de passe-ports à des productions indignes d'eux. La traduction du *Château de Pontefract* a paru depuis en France, et chacun est convenu que ce roman ne ressemble en rien à ceux du véritable Jedediah de Cleishbotham.

(Note du Traducteur.)

de la succession de votre tante, supprimer votre demi-payé, même vous mettre à mort, sans en être responsable vis-à-vis qui que ce soit. Ce langage est clair pour un homme qui a fait la guerre, mais je suis sûr que vous ne le prendrez pas en mauvaise part.

Nos lecteurs s'impatientent peut-être d'attendre depuis si long-temps à la porte sans qu'elle s'ouvre. Il est temps de les satisfaire. Adieu donc, mon cher capitaine; faites mes compliments au ministre, au bailli, au maître d'école, et à tous les respectables membres du club de Kennaquhair. Je n'ai jamais vu et je ne verrai jamais un seul d'entre eux, et cependant je crois les connoître mieux que qui que ce soit. Je vous présenterai bientôt à mon joyeux ami M. John Ballantyne¹, que vous trouverez encore tout échauffé de la querelle qu'il vient d'avoir avec un de ses confrères². Que la paix règne entre eux! Le *genus irritabile* est applicable à ceux qui vendent des livres aussi bien qu'à ceux qui en composent. Adieu encore une fois.

L'AUTEUR DE WAVERLEY.

¹ Éditeur d'Édimbourg qui a imprimé tous les romans de sir Walter Scott. (*Note du Traducteur.*)

² Relativement au roman intitulé le *Château de Pontefract*. (*Note du Traducteur.*)

LE MONASTÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

« C'est aux moines qu'on doit la superstition ,
« La uuit des préjugés et des erreurs grossières
« Qui couvrit si long-temps les siècles de nos pères.
« — Je bénis, comme vous, la bienfaisante main ,
« Qui de tous ces fleaux purgea le genre humain :
« Mais sur les moines seuls en rejeter la cause ,
« C'est à quoi ma raison trop fortement s'oppose.
« Je croirois aussi bien que Molly Warburton ,
« Traversant cette nuit les airs sur un bâton ,
« Causa l'orage affreux qui gronda sur nos têtes. »

Ancienne comédie.

LE village auquel le manuscrit du bénédictin donne le nom de Kennaquhair, porte la même terminaison celtique qu'on trouve dans Traquhair, Caquhair et d'autres mots composés. Le savant Chalmers prétend que le mot *quhair* signifie les sinuosités d'une rivière, et les nombreux détours que fait le Tweed près du village dont nous parlons rendent cette étymologie assez vraisemblable. Il a été long-temps célèbre par le superbe monastère de Sainte-Marie, fondé par David 1^{er}, roi d'Ecosse, sous le règne duquel s'élevèrent aussi les couvents non moins riches de Melrose, de Jedburgh et de Kelso. Les do-

maînes considérables que ce monarque accorda à ces divers établissements religieux lui firent donner le titre de saint par les moines qui écrivirent les chroniques de ce temps, et firent dire à un de ses descendants appauvris, — qu'il avoit été un triste saint pour la couronne. —

Ou peut cependant présumer que David, qui étoit un souverain aussi sage que pieux, ne se détermina pas seulement par des motifs de religion à ces grands actes de munificence envers l'église, mais que des vues politiques se joignirent à sa généreuse piété. Ses possessions dans les comtés de Northumberland et de Cumberland étoient devenues très-précaires après la perte de la bataille de l'Étendard : menacé de voir la vallée de Téviot devenir la frontière de son royaume, il voulut mettre à l'abri des fureurs de la guerre une partie des beaux domaines qui y étoient situés, en les plaçant entre les mains des moines, dont les propriétés furent long-temps respectées par tous les partis. Ce n'étoit qu'ainsi que ce monarque pouvoit avoir l'espoir d'assurer quelque protection aux cultivateurs du sol ; et dans le fait, les possessions de ces abbayes furent pendant plusieurs siècles une sorte de lieu privilégié, où l'on jouissoit du calme, tandis que le reste du pays, occupé par des clans sauvages et des barons pillards, offroit

une scène de confusion, de sang et de brigandage.

Cet état prospère ne dura pas jusqu'à l'union des deux couronnes. Long-temps avant cette époque les guerres entre l'Angleterre et l'Écosse avoient perdu leur ancien caractère d'hostilités nationales, et ne se continuoient plus que par la soif de la conquête d'une part, et de l'autre par la ferme résolution d'une défense vigoureuse. Il en résulta un esprit de fureur et d'animosité porté à un degré dont l'histoire de ces deux pays n'avoit point encore offert d'exemple ; et les scrupules religieux cédant bientôt à la haine nationale aiguillonnée par l'amour du pillage, le patrimoine de l'église cessa d'être respecté, et fut exposé aux incursions des deux partis. Les tenanciers et les vassaux des grandes abbayes avoient pourtant encore de grands avantages sur ceux des barons laïques, qui, forcés de se livrer constamment aux devoirs militaires, finirent par devenir des brigands à qui il ne resta aucun goût pour les arts de la paix. Les vassaux de l'église, au contraire, n'étoient appelés aux armes que lors d'une levée générale, et en tout autre temps ils jouissoient de leurs fermes et de leurs fiefs aussi tranquillement que le permettoit la situation du pays. Par une suite nécessaire de cet état de choses, ils entendoient mieux tout ce qui a rapport à la culture du sol ; et ils étoient plus

riches et plus instruits que ceux qui, dépendant des chefs et des nobles de leur voisinage, avoient toujours les armes à la main pour les querelles de leurs maîtres.

Ces vassaux de l'église résidoient pour la plupart dans un petit bourg ou village, où trente à quarante familles se réunissoient pour s'aider et se protéger réciproquement. Elles y possédoient ordinairement la terre en commun, quoique dans une proportion différente, suivant les concessions faites à chacune d'elles. Le sol susceptible d'une culture non interrompue s'appeloit la châtellenie. L'usage de divers engrais suppléoit à l'épuisement du terrain, et l'on y récoltoit des moissons passables d'orge et d'avoine qu'on y semoit alternativement. Tous les bras y travailloient sans distinction, et après la récolte on en partageoit le produit, conformément aux droits de chacun.

Il y avoit en outre des terres plus éloignées du village, dont il étoit possible d'obtenir une récolte de temps en temps, après quoi on les abandonnoit aux influences du ciel pour y renouveler les principes épuisés de la végétation. Chacun choisissoit à son gré ces portions de terre sur les montagnes et dans les vallées, qui étoient toujours annexées au village pour servir à la pâture des bestiaux. La culture de ces terres éloi-

gnées étoit soumise à tant de chance, et il étoit si incertain que leur produit indemniserait des frais et des travaux nécessaires pour les mettre en valeur, que ceux qui vouloient en courir le risque obtenoit le droit exclusif de jouir des récoltes.

On laissoit en commun d'immenses prairies situées dans les vallées, et qui servoient au pâturage des bestiaux pendant l'été. Tous les troupeaux de la communauté y étoient conduits indistinctement chaque matin par le berger du village, qui les ramenoit le soir, sans quoi les maraudeurs des environs n'auroient pas manqué d'en diminuer le nombre.

Nos fermiers actuels ouvrent de grands yeux et lèvent les mains au ciel en entendant de pareilles choses; il est pourtant certain que ces usages subsistent encore, avec quelques modifications, dans différentes parties du nord de la Grande-Bretagne, et qu'on les retrouve en pleine force dans l'archipel des îles Shetland.

Les habitations de ces vassaux de l'église répondoient à leur mode de culture. Dans chaque village se trouvoient plusieurs petites tours, dont les murs étoient garnis de créneaux et formoient souvent deux angles. Diverses embrasures étoient percées pour en défendre l'entrée, qui étoit toujours fermée par une forte porte en-chêne garnie

de gros clous, et souvent même par une seconde porte extérieure en fer. C'étoit dans ces tours que demeuroient les possesseurs des principaux fiefs et leurs familles; mais à la moindre alarme, causée par l'approche de quelque danger, tous les autres habitants quittoient leurs chaumières, se réfugioient dans ces espèces de châteaux forts, et en formoient la garnison. Il n'étoit pas facile à un parti ennemi de pénétrer dans le village, attendu que tous les hommes étoient habitués au maniement de l'arc et des armes à feu, et que les tours étoient en général assez voisines les unes des autres pour se défendre réciproquement, de sorte qu'il étoit impossible d'en attaquer aucune isolément.

L'intérieur de ces habitations étoit ordinairement assez misérable, car c'eût été une folie que de les meubler de manière à exciter la cupidité des pillards qui vivoient dans les environs. Cependant les familles qui y demeuroient jouissoient d'une certaine aisance, et montroient des talens et un esprit d'indépendance que l'on n'auroit pas attendu. Leurs champs leur fournissoient du pain et de la bière, et leurs troupeaux du bœuf et du mouton, car on ne songeoit pas encore à l'extravagance de se nourrir de veaux et d'agneaux. Chaque famille tuoit un bœuf gras en novembre; on le saloit pour l'hiver, et la ménagère pouvoit

y ajouter, dans les grandes occasions, des pigeons ou un chapon. Le jardin mal cultivé produisoit quelques choux, et la rivière, du saumon en abondance pour le carême.

On trouvoit dans les marais une grande quantité de tourbes; et les forêts, quoique mal administrées, offroient encore alors du bois en quantité suffisante. Indépendamment de ces ressources, le chef de la famille faisoit quelquefois une promenade dans le bois au clair de la lune, avec son arc ou son fusil, abattoit un daim du roi, le rapportoit secrètement chez lui, et le père confesseur lui refusoit rarement l'absolution pour ce méfait, pourvu qu'il fût invité à prendre sa part de la venaisou. Quelques-uns encore plus hardis faisoient avec leurs domestiques, ou en s'associant avec des bandits, une excursion sur les domaines des barons voisins, et c'étoit au succès de ces expéditions qu'on attribuoit les ornemens d'or et les vêtemens de soie que portoient quelques femmes des familles les plus distinguées, et qui excitoient la jalousie de leurs voisines. Mais ces actes de pillage étoient, aux yeux de l'abbé de Sainte-Marie, un crime bien autrement sérieux que celui d'*emprunter un daim du bon roi*, et il ne manquoit jamais de punir sévèrement le coupable quand il étoit découvert, parce que cette conduite tendoit à attirer

des représailles sur les propriétés du couvent, et à changer le caractère paisible de ses vassaux.

Quoique nous ayons dit que les tenanciers du clergé avoient plus d'instruction que ceux des barons laïques, on pourroit pourtant dire qu'ils étoient mieux nourris qu'instruits, quand même leur nourriture auroit été pire qu'elle n'étoit. Ils avoient pourtant, pour acquérir des connoissances, des moyens dont les autres étoient dépourvus. Les moines, en général, connoissoient tous leurs vassaux, et voyoient familièrement les principaux d'entre eux, chez qui ils étoient sûrs d'être reçus avec le respect dû à leur double caractère de pères spirituels et de seigneurs temporels. De là il arrivoit souvent que lorsqu'un enfant annonçoit des talents et de l'amour pour l'étude, quelque moine, soit dans la vue de le faire entrer dans le clergé, soit bienveillance naturelle, soit enfin pour occuper un temps dont il ne savoit que faire, l'initioit dans les mystères de l'art de lire et d'écrire, et lui donnoit telles autres connoissances qu'il possédoit lui-même. Les chefs de ces familles étant plus riches, ayant plus de temps pour réfléchir, et plus d'expérience pour améliorer leurs propriétés, avoient parmi leurs voisins la réputation d'être des hommes adroits et intelligents, et en obtenoient autant de considération par leur opulence comparative-

ment aux autres, qu'ils en étoient méprisés par leur caractère moins belliqueux et moins entreprenant. Ils vivoient entre eux autant qu'ils le pouvoient, évitoient la compagnie des autres, et ne craignoient rien tant que d'être enveloppés dans les querelles et les dissensions auxquelles se livroient sans cesse les vassaux des seigneurs séculiers.

Tel étoit l'état général de ces communautés. Pendant les guerres funestes du commencement du règne de Marie, elles avoient beaucoup souffert des invasions des Anglais, car ceux-ci étant devenus protestants, bien loin de ménager les domaines de l'église, ils les pilloient de préférence à ceux des laïques. Mais la paix de 1550 avoit rendu quelque tranquillité à ces contrées déchirées et harassées, et les choses commençoient à s'y remettre sur leur ancien pied. Les moines réparoient leurs églises; les possesseurs de fiefs reconstruisoient leurs petites forteresses que l'ennemi avoit dévastées; le pauvre laboureur relevoit sa chaumière abattue, travail assez facile, qui ne demandoit que quelques pierres, de la boue pour les joindre, et quelques branches d'arbres que fournissoit la forêt voisine. Enfin on alloit chercher au fond des bois le peu de bestiaux qu'on avoit pu y cacher, et le fier taureau, à la tête de son sérail, venoit reprendre possession

de ses pâturages. Il s'ensuivit pour le monastère de Sainte-Marie et ses dépendances, pendant plusieurs années, ce qu'on peut appeler un état de paix et de tranquillité, eu égard à l'esprit du siècle et à celui de la nation.

CHAPITRE II.

- « Ce fut dans ce vallon qu'il passa son enfance.
- « Ce n'étoit point alors l'asile du silence :
- « La trompette guerrière y retentit souvent.
- « Répétés par l'écho, transportés par le vent,
- « On entendit ses sons depuis l'endroit sauvage
- « Où le Tweed, foible encor, sort d'un vil marécage,
- « Jusqu'aux lieux où, grossi de tributaires eaux,
- « Il combat l'Océan, fait reculer ses flots. »

Ancienne comédie.

Nous avons dit que la plupart des possesseurs de fiefs demeuroient dans l'enceinte du village dont ils dépendoient. Cette règle générale étoit pourtant sujette à bien des exceptions, et la tour solitaire, dans laquelle nous avons maintenant à introduire nos lecteurs, en étoit une.

Cette tour étoit entièrement séparée du village, plus grande et plus forte que les autres, ce qui indiquoit non-seulement l'aisance du propriétaire, mais la nécessité où il étoit de se défendre par ses propres forces, sans attendre de secours de personne, s'il venoit à être attaqué. Deux ou trois misérables chaumières, groupées autour de cette forteresse, servoient de logement aux serfs attachés à ce fief. Elle étoit située sur une belle colline, couverte de verdure, qui s'élevoit brus-

quement dans la gorge d'une vallée, et qui, circonscrite de toutes parts, excepté sur un seul point, par les détours d'une petite rivière, se trouvoit dans une position assez bien défendue par la nature.

Mais la principale défense de Glendearg, car tel étoit le nom de ce fief, consistoit dans sa position cachée et retirée. Pour arriver à la tour, il falloit faire trois milles dans une vallée étroite, et traverser une vingtaine de fois la petite rivière dont les eaux, rencontrant ici une montagne escarpée, et là frappant contre un rocher qui leur refusoit passage, étoient obligées de changer leur cours à chaque instant et ne pouvoient avancer qu'en décrivant des lignes obliques. Les montagnes qui bordent cette vallée forment une chaîne impénétrable qui semble y retenir la rivière captive. Elles sont inaccessibles pour les chevaux; les chèvres seules osent gravir leurs flancs, et il auroit été difficile de supposer que dans un lieu dont l'abord étoit si difficile et si dangereux, il pût exister une habitation plus importante que la chaumière d'été d'un berger.

Ce vallon si bien défendu n'étoit pourtant pas dépourvu de toute beauté. Le gazon qui croissoit sur la petite plaine arrosée par la rivière étoit aussi vert et aussi touffu que s'il avoit occupé deux fois par mois les faux d'une cen-

tain de jardiniers, et il étoit paré d'une garniture de margerites et de fleurs champêtres que cette faux auroit certainement détruites. La rivière, tantôt resserrée dans son lit, tantôt libre de s'étendre davantage, rouloit ses eaux tranquilles et limpides, et s'avançoit vers son but en dépit des obstacles qui ne faisoient que retarder son cours, comme ces esprits fermes qui se fraient un chemin dans la vie, en cédant aux difficultés insurmontables, mais sans en être découragés. Tel aussi le matelot, battu par un vent défavorable, louvoie avec courage, et s'avance toujours peu à peu.

Les montagnes, presque perpendiculaires du côté de la vallée, présentoient ici une surface grise que les torrens avoient déponillée du peu de terre qui la couvroit autrefois; quelques arbrisseaux épars le long des ravines, et des bouquets de taillis ornant quelques endroits privilégiés, échappés à la dent des chèvres et à la serpe des bergers, jetoient sur le rivage une variété agréable. Quelques-unes de ces montagnes, plus élevées que les autres, portoient presque jusqu'aux nuages leur tête nue et stérile, dont la majesté faisoit contraste avec les bouquets de chênes et de bouleaux, de trembles et d'épines qui en couvroient les fleurs, et la riche verdure qui tapissoit le fond du vallon.

Malgré les avantages que nous venons de décrire, le spectacle qu'offroient ces lieux ne pouvoit se nommer ni beau ni sublime, ni même pittoresque et remarquable. C'étoit un désert dont la vue resserroit le cœur : le voyageur y éprouvoit une incertitude pénible ; un lieu si sauvage frappe quelquefois l'imagination plus que les grands traits d'une superbe campagne où l'on sait précisément à quelle distance est située l'auberge du souper ; mais ces idées, au surplus, appartiennent à un siècle postérieur ; car, à l'époque dont nous parlons, ni les habitants de Glendearg, ni ceux qui pouvoient s'y rendre quelquefois, ne savoient ce que c'étoit que le beau, le pittoresque, le sublime, et toutes les nuances intermédiaires.

Le nom de cette vallée, qui signifie *Vallée-Rouge*, semble lui avoir été donné à cause des bruyères à fleur pourpre dont le flanc des montagnes est couvert avec profusion, et des rochers d'un rouge foncé qui l'entourent. Si elle réunissoit peu d'habitants, la superstition, sans doute pour l'en dédommager, l'avoit peuplée d'êtres appartenants à un autre monde. On prétendoit y voir souvent l'homme brun des marais, être sauvage et capricieux, véritable descendant des nains du nord, qu'on disoit s'y montrer surtout après l'équinoxe d'automne, quand les brouillards

étoient si épais qu'on pouvoit à peine distinguer les objets. On disoit aussi que les fées d'Écosse, tribu fantasque, irritable et méchante, et qui, quoique parfois bienfaisantes par caprice, ne songeoient en général qu'à nuire à la race humaine, avoient fixé leur résidence dans un des endroits les plus sauvages de la vallée, nommé pour cette raison *Corrie nan shian*, c'est-à-dire le trou des fées. Mais dans tous les environs on évitoit de parler de ce lieu, et même d'en prononcer le nom, d'après l'idée générale alors dans toute l'Écosse, et qu'on y conserve encore dans certains endroits, que parler en bien ou en mal de cette race capricieuse d'êtres surnaturels, c'est s'exposer à leur ressentiment, et qu'ils exigent le secret et le silence de ceux qui ont découvert leurs habitations.

Une terreur mystérieuse s'attachoit ainsi à cette partie de la vallée, et il falloit en passer à peu de distance pour venir des bords du Tweed à la petite forteresse, nommée la tour de Glendearg. Au delà de la colline, sur laquelle, comme nous l'avons dit, cette tour étoit située, les montagnes se rapprochent, deviennent plus escarpées, et se terminent par une cataracte bien singulière, car ce n'étoit qu'un filet d'eau qui tomboit d'une hauteur prodigieuse, de précipice en précipice. Derrière cette chute d'eau un marécage qui s'étend

doit à perte de vue, n'étoit fréquenté que par des oiseaux aquatiques, et mettoit les habitants de la petite vallée à l'abri des incursions de leurs voisins du côté du nord.

Les infatigables maraudeurs connoissoient pourtant les parties accessibles de ce marécage, et y trouvoient souvent une retraite. Ils pénétoient quelquefois dans la vallée, alloient jusqu'à la tour, y demandoient et y recevoient l'hospitalité. Mais les habitants plus paisibles de cette petite forteresse ne la leur accorderoient qu'avec une sorte de réserve; de même qu'un nouveau colon européen admet chez lui un parti d'Indiens dans l'Amérique septentrionale, plutôt par crainte que par affection, tandis que le maître du logis n'a d'autre désir que de voir partir ses hôtes sauvages.

La même humeur pacifique n'avoit pas toujours régné dans la tour de Glendearg. Simon Glendinning, son dernier maître, se faisoit gloire de descendre de l'ancienne famille de Glendonwyne, qui habitoit les frontières occidentales d'Écosse. Assis au coin de son feu, dans les soirées d'automne, il se plaisoit à raconter les exploits de ses ancêtres, l'un desquels étoit tombé à côté du brave comte de Douglas à la bataille d'Otterbourne. Dans ces occasions, Simon plaçoit ordinairement sur ses genoux un ancien

sabre qui avoit appartenu à ses aïeux avant qu'aucun membre de sa famille eût été réduit à accepter un fief du monastère de Sainte-Marie. Dans les temps modernes, Simon Glendinning auroit pu vivre à son aise sur son domaine tout en murmurant contre le destin qui le forçoit à y rester, et qui l'empêchoit de pouvoir acquérir de la gloire par les armes; mais à cette époque on avoit si souvent besoin de soldats, qu'il étoit naturel de demander à celui qui étoit si brave en paroles, de prouver sa bravoure par ses actions. Il fut donc obligé de marcher sous la bannière sacrée de Sainte-Marie, dans cette campagne désastreuse qui se termina par la bataille de Pinkie.

Le clergé catholique prenoit un intérêt très-vif à cette querelle nationale, dont l'objet étoit d'empêcher le mariage de la jeune reine d'Écosse, Marie, avec le fils de l'hérétique Henri VIII. Les moines avoient fait marcher leurs vassaux sous la conduite de chefs expérimentés. Plusieurs d'entre eux avoient même pris les armes, s'étoient enrégimentés, et déployoient un étendard sur lequel on avoit peint une femme supposée représenter l'église d'Écosse, agenouillée, levant les mains et les yeux vers le ciel, avec ces mots pour légende : *Afflictæ sponsæ ne obliviscaris* ¹.

¹ N'oubliez pas l'épouse affligée.

Les Écossais, au surplus, dans toutes leurs guerres, manquoient plutôt de généraux sages et habiles que d'enthousiasme. Leur courage bouillant et téméraire faisoit toujours qu'ils en venoient aux mains précipitamment, sans réfléchir sur leur position et sur celle de l'ennemi, et il en résultoit inévitablement de fréquentes défaites. Nous n'avons rien à dire de la funeste affaire de Pinkie, si ce n'est que Simon Glendinning y mordit la poussière avec dix mille hommes de haute et de basse extraction, mort qui n'étoit pas indigne de l'illustre famille dont il étoit descendu.

Quand cette funeste nouvelle, qui répandit dans toute l'Écosse le deuil et la consternation, arriva à la tour de Glendearg, Elspeth Brydone, veuve de Simon, se trouvoit seule dans son habitation désolée, avec une couple de vieux serfs qui avoient passé l'âge de se livrer aux travaux de la guerre et à ceux de l'agriculture, et les veuves et les enfants de ceux qui avoient péri avec leur maître. La désolation étoit universelle; mais à quoi servoit-elle? Les moines de Sainte-Marie, seigneurs du village de Kennaquhair et de plusieurs autres, avoient été chassés de l'abbaye par les forces anglaises qui couvroient le pays, et qui forçoient les habitants au moins à une apparence de soumission. Le protecteur So-

merset, campé et retranché dans les ruines de l'ancien château de Roxburgh, mettoit tous les environs à contribution, et forçoit les habitants à venir prendre de lui une sauvegarde. Il ne restoit aucun moyen de résistance, et le peu de barons dont la fierté ne pouvoit se soumettre à se courber sous le joug, n'avoient d'autres moyens que de se réfugier dans les endroits les plus inaccessibles du pays, laissant leurs châteaux et leurs domaines à la merci des Anglais. Ceux-ci envoyoit de tous côtés des détachements pour ruiner par des exactions militaires tous ceux dont les seigneurs ne s'étoient pas encore soumis; et l'abbé de Sainte-Marie s'étant retiré derrière le Forth avec toute sa communauté, leurs possessions furent d'autant moins ménagées qu'on savoit qu'ils s'étoient plus fortement déclarés contre l'alliance projetée.

Parmi les troupes chargées de ce service se trouvoit un petit détachement commandé par Stawarth Bolton, capitaine dans l'armée anglaise, plein de cette bravoure franche, et de cette générosité sans prétention qui ont si souvent distingué cette nation. La résistance étoit inutile; aussi quand la veuve de Simon vit s'avancer dans la vallée une douzaine de soldats conduits par un homme que son armure brillante et la plume flottant sur son casque annonçoient pour leur

chef, elle ne trouva rien de mieux à faire que de sortir de sa tour, couverte d'habits de deuil, tenant par la main ses deux fils encore en bas âge, d'aller au devant du capitaine anglais, de lui exposer ses malheurs, de mettre à sa disposition tout ce qu'elle possédoit, et d'implorer sa merci. Elle exécuta ce projet, s'expliqua en peu de mots, et ajouta, avec un reste de fierté écossaise, qu'elle se soumettoit parce qu'elle n'avoit aucun moyen de résistance.

— Et c'est ce qui doit faire votre sûreté, *mistress*, répondit le capitaine. Tout ce que je demande, c'est d'être assuré de vos intentions pacifiques, et je ne vois aucune raison pour en douter.

— Au moins, capitaine, dit *Elspeth*, acceptez l'hospitalité que je suis en état de vous offrir. Vos gens sont fatigués et ont besoin de rafraîchissements.

— Nullement, nullement, répondit le généreux Anglais. Il ne sera pas dit que nous aurons mis à contribution la veuve d'un brave soldat, portant le deuil de son mari. Camarades, volte-face ! Un instant cependant ! ajouta-t-il : nos partis parcourent le pays dans tous les sens ; quelqu'un d'entre eux peut encore se présenter ici, il faut que je vous donne une assurance de sauvegarde. Mon petit ami, dit-il à l'ainé des enfants, qui

pouvoit avoir neuf à dix ans; donnez-moi votre bonnet.

L'enfant rougit, prit un air d'humeur, recula derrière sa mère: celle-ci, le grondant comme une bonne mère gronde un enfant un peu gâté, lui ôta son bonnet et le présenta au capitaine.

Stawarth Bolton détacha de son casque sa croix rouge brodée, et l'ayant placée dans le rebord du bonnet de l'enfant: — Avec cette sauvegarde, dit-il à Elspeth, vous n'aurez rien à craindre de nos maraudeurs, ils ont ordre de la respecter.

Il remit lui-même le bonnet sur la tête de l'enfant; mais celui-ci, les veines du front gonflées, fronçant le sourcil, et pleurant de colère, l'en arracha aussitôt, et, avant que sa mère pût l'en empêcher, le jeta dans la rivière; le cadet courut l'en retirer, et jeta le bonnet à son frère, après en avoir pris la croix qu'il baisa avec respect et qu'il plaça dans son sein. Cette petite scène amusa le capitaine autant qu'elle le surprit.

— Pourquoi avez-vous jeté la croix de Saint-Georges, petit drôle? demanda-t-il à l'ainé, d'un ton moitié badin, moitié sérieux.

— Parce que saint Georges est un saint anglais, répondit l'enfant avec hardiesse.

— Fort bien! dit Bolton. Et vous, mon petit

ami, demanda-t-il au plus jeune, pourquoi l'avez-vous retirée de l'eau ?

— Parce que c'est un signe de salut commun à tous les chrétiens.

— Encore fort bien. Je vous assure, mistress, que je vous envie ces deux garçons. Sont-ils à vous tous deux ?

Ce n'étoit pas sans quelque raison que Stawarth Bolton faisoit cette question ; car Halbert Glendinning, l'ainé, avoit les cheveux de même couleur que les plumes du corbeau, de grands yeux noirs, hardis et perçants, qui brilloient sous des sourcils de même teinte ; la peau brune, quoiqu'on ne pût dire qu'elle fût basanée, et un air d'activité, de hardiesse et de résolution qui étoit au-dessus de son âge. Édouard, au contraire avoit les cheveux blonds, les yeux bleus, le teint blanc, et paroissoit avoir en partage la douceur, sinon la timidité.

La mère jeta un coup d'œil de satisfaction maternelle d'abord sur l'un, ensuite sur l'autre, et répondit au capitaine : — Bien certainement, Monsieur, ils sont tous deux mes enfants.

— Et du même père ? Ne vous offensez pas, mistress, j'aurois fait la même demande à toute dame anglaise. Eh bien, vous avez deux beaux enfants, et vous devriez bien m'en donner un, car mistress Bolton et moi n'en avons jamais eu.

Allons, enfants, lequel de vous veut venir avec moi ?

La mère tremblante, et ne sachant s'il parloit sérieusement ou s'il plaisautoit, reprit la main de ses enfants et les rapprocha d'elle.

— Je n'irai point avec vous, s'écria vivement Halbert : vous êtes un Anglais, et les Anglais ont tué mon père ; je vous ferai la guerre jusqu'à la mort, quand je pourrai porter son sabre.

— Grand merci, mon petit tonnerre, dit Bolton en souriant, je vois que le sang qui coule dans tes veines est véritablement écossais. Et vous, ma jolie tête blonde, voulez-vous venir avec moi ? je vous apprendrai à monter à cheval.

— Non, répondit Édouard avec calme.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous êtes un hérétique.

— Grand merci encore, dit Bolton. Eh bien, mistress, je vois que je ne ferai pas de recrues dans votre famille, et cependant je vous envie vos deux petits chérubins. Néanmoins ils occasionneroient une querelle entre ma femme et moi ; je préférerois ce petit coquin aux yeux noirs, et elle ne seroit occupée que de ce jeune blondin aux yeux bleus. Je vois qu'il faut savoir se passer de ce que le Ciel nous a refusé, et féliciter ceux qui sont plus heureux. Sergent Britson, tu resteras ici jusqu'à nouvel ordre ; protège

cette famille comme étant sous ma sauvegarde; ne lui fais aucun tort, et ne souffre pas qu'on lui en fasse, car tu en seras responsable. Mistress, Britson est un homme marié, un père de famille, un brave homme; ne le laissez manquer de rien; mais ménagez-le sur la boisson.

Elsbeth Glendinning offrit encore des rafraîchissements à la troupe, mais elle désiroit au fond du cœur que son invitation ne fût pas acceptée. Le fait est que supposant que ses deux enfants étoient aussi précieux au yeux du capitaine anglais qu'aux siens mêmes, erreur assez commune à toutes les mères, elle craignoit, d'après la manière dont il avoit parlé, qu'il ne finît par lui en enlever un. Elle les tenoit toujours par la main, comme s'il lui eût été possible de résister à la violence, si l'on eût voulu y avoir recours, et elle ne put se défendre d'un mouvement de joie quand elle vit le détachement se préparer à se mettre en marche.

Bolton vit ce qui se passoit dans son cœur. — Mistress, lui dit-il, je vous pardonne de craindre qu'un faucon anglais ne fonde sur votre couvée; mais rassurez-vous, ceux qui n'ont point d'enfants n'en ont que moins de soucis, et un homme honnête ne cherche pas à ravir le bien de son voisin. Adieu, quand ce petit drôle aux yeux noirs sera en état de porter les armes, apprenez-

lui, s'il fait jamais une percée en Angleterre, à épargner les femmes et les enfants, pour l'amour de Stawarth Bolton.

— Que le ciel vous protège, généreux Anglais! dit Elspeth, qui reprit sa tranquillité en le voyant se mettre à la tête de sa troupe, et prendre le sentier qui conduisoit hors de la vallée.

— Ma mère, dit Halbert, je ne puis dire *amen* à une prière faite pour un Anglais.

— Ma mère, dit Edouard avec timidité, est-il permis de prier pour un hérétique?

— C'est au Dieu que j'invoque à en juger, répondit Elspeth en soupirant; mais les mots *anglais* et *hérétique* ont déjà coûté à l'Écosse dix mille de ses plus braves enfants, et nous ont privés vous d'un père et moi d'un mari. Tout ce que je désire est de ne plus les entendre prononcer. Suivez-moi dans la tour, Monsieur, dit-elle à Britson, et tout ce que je puis vous offrir sera à votre disposition.

CHAPITRE III.

« Le pillage et la mort marchoient de compagnie,

« Et, la torche à la main, appeloient l'incendie. »

Le vieux Maitland.

Le bruit se répandit bientôt dans tous les domaines de Sainte-Marie et dans les environs, que la veuve de Simon Glendinning avoit obtenu une sauvegarde, et que par conséquent on ne lui enleveroit ni ses grains ni ses bestiaux. Parmi ceux aux oreilles de qui cette nouvelle arriva étoit une dame d'un rang plus élevé qu'Elsbeth, et qui avoit éprouvé des malheurs encore plus grands.

Elle étoit veuve d'un brave guerrier, de Walter Avenel, issu d'une des premières familles des frontières d'Écosse, qui avoit autrefois possédé des domaines immenses dans la baronnie d'Eskdale. Une partie avoit depuis long-temps passé en d'autres mains; mais il lui restoit encore des possessions considérables dans le voisinage de l'abbaye de Sainte-Marie, et situées sur la même rive du Tweed que la petite vallée de Glendearg, au bout de laquelle étoit la tour des Glendinning. Cette famille tenoit un rang distingué parmi la

noblesse de la province, et le respect qu'elle inspiroit s'étoit encore accru récemment par le courage et l'esprit entreprenant qu'avoit montrés son chef Walter Avenel.

Après la défaite sanglante de l'armée d'Écosse à Pinkie, Avenel fut un de ceux qui, rassemblant quelques troupes, prouvèrent qu'une nation vaincue, et dont le territoire est convert par une armée ennemie, est toujours en état de faire une guerre de détail qui, avec le temps, peut devenir fatale à ses oppresseurs. Walter Avenel succomba pourtant dans une de ces escarmouches, et, quand la nouvelle de sa mort arriva au château de ses pères, elle y fut suivie de celle qu'un détachement anglais étoit en marche pour venir le piller, afin de frapper de terreur ceux qui seroient tentés de résister.

Sa malheureuse veuve, presque privée de tout sentiment, sachant à peine où on la conduisoit, et pourquoi on l'entraînoit précipitamment, fut transportée avec sa fille, par quelques fidèles domestiques, dans la chaumière d'un berger, cachée dans les montagnes, dont la femme Tibbie Tacket avoit été autrefois à son service comme femme de chambre. Ces bonnes gens lui prodiguèrent tous les soins dont ils étoient capables, mais après le premier paroxisme de douleur, et quand elle put réfléchir sur sa situation, lady

Avenel n'auroit eu que trop de raisons pour envier le sort de son mari, dans la nuit paisible du tombeau. Les domestiques furent obligés de la quitter pour se procurer des moyens de subsistance, et le berger et sa femme se trouvèrent bientôt privés eux-mêmes de leurs foibles ressources qu'ils partageoient avec leur ancienne maîtresse; des fourrageurs anglais avoient déjà enlevé tous leurs moutons. Deux vaches avoient échappé à leur rapacité; elles furent la proie d'une autre troupe, et comme c'étoit le seul moyen d'existence qu'il leur restât, ils n'eurent plus devant les yeux que la perspective de la famine.

— C'est à présent que nous voilà ruinés, réduits à mendier notre pain, dit Martin en se tordant les bras dans l'amertume de son désespoir. Les voleurs! les brigands! ne nous pas avoir laissé une seule tête de bétail!

— Et avoir vu, dit sa femme, Grizzy, et Crumbie, tournant la tête vers l'étable, en beuglant de chagrin, tandis que ces scélérats, à cœur de pierre, les faisoient marcher à coups de lance!

— Ils n'étoient pourtant que quatre, dit Martin, j'ai vu le temps où quarante n'auroient osé se présenter dans ces environs; mais nous avons perdu notre force et notre courage avec notre maître.

— Pour l'amour de la sainte croix, Martin, parlez plus bas; notre pauvre dame est déjà à demi morte; si elle vous entendoit, il ne faudroit qu'un mot pour l'achever.

— Je voudrois presque que nous fussions tous morts, car je ne sais ce que nous pourrons faire: ce n'est ni pour vous ni pour moi que je m'inquiète, Tibbie, nous pouvons faire face à la misère, travailler ou manquer de tout; mais notre pauvre maîtresse, que deviendra-t-elle?

Ils parloient aussi librement de leur situation devant lady Avenel, parce qu'ils la croyoient endormie. Absorbée par l'excès de ses maux, ses yeux étoient fermés, elle avoit la tête appuyée sur le dossier d'un grand fauteuil de bois, le seul qui existât dans la chaumière, et qu'on avoit garni d'un vieil oreiller. Le fait est pourtant qu'elle ne perdoit pas un mot de leur conversation.

— Il y auroit bien une ressource, dit Martin, mais Dieu sait si elle pourra se déterminer à y avoir recours. La veuve de Glendinning a obtenu une sauvegarde de ces coquins d'Anglais, et pas un soldat n'oseroit approcher de la tour. Si elle pouvoit se résoudre à aller demeurer chez elle jusqu'à ce que ces mauvais temps soient passés, ce seroit sans doute faire honneur à mistress Elspeth, mais.....

— Lui faire honneur, Martin ! oui, sans doute, et c'en seroit un pour toute sa postérité, après elle et ses enfans. Mais est-il possible qu'une grande dame comme lady Avenel aille se réfugier chez la veuve d'un vassal de l'église ?

— Je voudrois bien qu'elle pût faire autrement ; mais quel parti prendre ? Si nous restons ici, nous ne pouvons que mourir de faim ; et où aller ? je ne le sais pas plus qu'aucun des moutons que j'aie jamais gardés.

— N'en parlez plus, dit lady Avenel, prenant part tout à coup à la conversation. J'irai à la tour de Glendearg. Mistress Elspeth est une excellente femme. Elle est, comme moi, veuve et mère d'orphelins : elle m'accordera un asile jusqu'à un moment moins fâcheux. En temps d'orage, heureux qui trouve une chaumière pour abri.

— Là ! dit Martin, voyez si notre maîtresse n'a pas deux fois plus de bon sens que nous !

— Et c'est bien naturel, dit Tibbie, puisqu'elle a été élevée dans un couvent, et qu'elle sait lire, coudre et broder.

— Ne croyez-vous pas, dit lady Avenel, en serrant sa fille contre son sein, et montrant par cette action le motif qui lui faisoit désirer un asile, ne croyez-vous pas que mistress Glendinning consentira à nous recevoir ?

— Si elle y consentira ! s'écria Martin : oui,

sans doute, et bien volontiers. D'ailleurs les bras sont rares depuis ces maudites guerres, je puis faire dans ma journée autant de besogne que qui que ce soit, et voilà Tibbie, personne ne s'entend à soigner les vaches comme elle !

— Et je ferois bien autre chose, dit Tibbie en se redressant, si j'étois en maison convenable. Mais chez mistress Elspeth, il n'y aura ni corsets à lacer ni coiffures de dentelles à arranger.

— Allons, femme, point d'orgueil, dit le berger : on sait ce que vous êtes en état de faire quand vous voulez vous en mêler. Mais ce sera bien le diable si, à nous deux, nous ne pouvons gagner la nourriture de trois, sans compter notre petite jeune maîtresse. Eh bien ! il est inutile de rester ici plus long-temps, nous avons cinq grands milles d'Ecosse à faire à travers les montagnes et les marécages, et ce n'est pas une promenade facile pour une grande dame.

Ce qu'il y avoit à emporter n'étoit pas considérable, et fut bientôt prêt. On en fit des paquets dont on chargea un vieux cheval, qui n'avoit échappé aux pillards que parce qu'il avoit encore de meilleures jambes que ceux qui le poursuivoient. Il s'étoit sauvé dans le bois ; mais il reconnut la voix de son maître qui l'appeloit en sifflant, et il revint aussitôt. Martin vit avec surprise que le pauvre animal avoit été blessé,

quoique légèrement, d'une flèche que lui avoit lancée de dépit un des maraudeurs.

— Eh bien ! Shagram, dit Martin en pensant sa blessure, es-tu donc destiné à périr par la flèche, comme tant de braves Écossais ?

— Hélas ! dit lady Avenel, dans quel coin de l'Écosse peut-on espérer d'en être à l'abri ?

— Sans doute, sans doute, dit le berger, mais que Dieu défende l'Écossais contre la flèche, et il se défendra lui-même contre le sabre. Allons, partons ; je reviendrai chercher le peu qui reste. Il n'y a personne dans nos environs, et quant aux bonnes voisines.....

— Pour l'amour de Dieu, Martin, s'écria Tibbie, retenez votre langue, et réfléchissez avant de parler. Songez donc à l'endroit par où il faut que nous passions pour arriver à la tour de Glendearg !

Le mari fit un signe pour reconnoître la justesse de cette observation ; car on regardoit comme le comble de l'imprudence de parler des fées, soit par leur titre de *bonnes voisines*, soit sous tel autre nom que ce fût, et surtout quand on devoit passer près de l'endroit où l'on supposoit qu'elles avoient leur domicile.

Ils se mirent en marche. C'étoit le 31 octobre.

— C'est le jour de ta naissance, ma pauvre Marie, dit lady Avenel en embrassant sa fille, le cœur

plein des souvenirs cruels que cette époque lui retraçoit plus vivement que jamais. Qui auroit cru, il y a six ans, que celle qui fut déposée alors dans son berceau au milieu de tant d'amis se livrant à la joie, chercheroit un asile aujourd'hui, peut-être inutilement !

Marie Avenel, jolie enfant qui, comme on le voit, venoit de finir sa sixième année, fut placée sur Shagram, entre deux paquets. Lady Avenel marchoit à côté du cheval, Tibbie en tenoit la bride, et Martin, armé d'un gros bâton, marchoit quelques pas en avant pour reconnoître le chemin.

Après avoir fait deux ou trois milles, la tâche que Martin avoit entrepris, en se chargeant des fonctions de guide, devint plus difficile qu'il ne l'avoit pensé, et qu'il ne vouloit l'avouer. Les pâturages, qu'il connoissoit parfaitement, étoient situés à l'ouest de sa demeure, et il falloit se diriger vers l'orient pour gagner la petite vallée de Glendearg. Dans cette partie de l'Écosse le pays est tellement coupé de montagnes, qu'il faut sans cesse monter et descendre ; on cherche des défilés pour épargner la fatigue, et l'on s'écarte insensiblement de la ligne droite. Ce fut ce qui arriva au bon berger, il le reconnut enfin, et se trouva forcé d'en convenir. — Cependant, ajouta-t-il, nous ne pouvons être bien loin de

Glendearg, et, si nous pouvions traverser ces marécages, je suis sûr que la tour est au bout.

Mais cette entreprise n'offroit pas peu de difficultés. Ils marchaient lentement et avec beaucoup de précaution. Martin, à l'avant-garde, sondoit le terrain avec son bâton, et trouvoit à chaque instant des fondrières où la petite troupe, sans cette attention, auroit été engloutie dans la boue. Plus ils avançaient, plus le chemin devenoit dangereux. Enfin, au bout d'un certain temps, la meilleure raison pour continuer d'aller en avant, c'étoit qu'ils auroient couru autant de danger à retourner sur leurs pas.

Lady Avenel avoit été élevée et avoit vécu dans le sein du luxe. Mais quelles fatigues ne pourroit endurer une mère quand son enfant est en danger? Les périls de la route sembloient l'effrayer moins qu'ils n'effrayoient le berger et sa femme, qui pourtant y avoient été habitués des l'enfance. Toujours placée à côté du cheval, elle en suivoit tous les pas avec attention, et se tenoit prête à saisir sa fille si elle le voyoit s'enfoncer dans un terrain mouvant.

Ils arrivèrent enfin dans un endroit où l'embarras du guide redoubla. La terre étoit couverte çà et là de bouquets de bruyères, séparés les uns des autres par un sol noir qui paroissoit peu solide, et l'on fit halte un moment. Martin, après

avoir été sonder le terrain dans la direction qu'il croyoit la plus convenable, ayant reconnu qu'on pouvoit y passer avec des précautions, revint prendre Shagram par la bride, afin qu'il ne s'écartât pas de la ligne qu'on pouvoit suivre sans danger. Mais Shagram résista en dressant les oreilles, plaça en arcs-boutants ses pieds de devant, avança sous lui ceux de derrière; en un mot, apporta la plus opiniâtre résistance aux volontés de son maître. Martin ne savoit trop s'il devoit recourir aux derniers moyens pour conserver son autorité, ou céder à l'obstination de l'animal, et chercher un autre chemin. Il ne fut pas très-rassuré par une observation que lui fit à demi-voix sa femme, qui, voyant Shagram ouvrir les naseaux et trembler de terreur, lui dit qu'il voyoit sans doute des choses qu'ils ne pouvoient voir eux-mêmes.

Au milieu de cet embarras, Marie, étendant sa petite main d'un autre côté, s'écria tout à coup : — Par-là, par-là! ne voyez-vous pas cette dame blanche qui nous fait signe? Tous portèrent leurs regards dans la direction désignée par l'enfant; mais ils ne virent qu'un léger brouillard qui sembloit s'élever de terre, et qui fit craindre à Martin que, venant à s'épaissir, il n'augmentât le danger de leur situation. Il essaya encore une fois de faire marcher Shagram; mais l'animal

étoit inflexible, et il fut impossible de lui faire faire un pas. Va donc par où tu voudras, lui dit son maître d'un ton d'impatience, et voyons si tu es plus habile que moi.

Dès que Shagram se sentit la bride sur le cou, il tourna un peu vers la droite, et marcha lui-même dans la direction que Marie avoit indiquée. Il n'y avoit en cela rien de merveilleux; car l'instinct de ces animaux, en traversant les marécages, est admirable, et c'est un fait généralement reconnu. Il alloit d'un pas assuré, et en peu de temps il les conduisit hors du lieu dangereux. Mais ce qui est remarquable, c'est que, chemin faisant, l'enfant parla plusieurs fois de la belle dame et des signes qu'elle faisoit pour leur montrer le chemin; Shagram sembloit être dans le secret, car il marchoit constamment du côté que Marie désignoit. Lady Avenel n'y fit pas grande attention, son esprit étant tout occupé des dangers qu'elle craignoit pour sa fille; mais le berger et sa femme se jetèrent plus d'un coup d'œil expressif.

— La veille de la Toussaint! dit Tibbie à Martin, à voix basse.

— Pour l'amour de Notre-Dame, dit celui-ci, pas un mot de cela à présent! Dites vos *ave*, si vous ne pouvez garder le silence.

Quand enfin ils eurent le pied sur un terrain

solide, Martin reconnut des montagnes qui lui servirent à diriger la marche de la petite caravane, et ils arrivèrent bientôt à la tour de Glendearg.

Ce fut à la vue de cette petite forteresse que lady Avenel sentit tout le malheur de sa situation. Quand par hasard elle avoit rencontré Elspeth à l'église ou dans quelque autre endroit, elle se rappeloit avec quel respect l'humble compagne du possesseur d'un fief ecclésiastique s'adressoit à l'épouse du haut baron, et maintenant il falloit qu'elle allât en suppliante lui demander un asile.

Martin devina probablement quelles étoient les pensées qui l'occupaient; car il jeta sur elle un regard significatif, comme pour la supplier de ne pas changer de résolution.

Lady Avenel comprit parfaitement ce coup d'œil. — Si j'étois seule, dit-elle, je ne puis que mourir! mais cet enfant; mais le dernier gage de l'amour d'Avenel.....!

— Oui, milady, oui, s'écria vivement Martin, comme s'il eût voulu lui ôter toute possibilité de se dédire, je vais voir dame Elspeth. J'ai connu son mari, quoiqu'il fût bien au-dessus de moi, et je lui ai vendu plus d'une fois des bestiaux.

Martin eut bientôt conté son histoire, et mistress Glendinning n'hésita pas un instant à re-

cevoir chez elle la veuve du noble baron. Lady Avenel n'avoit jamais été ni insolente ni fière dans la prospérité, et elle en trouva la récompense dans la mauvaise fortune. D'ailleurs par amour-propre Elspeth étoit flattée de devenir en quelque sorte protectrice d'une dame d'un rang si supérieur au sien. Cependant nous devons ajouter, pour lui rendre justice, qu'elle éprouvoit une véritable compassion pour une femme dont le destin avoit tant de rapport avec le sien, et étoit encore plus sévère. Elle sortit de sa tour pour offrir à sa compagne d'infortune tous les soins de l'hospitalité, et l'invita à faire à la tour de Glendearg un aussi long séjour que les circonstances l'exigeroient, ou que son inclination l'y porteroit. Nous n'avons pas besoin de dire que Martin et sa femme furent compris dans l'invitation.

CHAPITRE IV.

- « Me préserve le Ciel d'habiter un séjour
- « Où, pour nous effrayer, des esprits et des ombres
- « Sortent à chaque instant de leurs demeures sombres ».

COLLINS.

LORSQUE la tranquillité fut à peu près rétablie dans le pays, lady Avenel seroit volontiers retournée dans le château de son mari. Mais la chose n'étoit plus possible : la couronne étoit sur la tête d'une mineure ; la force décidoit du droit, et ceux qui avoient un grand pouvoir et une conscience large se permettoient de fréquents actes d'usurpation.

Tel étoit Julien Avenel, frère cadet de feu Walter. Il n'hésita pas à s'emparer de tous les domaines de son frère, à l'instant même où la retraite des Anglais le lui permit. D'abord il en prit possession au nom de sa nièce ; mais quand sa belle-sœur lui fit savoir qu'elle se proposoit d'aller habiter le château de son défunt mari, il lui déclara que le domaine d'Avenel étoit un fief de ligne masculine, et descendoit par conséquent au frère de préférence à la fille. Un ancien philosophe disoit qu'il ne pouvoit disputer

contre un empereur qui commandoit vingt légions; lady Avenel n'étoit pas en état de soutenir une contestation contre un chef de vingt maraudeurs. Julien en avoit un grand nombre à sa solde; il pouvoit servir un ami au besoin, et c'étoit une raison pour qu'il fût sûr de trouver des protecteurs parmi les puissants du jour. En un mot, quelque clairs que fussent les droits de la petite Marie à la succession de son père, sa mère se vit dans la nécessité de tolérer, au moins pour un temps, l'usurpation de son oncle.

Sa patience et sa résignation produisirent du moins cet avantage, que Julien, probablement honteux de voir sa belle-sœur et sa nièce sans autre ressource pour exister que la bienfaisance et la charité de la veuve d'un vassal de l'église, lui envoya un superbe et nombreux troupeau de bestiaux de toute espèce, volés probablement à quelque fermier des frontières d'Angleterre; du linge, des étoffes, des meubles, et quelque peu d'argent; car la vie que menoit Julien Avenel faisoit qu'il lui étoit beaucoup plus facile d'avoir des denrées que des espèces, et il payoit en nature presque tout ce qu'il achetoit.

Cependant les deux veuves d'Avenel et de Glendinning s'étoient habituées à la société l'une de l'autre, et elles résolurent de ne pas se séparer. Lady Avenel ne pouvoit espérer de trouver

une résidence plus sûre et plus tranquille que la tour de Glendearg, et elle se trouvoit alors en état de contribuer aux dépenses générales de la maison. D'un autre côté Elspeth étoit aussi fière que charmée d'avoir chez elle une dame d'un rang si distingué, et elle étoit toujours disposée à traiter la veuve de Walter Avenel avec plus de respect que celle-ci ne le désiroit.

Martin et sa femme remplissoient avec zèle toutes les fonctions qui leur étoient confiées, et obéissoient également à leurs deux maîtresses, quoiqu'ils se considérassent toujours comme étant au service particulier de lady Avenel. Cette distinction faisoit naître assez souvent de petites querelles entre Elspeth et Tibbie; la première voulant faire valoir ses droits de maîtresse du manoir, et la seconde appuyant toujours sur le rang et la condition de celle qui y recevoit l'hospitalité. Mais toutes deux avoient le même soin d'en dérober la connoissance à lady Avenel, pour qui son hôtesse avoit presque autant de respect que son ancienne femme de chambre. Ces altercations d'ailleurs ne troubloient jamais l'harmonie générale de la famille, parce que Tibbie, qui étoit presque toujours la première à les provoquer, avoit assez de bon sens pour s'apercevoir que c'étoit à elle à céder.

La petite vallée de Glendearg étoit devenue le

monde entier pour les deux familles qui l'habitoient. Elles n'en sortoient que pour aller entendre la grand'messe dans l'église du monastère de Sainte-Marie les jours de fêtes solennelles, et Alice d'Avenel oublioit presque qu'elle avoit brillé au même rang que les femmes orgueilleuses des barons du voisinage qui y venoient en foule dans ces occasions. Ce souvenir ne lui coûtoit pas un soupir. Elle aimoit son mari pour lui-même, et le regret que sa perte continuoît à lui inspirer faisoit disparaître tout autre sujet de chagrin. Quelquefois, à la vérité, elle songeoit à aller réclamer la protection de la reine régente, Marie de Guise, pour sa petite orpheline; mais la crainte de Julien Avenel s'y opposoit toujours. Elle le connoissoit assez pour savoir qu'il ne se feroit aucun scrupule de faire périr sa nièce s'il regardoit son existence comme nuisible à son intérêt, et qu'il en trouveroit les moyens. D'ailleurs c'étoit un homme menant une vie turbulente, prenant parti dans toutes les querelles, et accourant tous jours où quelque espoir de pillage pouvoit l'attirer. Les chances d'un tel genre de vie devoient amener sa fin plus promptement que le cours naturel des choses, et comme il n'étoit pas marié, les domaines usurpés retournoient alors à Marie Avenel comme à son unique héritière. Alice crut donc que la prudence exigeoit qu'elle continuât

à patienter, et elle resta dans la retraite paisible que la Providence lui avoit procurée.

Une veille de la Toussaint, le troisième anniversaire du jour qui avoit vu la réunion des deux familles, elles étoient assises en cercle autour d'un excellent feu de tourbe, dans ce qu'on appeloit la grand'salle de la tour de Glendearg. Les maîtres de maison, à cette époque, ne pensoient pas encore à vivre séparément de leurs serviteurs. La place d'honneur à table, la plus commode auprès du feu, étoient les seules marques de distinction, et les domestiques prenoient part à la conversation avec respect, mais avec liberté.

Quelques journaliers, employés aux travaux des champs, s'étant retirés pour regagner leurs chaumières, Martin alla fermer les deux portes de la tour, celle de fer à l'extérieur, et celle de chêne intérieurement, et revint joindre le reste de la compagnie. Elspeth filoit au fuseau, Tibbie surveilloit une marmite pleine de lait de beurre, suspendue au-dessus de la cheminée par le moyen d'une chaîne terminée par un crochet, et qui tenoit lieu de crémaillère, invention plus moderne; Martin s'occupoit à raccommoder un banc, car, à cette époque, chacun étoit son menuisier et son serrurier, comme son tailleur et son cordonnier, et de temps en temps il jetoit un coup d'œil de surveillance sur les trois enfants.

On leur laissoit la liberté de se livrer aux amusements de leur âge derrière les sièges qui entouraient la cheminée, et même de faire des excursions dans deux ou trois petits appartements qui donnoient dans cette salle, et qui leur fournissoient d'excellents moyens pour jouer à cache-cache. Ce soir pourtant les enfants ne paroissent pas disposés à user du privilège qu'ils avoient de visiter ces sombres régions, et ils préférèrent se livrer à leurs jeux dans la salle où étoit toute la compagnie.

Pendant ce temps Alice d'Avenel, assise près d'un chandelier de fer qui soutenoit une torche de fabrique domestique, lisoit à haute voix quelques passages qu'elle choisissoit dans un gros volume fermant avec des agrafes, qu'elle conservoit avec grand soin. Elle avoit appris à lire dans le couvent où elle avoit été élevée; mais, depuis quelques années, elle n'en faisoit usage que pour lire ce seul volume, qui composoit toute sa bibliothèque. On écoutoit les fragments qu'elle choisissoit comme des choses qui méritoient qu'on les entendit avec respect, soit qu'on les comprit ou non. Alice avoit résolu d'initier plus complètement sa fille dans les mystères de ce livre, mais leur connoissance, à cette époque, exposoit à des dangers personnels, et l'âge de Marie ne lui permettoit pas encore de compter sur sa prudence.

Le bruit que faisoient les enfans en jouant, interrompant quelquefois cette lecture, attira aux jeunes coupables une réprimande d'Elspeth.

— Ne pouvez-vous aller jouer plus loin, s'il faut que vous fassiez tant de tapage ? et elle y joignit la menace de les envoyer tous se coucher, s'ils étoient encore aussi turbulents. Craignant cette punition sévère, les enfans jouèrent d'abord plus tranquillement et sans faire de bruit ; mais fatigués bientôt de cette contrainte, ils coururent dans un des appartemens voisins pour y jouir de plus de liberté.

Tout à coup on vit rentrer dans la salle les deux jeunes Glendinning, qui s'écrièrent qu'il y avoit un homme armé dans la salle à manger.

— Il faut que ce soit Christie de Clinthill, dit Martin en se levant ; quel motif peut l'amener ici à une pareille heure ?

— Et comment y est-il entré ? demanda Elspeth.

— Et qu'y vient-il chercher ? dit lady Avenel.

Cet homme étoit un des principaux affidés de son beau-frère Julien. Il étoit déjà venu plusieurs fois de sa part à Glendearg, et de cruels soupçons s'élevèrent en ce moment dans l'esprit de cette bonne mère. Juste Ciel ! s'écria-t-elle en se levant précipitamment, où est ma fille ?

Tout le monde courut à la salle à manger, Halbert s'étant emparé d'un vieux sabre rouillé, et

Edouard s'étant armé du gros livre d'Alice. Leur frayeur se calma en grande partie, en rencontrant Marie à la porte de la salle; elle ne paroissoit ni troublée ni alarmée. Ils entrèrent dans la salle à manger, et n'y trouvèrent personne.

— Où est donc Christie de Clinthill? demanda Martin à Marie.

— Christie de Clinthill? répéta-t-elle : je n'en sais rien, je ne l'ai pas vu.

— Approchez donc, mauvais sujets, dit Elspeth à ses deux enfants, et dites-moi pourquoi vous accourez dans la salle, avec ces cris, pour nous faire un pareil conte et effrayer tout le monde.

Les deux jeunes gens se regardèrent l'un l'autre d'un air confus, et ne répondirent rien. Elspeth continua sa mercuriale.

— Et encore choisir la veille de la Toussaint pour nous jouer un tour semblable, et prendre le moment où milady nous faisoit une lecture de piété! mais je vous promets que vous serez sévèrement punis.

L'ainé baissa les yeux, le cadet versa quelques larmes; Marie s'avança vers mistress Glendinning.

— Ne les grondez pas, dame Elspeth, lui dit-elle; c'est moi qui ai fait la faute, c'est moi qui leur ai dit que j'avois vu un homme dans la salle à manger.

— Et pourquoi leur avez-vous dit une pareille chose?

— Parce que j'y avois véritablement vu un homme armé, et parce qu'étant surprise, je n'ai pu m'empêcher de le dire à Halbert et à Édouard.

— C'est elle qui me l'a assuré, dit Halbert, sans quoi je n'en aurois point parlé, puisque je n'ai vu personne.

— Ni moi, dit Édouard.

— Miss Marie, dit Elspeth, vous ne nous avez jamais fait de mensonge, ainsi dites-nous la vérité, et que cela finisse. Avez-vous réellement vu quelqu'un ? étoit-ce Christie de Clinthill ? Je ne voudrois pas pour un marc d'or qu'il fût dans la maison sans qu'on sût où il est, et ce qu'il y vient faire.

Je vous dis que j'ai vu un homme-armé, répéta Marie, mais ce n'étoit pas Christie de Clinthill.

— Et qui étoit-ce donc, demanda Elspeth.

— C'étoit, répondit Marie en hésitant, un homme qui avoit sur la poitrine une cuirasse brillante en acier, toute semblable à celle que j'ai vue, il y a bien long-temps, à Avenel, quand nous y demeurions.

— Et comment étoit-il fait ? demanda Tibbie, qui prit part aussi à l'interrogatoire.

— Il avoit les yeux, la barbe et les cheveux noirs, répondit l'enfant ; il portoit autour du cou plusieurs rangs de perles qui tomboient jus-

que sur sa cuirasse; il avoit à son côté un grand sabre dont la poignée d'or étoit ornée de pierres précieuses, et il portoit sur le poing gauche un beau faucon avec des sonnettes d'argent.

— Pour l'amour de Dieu! ne lui faites pas plus de questions, dit Tibbie à Elspeth, mais regardez milady! Lady Avenel, prenant Marie par la main, se détourna sur-le-champ, et retourna avec elle dans la salle, de sorte qu'on ne put juger de l'effet qu'avoient produit sur elle les réponses de sa fille. Quant à Tibbie, faisant plusieurs fois le signe de la croix, elle s'approcha d'Elspeth, et lui dit à l'oreille: — Que Sainte-Marie nous protège! l'enfant a vu son père!

Quand elles arrivèrent dans la grande salle, elles y trouvèrent lady Avenel tenant sa fille sur ses genoux et l'embrassant tendrement. Mais elle se leva à l'instant comme pour se dérober aux observations, et se retira dans le petit appartement où elle occupoit le même lit avec sa fille.

Les enfants furent envoyés dans leur chambre, les domestiques se retirèrent chacun dans la leur, Martin même en fit autant, et il ne resta près du feu que mistress Elspeth et la fidèle Tibbie, toutes deux excellentes personnes, et dont la langue étoit aussi bien pendue que celle de la plus franche commère de la Grande-Bretagne.

Il étoit tout naturel qu'elles prissent pour sujet

de conversation l'apparition surnaturelle qui venoit d'alarmer toute la maison.

— J'aurois préféré, Dieu me préserve! dit mistress Glendinning, que ce fût le diable en personne plutôt que ce Christie de Clinthill, car le bruit court dans le pays que c'est un des plus grands pillards qui aient jamais manié une lance!

— Bon, bon, dame Elspeth, dit Tibbie, ne craignez rien de Christie, les crapauds mêmes ont soin d'entretenir la propreté dans leurs trous; mais vous autres qui tenez à l'église vous ne pardonnez rien aux pauvres gens. Les lords des frontières d'Angleterre nous tomberoient bientôt sur le dos, si nos maraudeurs ne les tenoient un peu en haleine.

— Il vaudroit mieux qu'ils restassent tranquilles chez eux, que d'aller piller même les Anglais comme ils le font.

— Mais si vous leur retirez leurs lances et leurs sabres, qui donc s'opposera à ces brigands du sud? Sera-ce nous autres vieilles femmes, avec nos fuseaux et nos quenouilles, ou seront-ce les moines avec leurs cloches et leurs livres?

— Et plutôt à Dieu qu'on ne leur eût laissé ni lances ni sabres! J'ai plus d'obligation à un Anglais, à Stawarth Bolton, qu'à tous les maraudeurs qui aient jamais porté la croix de Saint-André. Je regarde leurs excursions et leurs pillages

comme la principale cause des querelles entre l'Angleterre et l'Écosse, et je leur dois la perte d'un bon mari. L'union du prince avec notre reine n'est autre chose qu'un prétexte : ce sont les gens comme Christie qui, en allant piller sans cesse les habitants du Cumberland, les ont fait tomber sur nous comme des dragons.

En toute autre circonstance, Tibbie n'auroit pas laissé sans réponse des réflexions qu'elle regardoit comme insultantes pour ses concitoyens : mais elle se souvint qu'Elspeth étoit la maîtresse de la maison ; et, réprimant son patriotisme zélé, elle se hâta de faire retomber la conversation sur l'événement du jour.

— Mais n'est-il pas bien étrange, dit-elle, que l'héritière d'Avenel ait vu son père ce soir ?

— Vous pensez donc que c'étoit son père ? demanda Elspeth.

— Et qui voulez-vous que ce soit ? répondit Tibbie.

— Ce pourroit être quelque chose de pire, quelque esprit avec sa ressemblance.

— C'est ce que je ne saurois dire ; mais quant à la ressemblance, j'en puis parler, d'après la description de miss Marie. C'étoit ainsi qu'il étoit vêtu quand il alloit faire une chasse à l'oiseau. Il portoit toujours la cuirasse, parce qu'il ne manquoit pas d'ennemis dans le pays ; et quant

à moi, dame Elspeth, je crois qu'un homme n'a pas l'air d'un homme quand il n'a pas d'acier sur la poitrine et à son côté.

— Je n'aime pas tout ce qui sent la guerre, Tibbie; mais j'aime encore moins les visions la veille de la Toussaint; elles portent toujours malheur : je dois le savoir, puisque j'en ai eu une moi-même.

— Bien vrai, dame Elspeth, dit Tibbie, en approchant son escabelle de l'énorme fauteuil dans lequel étoit assise la veuve de Simon Glendinning. Vous devriez bien me conter cela.

— Vous saurez donc que, quand j'étois jeune fille de dix-huit à vingt ans, j'aimois le plaisir et la gaité, et ce n'étoit pas ma faute si je n'étois pas à toutes les fêtes de nos environs.

— Oui; mais vous en avez bien rabattu depuis ce temps, sans quoi vous ne parleriez pas si légèrement de nos braves cavaliers que vous nommez des maraudeurs.

— Dans ce qui m'est arrivé, Tibbie, il y a de quoi rendre une femme sérieuse pour la vie. Au surplus, une fille comme j'étois alors ne devoit pas manquer de galants.

— Sans doute, sans doute, dame Elspeth; et l'on s'en aperçoit bien encore aujourd'hui.

— Fi donc! Tibbie, fi donc! dit la veuve Glendinning en rapprochant à son tour son fauteuil

du tabouret, je sais que mon temps est passé : mais, à cette époque, on ne fermoit pas les yeux de peur de me voir, et d'ailleurs je n'étois pas sans avoir un morceau de terre au bout de mon tablier. Mon père étoit propriétaire de Littledearg.

— Je le sais, dame Elspeth, vous me l'avez déjà dit. Mais parlez-moi donc de votre vision ?

— Eh bien donc, j'avois alors plus d'un amoureux, mais je ne m'étois encore déclarée pour aucun, de sorte qu'une veille de Toussaint le père Nicolas, cellérier de l'abbaye, celui qui l'étoit avant le père Clément, mangeoit des noix et buvoit de la bière avec nous. On étoit en gaité, et l'on me dit que je devois faire un charme pour savoir qui j'épouserois. Je ne manquois pas de hardiesse, et je me rendis dans la grange pour cribler trois fois mon pesant d'orge. Il faisoit un superbe clair de lune, et je n'avois pas encore fini ma besogne, quand je vis entrer dans la grange la ressemblance parfaite de Simon Glendinning, tenant une flèche en main. Je poussai un grand cri et je perdis connoissance. Ce ne fut pas sans peine qu'on me fit revenir à moi, et l'on voulut me faire croire que c'étoit un tour concerté entre Simon et le père Nicolas, et que la flèche représentoit le trait de Cupidon, comme le dit le père. Simon lui-même m'assura la même chose après notre mariage ; car il n'aimoit pas,

Le brave homme, qu'on dit que son esprit avoit paru hors de son corps pendant sa vie. Mais remarquez bien la fin, Tibbie; nous fûmes mariés, et douze ans après ce fut une flèche qui fut cause de sa mort.

— Comme la cause de celle de tant d'autres braves gens. Je voudrois qu'il n'existât pas une seule oie dans le monde¹, excepté la couvée qui est dans la basse-cour.

— Mais dites-moi donc, Tibbie, ce que votre maîtresse est toujours à lire dans son gros livre noir fermé avec des agrafes d'argent? Il s'y trouve de bien belles paroles pour être prononcées par d'autres que par un prêtre. S'il parloit de Robin-Hood, ou des compagnons de David-Lindsay, on le comprendroit mieux, et l'on sauroit qu'en penser. Ce n'est pas que j'aie des soupçons sur votre maîtresse, mais on ne se soncieroit pas d'avoir une maison honnête remplie d'esprits et de revenans.

— Vous auriez bien tort, mistress, répondit Tibbie un peu offensée, d'avoir le moindre soupçon relativement à ce que dit et à ce que fait ma maîtresse; et quant à l'enfant, on sait qu'elle est née il y a neuf ans, la veille de la Toussaint, et que ceux qui sont nés ce jour-là en voient plus que les autres.

¹ Parce que leurs plumes servent pour les flèches.

— Et c'est sans doute pourquoi l'enfant n'a point paru plus effrayée de ce qu'elle a vu. Si c'eût été Edouard, ou même Halbert, qui est d'un caractère plus résolu, il auroit crié comme un sourd toute la nuit. Mais il est probable que ces sortes de visions sont plus naturelles pour miss Marie.

— Cela doit être, puisqu'elle est née la veille de la Toussaint, comme je vous le disois, et malgré cela la pauvre petite, comme vous pouvez le voir vous-même, est précisément comme les autres enfants; et excepté ce soir, et celui où nous étions égarés dans ce mauvais marécage en venant ici, je ne sache pas qu'elle ait jamais eu plus de visions que les autres.

— Et qu'a-t-elle donc vu dans le marécage, si ce n'est des coqs de bruyère et des poules d'eau?

— Elle a vu une dame blanche qui nous montrait le chemin, sans quoi nous aurions peut-être été engouffrés dans quelque fondrière. Il est certain que Shagram étoit rétif, et Martin dit que cela ne lui étoit jamais arrivé.

— Et devinez-vous qui pouvoit être cette dame blanche?

— C'est une chose bien connue, dame Elspeth; et si vous aviez vécu comme moi avec les grands vous ne l'ignoreriez pas.

— Dieu merci, dit Elspeth un peu piquée, je

n'ai jamais vécu avec la canaille; et si je n'ai pas vécu avec les grands, les grands ont vécu avec moi.

— Bien, bien, dame Elspeth, je vous demande pardon, je ne voulois pas vous offenser; mais il faut que vous sachiez que les grandes et anciennes familles ne peuvent être servies par les saints ordinaires, comme saint Antoine et saint Cuthbert, qui vont et viennent à la volonté du premier pécheur, mais qu'elles ont une autre sorte de saints, ou d'anges, ou de je ne sais quoi, qui ne sont destinés que pour elles¹; et quant à la dame blanche d'Avenel, elle est connue dans tout le pays : on la voit paroître et on l'entend pleurer quand quelqu'un de la famille doit mourir, comme vingt personnes en ont été témoins avant la mort de Walter Avenel.

— Si c'est là que se bornent tous les services qu'elle peut rendre, dit la veuve Glendinning, ce n'est pas la peine de lui brûler des cierges. N'a-t-elle jamais rien fait de mieux?

— Elle a toujours protégé la famille, comme on peut le voir dans les vieilles légendes; mais je ne me rappelle pas qu'elle ait rien fait pour elle de mes jours, si ce n'est qu'elle nous a tirés du marécage.

— Eh bien, Tibbie, dit Elspeth en se levant

¹ Cette opinion superstitieuse règne encore dans quelques parties du nord de l'Écosse. (*Note du Traducteur.*)

et en allumant sa lampe, si tels sont les privilèges de vos grands, je n'en suis pas jalouse. Notre-Dame et saint Paul sont d'assez grands saints pour moi, et je garantis qu'ils ne me laisseront jamais dans un marécage, s'ils peuvent m'en tirer, puisque tous les ans, à la Chandeleur, j'envoie quatre cierges à leur chapelle; et s'ils ne pleurent pas quand je mourrai, ils riront quand je ressusciterai pour la vie éternelle, que je vous souhaite ainsi qu'à moi.

— *Amen*, répondit Tibbie avec dévotion; mais il est temps que je couvre le feu, si nous voulons en retrouver demain matin, car il est près de s'éteindre.

Pendant qu'elle s'occupait de cette besogne, la veuve de Simon Glendenning jeta un coup d'œil de tous côtés dans la salle pour voir si tout étoit à sa place; et, souhaitant une bonne nuit à Tibbie, elle se retira.

— Vraiment, vraiment, dit Tibbie quand elle se trouva seule, parce qu'elle a été la femme d'un petit laird, vassal du clergé, elle se croit l'égale de la femme de chambre d'une dame de qualité!

Et après avoir consolé son amour-propre par cette exclamation, elle gagna aussi sa chambre à coucher.

CHAPITRE V.

- « Les moines, dites-vous ? Croyez-vous qu'un bercail
- « Ils assurent, bons bergers, ramener le bétail ;
- « Rappeler chez leur maître et dans sa bergerie
- « L'imprudente brebis qui court dans la prairie ?
- « Qu'on leur donne bon feu, bonne chère et bon vin,
- « Et les loups dans les champs ne courront pas en vain. »

La Réformation.

LA santé de lady Avenel déclinait visiblement depuis qu'elle avoit eu le malheur de perdre son époux. Ses joues étoient pâles, son teint livide, sa démarche chancelante. Ce n'étoit pas une maladie qui eût un caractère prononcé ; c'étoit plutôt une sorte de langueur et d'abattement qui la consumoit : ses forces diminuoient tous les jours ; sa vue se troublait, et cependant elle ne témoignait aucun désir de voir un prêtre. Elspeth Glendinning ne put s'empêcher de lui faire les observations que lui suggéra son zèle. Alice d'Avenel les reçut avec bienveillance et l'en remercia.

— Si quelque bon prêtre, lui dit-elle, vouloit se donner la peine de venir la voir, elle le recevrait volontiers, car les prières et les conseils d'un homme vertueux doivent toujours être salutaires.

Ce simple assentiment n'étoit pas tout à fait ce qu'Elspeth auroit voulu ; mais s'il lui sembloit qu'Alice n'avoit pas montré assez d'empressement à recevoir des secours spirituels, elle y suppléa par son enthousiasme, et Martin fut chargé d'aller au monastère de Sainte-Marie, avec toute la diligence que Shagram pourroit faire, et de prier l'un des religieux de venir administrer les dernières consolations à la veuve de Walter d'Avenel.

Lorsque le sacristain eut annoncé au révérend abbé que la veuve de Walter d'Avenel, étant dangereusement malade, désiroit qu'on lui envoyât un confesseur à la tour de Glendearg, où elle s'étoit réfugiée, le digne moine parut y réfléchir un instant.

— Nous nous rappelons bien Walter d'Avenel, dit-il, c'étoit un brave et vaillant chevalier, qui fut dépouillé de ses biens et massacré par les Anglais. Sa veuve ne pourroit-elle pas venir ici chercher les consolations dont elle a besoin ; la distance est grande et le trajet est pénible.

— Lady Avenel est malade, mon révérend père, répondit le sacristain, et elle est hors d'état de supporter les fatigues du voyage.

— Allons, allons, c'est bien ; un de nos frères se rendra auprès d'elle. Ce Walter d'Avenel lui a-t-il laissé un douaire considérable ?

— Presque rien ! révérend père ; presque rien en vérité , répondit le sacristain , elle demeure , depuis la mort de son mari , à Glendearg , chez une pauvre veuve appelée Elspeth Glendinning , qui lui a accordé charitablement un asile.

— Comment donc , père Philippe , il paroît que vous connoissez toutes les veuves des environs , dit l'abbé. Eh ! eh ! eh ! et il se frotta les mains d'un air gaillard.

— Eh ! eh ! eh ! répéta le sacristain de l'air et du ton avec lequel un inférieur applaudit aux plaisanteries de son supérieur ; puis il ajouta , en baissant la voix , avec une humilité profonde et en clignant de l'œil d'un air hypocrite , n'est-ce pas notre devoir , mon très-révérend père , de consoler la veuve ? Eh ! eh ! eh !

Son rire fut plus modéré cette fois ; il attendoit que l'abbé le sanctionnât en le répétant , car il n'eût osé prendre l'initiative en pareil cas.

— Eh ! eh ! eh ! pas mal , père Philippe , pas mal en vérité ; mais parlons sérieusement , vous allez mettre vos habits de voyage , et vous irez confesser cette lady Avenel.

— Mais , dit le sacristain....

— Point de *mais* ; il ne doit point y avoir de *mais* ni de *si* entre un moine et un abbé , père Philippe ; il ne faut pas souffrir que les liens de la discipline se relâchent. L'hérésie fait tous les

jours de nouvelles recrues, et nous devons travailler sans cesse à la vigne du Seigneur, quelque peine que nous soyons obligés de nous donner.

— Et quelque peu d'avantage que puisse en retirer le saint monastère, ajouta le sacristain.

— Il est vrai, père Philippe, mais ne savez-vous pas qu'empêcher le mal c'est faire le bien ? Ce Julien d'Avenel ne se feroit pas scrupule de piller les terres du monastère, et si nous manquions à la veuve de son frère, nous pourrions bien avoir sujet de nous en repentir. D'ailleurs c'est un devoir que nous ne pouvons nous dispenser de remplir à l'égard d'une famille ancienne, dont les membres, dans leur prospérité, ont été les bienfaiteurs du monastère. Partez donc à l'instant, mon frère, voyagez jour et nuit s'il le faut, et qu'on voie avec quel empressement l'abbé Boniface et ses dignes enfants remplissent les devoirs de leur saint ministère. Montrons que ni la fatigue ni la crainte ne sont capables d'arrêter leur zèle ; car la vallée a cinq milles de longueur, et l'on dit qu'elle est peuplée d'êtres surnaturels ; montrons que nous savons braver tous ces dangers, à la confusion des hérétiques qui nous calomnient, et à l'édification de tous les fidèles enfants de l'église catholique. Je voudrois bien savoir ce que notre frère Eustache en pensera.

Frappé du tableau qu'il venoit de tracer lui-

même des dangers et de la fatigue à laquelle il alloit s'exposer et de la gloire qu'il alloit acquérir, en la personne de son délégué, l'abbé regagna lentement le réfectoire pour finir son modeste repas; et le sacristain, d'assez mauvaise humeur, partit avec le vieux Martin pour Glendearg, où il arriva sans avoir éprouvé d'autre peine sur la route que celle de modérer l'ardeur de sa mule fringante, afin de la mettre à peu près au pas du pauvre Shagram.

Après être resté une heure dans la chambre de la malade, le moine en sortit l'air pensif et rêveur. Elspeth, qui avoit préparé pour lui quelques rafraichissements dans la pièce voisine, fut frappée de l'altération qu'elle remarqua dans ses traits. Elle l'observoit avec une vive inquiétude: elle croyoit remarquer plutôt l'abattement d'un homme qui vient de recevoir l'aveu d'un crime énorme, que le regard calme et serein d'un confesseur qui vient de réconcilier une pénitente avec le Ciel. Après avoir hésité long-temps, elle ne put s'empêcher de hasarder une question. Elle étoit sûre, dit-elle, que lady Avenel n'avoit pu qu'édifier le révérend père; il y avoit cinq ans qu'elle demenoit avec elle, et elle pouvoit dire en toute sûreté que jamais femme n'avoit mené une vie plus exemplaire.

— Femme, dit le sacristain d'un ton sévère, tu

parles sans savoir : que sert de tenir propre l'extérieur du vase si l'hérésie en souille l'intérieur.

Elspeth regardoit le moine sans répondre, ne comprenant qu'à demi ce qu'il disoit.

— La souillure dont je parle, dame Elspeth, reprit le moine, est celle de cette hérésie pestilentielle dont les progrès deviennent de jour en jour plus effrayans, et qui est comme le ver dans la guirlande de rose de l'épouse.

— Sainte mère de Dieu, s'écria Elspeth en faisant un signe de croix, ai-je donc demeuré avec une hérétique ?

— Je ne dis pas cela, dame Elspeth, je ne dis pas cela, ce seroit traiter trop sévèrement cette malheureuse dame ; mais je voudrois pouvoir dire que ces doctrines funestes, que l'hérésie a propagées, n'ont fait aucune impression sur son âme. Hélas ! c'est un fléau contagieux qui fait de grands ravages dans le troupeau, et qui n'épargne même pas les plus belles brebis ; car il est évident que cette dame n'a pas été moins distinguée par ses connoissances que par son rang.

— Et elle sait lire et écrire, j'allois presque dire aussi bien que votre révérence, ajouta Elspeth.

— A qui écrit-elle, et que lit-elle ? demanda le moine avec empressement.

— Certes, dit Elspeth, je ne puis dire que je l'aie jamais vu écrire ; mais son ancienne femme

de chambre dit qu'elle écrit fort bien, et quant à la lecture, elle nous a souvent lu de bien belles choses dans un gros volume noir fermé par des agrafes d'argent.

— Montrez-le moi ce livre, s'écria le moine ; comme vassale et comme catholique, je vous somme de me le montrer à l'instant.

Dame Elspeth hésita, alarmée du ton dont le confesseur lui adressoit cette demande, et étant d'ailleurs convaincue qu'un livre qu'une dame aussi respectable que lady Avenel étudioit avec tant d'ardeur ne pouvoit contenir des principes dangereux. Subjugée cependant par les cris, les exclamations, et même les menaces auxquels le père Philippe eut recours, elle finit par lui apporter le fatal volume. Il lui étoit facile de le faire sans que lady Avenel conçût le moindre soupçon ; car la longue conférence qu'elle avoit eue avec son confesseur avoit épuisé le peu de forces qui lui restoient, et elle étoit étendue sur son lit presque sans connoissance. Il n'étoit même pas nécessaire de passer dans sa chambre pour entrer dans le cabinet où le livre étoit déposé avec le peu d'effets qu'elle possédoit encore ; une autre porte y conduisoit. Quel motif Alice eût-elle eu d'ailleurs pour le cacher, lorsque la famille dans laquelle elle se trouvoit ne lisoit jamais elle-même, et ne voyoit même jamais lire ?

Dame Elspeth s'empara donc aisément du volume, quoique son cœur l'accusât en secret de montrer peu de délicatesse à l'égard d'une amie, d'une femme qui lui avoit demandé l'hospitalité. Mais c'étoit un maître qui commandoit; et le courage qu'elle eût pu déployer pour lui résister étoit, je gémis de le dire, combattu aussi par la curiosité qui a tant de pouvoir sur une fille d'Eve! Elle brûloit d'avoir quelque explication sur le volume mystérieux pour lequel Alice d'Avenel montrait tant d'affection, et qu'elle ne leur lisoit jamais qu'après avoir fait soigneusement fermer la porte de la tour, tant elle craignoit que quelqu'un ne vînt les interrompre; il étoit évident, par le choix des passages dont elle leur faisoit la lecture, qu'elle cherchoit plus à graver dans leurs âmes les principes que le volume contenoit, qu'à le leur présenter comme une nouvelle règle de foi.

Lorsque Elspeth, partagée entre le remords et la curiosité, eut remis le livre entre les mains du moine, celui-ci s'écria, après l'avoir ouvert : — Par ma foi, voilà ce que je soupçonnois ! Ma mule ! ma mule ! je ne resterai pas un instant de plus dans cette maison. Que vous avez bien fait, dame Elspeth, de déposer entre mes mains ce dangereux volume.

— Dieu ! seroit-ce un sortilège ? seroit-ce

l'ouvrage du démon ? dit Elspeth très-agitée.

— Non, Dieu me préserve, dit le moine en faisant le signe de la croix, c'est l'Écriture sainte; mais elle est traduite en langue vulgaire, et par conséquent, par ordre de la sainte Église catholique, elle ne peut être laissée entre les mains d'un laïque.

— Et cependant c'est l'Écriture sainte qui nous a été transmise pour notre salut commun, dit Elspeth; mon père, éclairez, je vous prie, mon ignorance; le manque d'esprit ne sauroit être un péché mortel, et, d'après mes foibles idées, j'aimerois beaucoup à lire l'Écriture.

— Oui, sans doute, dit le moine; et ce fut ainsi que notre mère Ève voulut acquérir la connoissance du bien et du mal, et ce fut ainsi que le péché entra dans le monde, et la mort à la suite du péché.

— Ce n'est que trop vrai, mon père; hélas! que n'a-t-elle suivi les conseils de saint Pierre et de saint Paul.

— Que n'a-t-elle respecté le commandement divin? Je vous le dis, Elspeth, *la lettre tue*, c'est-à-dire le texte seul, lu par des yeux profanes, est comme ces médecines violentes que prennent les malades. Si c'est un médecin habile qui les leur donne à propos, ils guérissent en peu de temps; mais s'ils veulent se traiter eux-mêmes,

le remède appliqué inconsidérément se change en poison, et ils périssent victimes de leur propre imprudence.

— Sans doute, sans doute, s'écria la pauvre Elspeth toute tremblante, personne ne le sait mieux que votre révérence.

— Ce n'est pas moi qu'il faut croire, dame Elspeth, dit le père Philippe du ton d'humilité qu'il crut convenir au sacristain du monastère de Sainte-Marie, c'est le très-saint père de la chrétienté, c'est notre révérend père l'abbé Boniface. Moi, pauvre sacristain, je ne puis que répéter ce que j'entends dire à mes supérieurs; mais soyez sûre, dame Elspeth, que la lettre, la simple lettre tue. L'église a ses ministres pour l'expliquer aux fidèles; et je ne parle pas, mes très-chers frères....., je veux dire ma très-chère sœur, car le sacristain étoit retombé dans la péroraison d'un de ses anciens sermons; je ne parle pas des curés, des vicaires et du clergé séculier, ainsi nommé parce qu'il suit la mode et les usages du siècle, *seculum*, affranchis de ces liens qui nous séquestrent du monde : je ne parle pas non plus des frères mendiants ou noirs; mais bien des moines, et surtout des bénédictins réformés sur la règle de saint Bernard de Clairveaux; aussi, mes frères..... je veux dire ma sœur, gloire et prospérité au pays qui possède le monastère de

Sainte-Marie, monastère qui a fourni plus de saints, plus d'évêques, plus de papes qu'aucun autre établissement religieux de l'Écosse: Ainsi donc.... Mais je vois que Martin vient d'amener ma mule. Recevez donc le baiser de paix, je vais me remettre en route, ce qui ne seroit pas sans danger plus tard, s'il faut en croire les bruits qui courent sur la vallée. D'ailleurs, si le gardien du pont ne laissoit plus passer lorsque j'arriverai, je serois obligé de traverser à gué la rivière, dont les eaux m'ont paru un peu grossies.

Le sacristain partit en disant ces mots, laissant dame Elspeth encore étourdie de la rapidité avec laquelle il avoit débité sa péroraison, et la conscience un peu agitée au sujet du livre qu'elle n'auroit dû, se disoit-elle, communiquer à personne à l'insu de celle à qui il appartenoit.

Malgré l'empressement que le moine ainsi que sa mule montroient de regagner leur gîte; malgré le désir du père Philippe d'être le premier à apprendre à l'abbé qu'un exemplaire du livre qu'ils redoutoient le plus avoit été trouvé dans l'enceinte même des domaines du monastère; malgré même certains sentiments qui l'engageoient à quitter, avec toute la diligence possible, la sombre vallée qui ne jouissoit pas d'une très-bonne réputation; tel étoit le mauvais état de la route, et le peu d'habitude du cavalier à se tenir sur sa selle,

qu'il n'en étoit pas encore tout-à-fait sorti lorsque le soleil avoit déjà disparu de l'horizon.

Tout contribuoit à augmenter la terreur du père Philippe, et le balancement des arbres, et le bruit des feuilles que le vent agitoit, et jusqu'à la vue des rochers qui lui sembloient plus escarpés qu'en plein jour. Aussi se trouva-t-il soulagé d'un grand poids lorsqu'il sortit de cette espèce de défilé; il entra dans la belle vallée du Tweed, dont les eaux contenues dans un lit, tantôt plus large, tantôt plus resserré, suivent un cours majestueux avec une dignité qui le distingue des quatre rivières d'Écosse; car, même dans les temps les plus secs, le Tweed remplit presque toujours l'espace que ses rives embrassent, et il ne laisse pas à découvert ces lits de roseaux qui, en Écosse, couvrent le bord des fleuves les plus célèbres.

Le moine, peu touché des beautés du site qu'il parcouroit, étoit cependant, en prudent général, charmé de se trouver hors de la vallée étroite, où l'ennemi eût pu le surprendre sans être vu. Il remit sa mule à son amble naturel, au lieu du trot agité et inégal qu'elle avoit pris, à la grande souffrance du cavalier; et s'essuyant le front, il contempla à loisir la lune brillante qui, mêlant sa douce clarté à celle des étoiles, s'élevoit au-dessus des plaines et des forêts, et éclairoit dans le lointain l'antique monastère.

Ce qui détruisoit aux yeux du moine tout l'effet de cette belle perspective, c'étoit que le monastère s'élevoit sur l'autre rive. Les beaux ponts qu'on voit aujourd'hui sur ce fleuve classique n'existoient pas alors; mais en récompense il y en avoit un autre qui, depuis détruit par la main du temps, n'offre plus que quelques ruines à l'œil curieux de l'observateur.

Ce pont étoit d'une construction singulière. Deux appuis solides en pierre étoient bâtis de chaque côté du fleuve, dans un endroit où son lit étoit très-resserré. Sur un rocher, au milieu du fleuve, s'élevoit une tour dont la base construite dans la forme d'un pilier de pont, présentoit un angle au courant. Dans la partie inférieure étoit pratiqué une sorte d'arcade ou de passage. De chaque côté, au-dessus de l'entrée, étoit un pont-levis qui, lorsqu'il étoit baissé, réunissoit l'arcade à l'appui construit sur le rivage, et sur lequel l'extrémité du pont reposoit.

Le gardien du pont, qui étoit sous la dépendance d'un baron du voisinage, habitoit avec sa famille le second et le troisième étage de la tour, qui, lorsque les deux ponts étoient levés, formoit une forteresse isolée au milieu du fleuve. Il avoit le droit de percevoir une légère rétribution pour le passage; mais le montant n'en étoit pas fixé, et c'étoit quelquefois un sujet de dis-

putes entre les passants et lui. Il est inutile de dire que ces querelles se terminoient presque toujours à l'avantage du gardien, qui pouvoit laisser, s'il le vouloit, le voyageur sur l'autre rive, ou le faire passer sur un pont seulement, et le retenir prisonnier dans sa tour jusqu'à ce qu'ils fussent d'accord sur le prix du passage.

Mais c'étoit surtout avec les moines du monastère de Sainte-Marie que ces disputes étoient fréquentes. Ils avoient demandé et avoient fini par obtenir le droit de passer gratuitement, au grand mécontentement du gardien. Mais, lorsqu'ils demandèrent le même privilège pour les nombreux pèlerins qui venoient les visiter, le gardien déploya la plus vive résistance, et cette fois il fut soutenu par son maître. On s'échauffa de part et d'autre; l'abbé menaça le seigneur et son suppôt de les excommunier. Le gardien du pont ne pouvoit le payer de la même monnoie; mais du moins, lorsqu'un moine demandoit le passage, il avoit soin, avant de le lui accorder, de lui faire subir une sorte de purgatoire. C'étoit un grand désagrément sans doute, et c'en eût été un plus grand encore si, dans les temps ordinaires, le fleuve n'avoit pas été guéable, tant à pied qu'à cheval.

C'étoit par un beau clair de lune, comme nous l'avons déjà dit, que le père Philippe s'approchoit

de ce pont, dont la construction singulière rappelle les temps de trouble et de terreur. La rivière n'étoit pas débordée, mais elle étoit au-dessus de son niveau ordinaire, et le moine n'avoit aucune envie de la passer à gué s'il pouvoit trouver d'autres moyens de la traverser.

— Pierre, mon bon ami, dit-il en élevant la voix, mon cher Pierre, ayez la bonté de baisser le pont-levis. Pierre, ne m'entendez-vous pas? c'est votre ami, c'est le père Philippe qui vous appelle.

Pierre l'entendoit fort bien, et, qui plus est, il le voyoit parfaitement; mais comme le sacristain lui avoit paru son ennemi déclaré dans la dispute qu'il avoit eue avec le monastère, il alla tranquillement se coucher, en disant à sa femme que le sacristain ne mourroit pas pour traverser la rivière à gué, au clair de la lune, et que cela lui apprendroit à connoître une autre fois la valeur d'un pont sur lequel on pouvoit passer en tout temps sans danger.

Après avoir fait de vains efforts de poumons pour réveiller Pierre, après avoir employé tour à tour, et toujours inutilement, les prières et les menaces, le père Philippe, tout en le maudissant, se mit à chercher le gué, et bientôt il se persuada que le passage étoit non-seulement sans danger, mais même agréable. Le calme silencieux qui

régnait autour de lui, la douce fraîcheur répandue dans l'atmosphère, avoient contribué à faire succéder une douce sécurité à sa première inquiétude.

Lorsque le sacristain fut arrivé sur le bord de la rivière, à l'endroit où il devoit la traverser, il vit sous les débris encore majestueux d'un vieux chêne, une femme qui pleuroit, se tordoit les mains, et fixoit un regard douloureux sur le fleuve. Le moine fut frappé d'étonnement de trouver une femme seule dans cet endroit à une pareille heure. Mais il étoit en tout honneur, ou sinon je le lui mets sur la conscience, il étoit, dis-je, un chevalier dévoué du beau sexe. Après l'avoir observée quelque temps, sans qu'elle parût remarquer sa présence, il fut touché de sa peine, et il voulut lui offrir ses services. — Belle dame, lui dit-il, vous semblez plongée dans une affliction profonde; peut-être cet infâme gardien vous a-t-il, comme à moi, refusé le passage du pont, et peut-être vous tarde-t-il de vous trouver sur l'autre rive pour accomplir un vœu, ou pour remplir quelque autre devoir.

La jeune dame répondit par quelques sons inarticulés, regarda la rivière et puis le sacristain. Le père Philippe se rappela à l'instant qu'on attendoit depuis quelque temps au monastère un chef écossais de distinction qui devoit venir adorer les reliques de Sainte-Marie; il se demanda si cette

belle inconnue ne seroit pas une personne de sa famille, voyageant seule pour accomplir un vœu, et méritant tous les égards et toutes les prévenances possibles, d'autant plus qu'elle paroissoit ignorer entièrement la langue du pays. Tel fut du moins le seul motif que le sacristain donna pour expliquer la courtoisie qu'il montra dans cette occasion; s'il en avoit quelque autre, je le répète, je le lui laisse sur la conscience.

Obligé de s'exprimer par signes, le langage commun de toutes les nations, le sacristain montra d'abord le fleuve, puis la croupe de sa mule, et il engagea alors la belle solitaire, avec une gracieuse bienveillance, à monter derrière lui. Elle parut comprendre son langage muet, car elle se leva comme pour accepter son offre; et, tandis que le bon moine, qui, comme nous l'avons déjà dit, n'étoit pas grand écuyer, s'évertuoit à placer sa mule de manière à ce que sa compagne de voyage pût aisément monter en croupe, celle-ci se trouva d'un bond derrière lui, et elle paroissoit beaucoup plus au fait de l'équitation que le sacristain. La mule n'approuvoit pas ce double fardeau; elle sautoit, se cabroit, et le père Philippe fût tombé mille fois, si la dame, d'une main ferme, ne l'eût retenu sur la selle.

A la fin la mule changea d'humeur, et au lieu de vouloir rester obstinément à la même place,

elle allongea les narines, et se précipita dans l'eau avec une impétuosité qui ne lui étoit pas ordinaire. Une nouvelle terreur s'empara du sacristain. Le gué se trouvoit être très-profond dans ce moment, l'eau s'élevoit en bouillonnant autour de la mule qui la fendoit pour se frayer un passage. Le père Philippe perdit sa présence d'esprit, qui ne lui étoit jamais très-utile; la mule céda à la force du courant, et comme le cavalier n'avoit pas l'attention de lui faire tenir la tête hors de l'eau, elle glissa, s'écarta du gué, et se mit à descendre le fleuve à la nage. Ce qui étoit assez étrange, et ce qui eût encore ajouté à la terreur du pauvre sacristain, si quelque chose eût pu l'augmenter, c'est qu'au même moment, malgré l'extrême péril qu'ils couroient tous deux, l'inconnue se mit à chanter :

- Nageons gaiement au clair de lune,
- J'entends les cris du noir corbeau :
- Pour ses petits quelle fortune
- Qu'un moine mort flottant sur l'eau !
- Ils attendent leur nourriture :
- Rassurez-vous, chers oisillons,
- Vous partagerez la pâture
- Que son corps prépare aux poissons.

- Le Kelpy ¹ qui cherche sa proie
- Du sein des eaux vient de sortir :

¹ Le Kelpy est l'esprit qu'une superstition écossaise, existant encore parmi le peuple, suppose habiter les rivières, et qui prend différentes formes, mais plus fréquemment celle du cheval. (Note du Traducteur.)

- « Ne crains rien, le ciel te l'envoie ;
 - « C'est moi qui doit te la fournir.
 - « Allume tes torches funèbres,
 - « Et vers nous dirige tes pas :
 - « Quand il faudra sonner ténèbres,
 - « Le sacristain n'y sera pas.
-
- « Dis-moi, Kelpy, quelle victime
 - « Ce soir espérais-tu noyer ?
 - « Comptois-tu plonger dans l'abîme
 - « Noble ou serf, prêtre ou séculier ?
 - « Hélas ! quiconque tu regardes
 - « Doit bientôt tomber sous tes coups !
 - « — Sacristain, soyez sur vos gardes,
 - « Je vois ses yeux fixés sur vous. »

On ne sait trop quand la dame auroit fini de chanter, ni où se seroit terminé le voyage du pauvre moine, si heureusement la mule ne se fût trouvée entraînée dans une espèce de petite baie fermée d'un côté par une écluse pour fournir de l'eau aux moulins du couvent. Dans cette traversée dangereuse, le père Philippe avoit failli mille fois être englouti, et dans le mouvement qu'il se donnoit pour se retenir, le livre de lady Avenel, qu'il portoit sur lui, manqua de tomber dans la rivière; il y porta aussitôt la main, et à peine l'avoit-il saisi, que sa compagne de voyage enleva le sacristain de dessus la selle, et le tenant par le cou, le plongea dans l'eau à trois reprises différentes, pour que le bain fût aussi complet que possible, et elle ne le lâcha que

lorsqu'il fut assez près du rivage pour pouvoir s'y traîner sans de grands efforts, car autrement il n'eût jamais revu la terre. Le sacristain, enfin débarqué, tourna les yeux de tous côtés pour voir ce qu'étoit devenue cette dame assez bizarre; elle avoit disparu; mais il entendit une voix qui, se mêlant au bruit de l'onde, chantoit sur un air qu'il ne connoissoit déjà que trop bien;

- Il a vraiment gagné la terre !
- Père Philippe, sauve-toi ;
- Car c'est chose extraordinaire
- Pour quiconque nage avec moi. •

Pour le coup la terreur du moine fut à son comble; la tête lui tourna; et après avoir fait quelques pas en trébuchant, il alla tomber au pied d'un mur, sans connoissance.

CHAPITRE VI.

- « De toute mauvaise herbe
« Purgeons avec grand soin la vigne du Seigneur.
« Nous sommes tous d'accord, j'espère? avec ardeur
« Séparons donc enfin le bon grain de l'ivraie. »

La Réformation.

L'OFFICE du soir venoit de finir dans l'église du monastère de Sainte-Marie. L'abbé avoit quitté les ornements magnifiques qu'il revêtoit pour la cérémonie, et il avoit repris ses vêtements ordinaires; c'étoit une robe noire sur une soutane blanche, avec un scapulaire étroit : costume vénérable, propre à faire ressortir avec avantage le port majestueux de l'abbé Boniface.

Dans des temps tranquilles personne n'eût rempli plus convenablement que ce digne prélat la place d'abbé mitré; car tel étoit le titre dont il étoit revêtu. Il avoit sans doute plusieurs défauts : d'abord la vanité, et lorsqu'on lui résistoit hardiment, une timidité singulière, peu d'accord avec les hautes prétentions qu'il élevoit comme un des membres les plus éminents de l'église; ni avec l'obéissance aveugle qu'il exigeoit de tous ceux qui étoient placés sous ses ordres. Mais il

étoit charitable, remplissoit avec zèle les devoirs de l'hospitalité, et son caractère étoit naturellement doux et pacifique. En un mot, dans d'autres temps, il eût fourni sa carrière tout aussi honorablement qu'aucun de ses confrères, qui vivoient à l'abri de tout tracas et de toute inquiétude, et dont aucun rêve perfide n'agitoit le paisible sommeil.

Mais les progrès des doctrines réformées avoient répandu l'alarme dans toute l'église romaine, et elles troublèrent amèrement le repos de l'abbé Boniface, en lui imposant des devoirs auxquels il n'avoit jamais songé. Tantôt c'étoient des opinions qu'il falloit combattre et réfuter; tantôt des hérétiques qu'il falloit démasquer et punir : il falloit soutenir la foi chancelante, ramener dans le bercail la brebis égarée; faire en sorte, surtout, que le clergé ne donnât pas de prise à la médisance, et rétablir enfin toute la rigueur de la discipline. Courriers sur courriers arrivoient au monastère de Sainte-Marie : l'un étoit envoyé par le conseil privé, un autre par le primat d'Ecosse; celui-ci par la reine-mère. C'étoit pour exhorter, pour approuver, pour condamner, pour demander conseil sur telle chose, ou pour prendre des renseignements sur telle autre.

A l'air dont l'abbé Boniface recevoit ces dépêches on voyoit que sa vanité étoit flattée; mais

en même temps qu'il ne savoit ni comment agir ni que répondre.

Le primat de Saint-André connoissoit le prieur de Sainte-Marie; et, pour suppléer à ce qui lui manquoit, il plaça dans le monastère, en qualité de sous-prieur, un religieux de l'ordre de Cîteaux, homme d'un grand talent, doué de vastes connoissances, dévoué au service de l'église catholique, et très-capable non-seulement de guider l'abbé par ses conseils dans les circonstances difficiles, mais même de le rappeler au sentiment de son devoir, si par bonté d'âme ou par faiblesse il venoit jamais à s'en écarter.

Le père Eustache jouoit dans le monastère le rôle de ce vieux général placé auprès du prince du sang, qui commandoit en chef à la condition de ne rien faire que d'après l'avis de son mentor. Ces sortes de mentors ne sont jamais très-bien vus de celui qu'ils dirigent, et le père Eustache ne faisoit pas exception à la règle. Il n'étoit pas fort aimé du digne abbé, dont il étoit comme l'épouvantail. Aussi les intentions du primat étoient-elles parfaitement remplies; l'abbé Boniface osoit à peine se retourner dans son lit sans considérer ce que le père Eustache en penseroit. Dans toutes les circonstances critiques on faisoit venir le père Eustache pour lui demander son avis; mais à peine l'abbé étoit-il sorti d'embarras,

qu'il ne pensoit qu'aux moyens d'éloigner ce conseiller incommode. Dans toutes les lettres qu'il écrivoit aux chefs du gouvernement, il recommandoit fortement le père Eustache, demandant pour lui tantôt une abbaye, tantôt un évêché; mais ses instances étoient toujours inutiles; les bénéfices étoient conférés à d'autres, et il commença à craindre, comme il l'avona au sacristain dans l'amertume de son âme, que le sous-prieur ne fût une charge à vie pour le monastère de Sainte-Marie.

Mais son indignation eût été bien plus grande s'il eût su que c'étoit sa propre mitre que le père Eustache ambitionnoit, et que le sous-prieur espéroit que, grâce à des attaques d'apoplexie auxquelles l'abbé étoit sujet, il pourroit bientôt en orner sa tête. Mais semblable à tous les dignitaires, la confiance qu'il avoit en sa santé éloignoit de l'abbé Boniface l'idée qu'elle pût être pour le père Eustache un sujet de calcul.

Forcé de prendre l'avis de son conseiller dans les circonstances vraiment épineuses, le digne abbé cherchoit du moins à se passer de lui lorsqu'il ne s'agissoit que de simples détails d'administration, quoiqu'il se demandât toujours quel eût été l'avis du père Eustache. Il dédaigna donc de lui apprendre le coup hardi qu'il avoit fait de son chef, en envoyant le frère Philippe à

Glendearg sans le consulter ; mais lorsque l'heure de sonner l'office du soir fut venue sans que celui-ci eût reparu , il commença à concevoir une sorte d'inquiétude , d'autant plus qu'il étoit tourmenté en même temps par d'autres affaires importantes. La dispute que le monastère avoit avec le gardien du pont menaçoit d'avoir des conséquences funestes ; le baron avoit pris la défense de son vassal ; il avoit fait des démarches auprès des autorités supérieures , et le primat venoit d'écrire des lettres pressantes , et d'une nature peu agréable. Comme un goutteux qui saisit sa béquille tout en maudissant l'infirmité qui l'oblige à s'en servir , l'abbé , malgré sa répugnance , se vit obligé , après le service , de faire venir le père Eustache dans sa maison , ou plutôt dans son palais , qui faisoit partie du monastère.

L'abbé Boniface étoit assis dans son grand fauteuil à bras , grotesquement sculpté et couronné par une mitre superbe. A sa gauche , sur une petite table de chêne , étoient les restes d'un chapon rôti , sur lequel son excellence venoit de diriger une attaque soutenue par d'excellent vin de Bordeaux. Il avoit les yeux indolemment fixés sur le feu ; tantôt comparant ce qu'il avoit été à ce qu'il étoit alors , tantôt cherchant à découvrir des tours et des clochers dans les tisons rouges qu'il venoit de rapprocher.

— Oui, se disoit-il, il me semble que je vois les tours paisibles de Drundrennan, où je passois ma vie avant de connoître la grandeur et ses ennuis. Nous étions heureux dans notre monastère, sans être d'une austérité bien rigide, nous remplissions exactement nos devoirs. Je crois voir encore notre petit enclos, et ces poiriers que je greffai de mes mains. Et qu'ai-je gagné à ma grandeur? d'être accablé d'affaires qui ne me regardent pas, et d'être sous la tutelle d'un sous-prieur. Je voudrois que ces tours fussent l'abbaye d'Aberbrothock, et que le père Eustache en fût l'abbé, du moins j'en serois débarrassé. Le primat dit que notre saint père le pape a un conseiller. Ce que je sais, c'est qu'il ne pourroit pas vivre une semaine avec un conseiller tel que le mien; et puis il n'y a pas moyen de savoir ce que pense le père Eustache, à moins de lui avouer l'embarras où l'on se trouve; il n'entend pas à demi-mot, il ne donne pas ses avis, il faut qu'on les lui arrache. C'est comme un avare qui ne délieroit pas les cordons de sa bourse pour donner un denier, si le malheureux qui a besoin de lui, lui avouant l'excès de sa misère, n'obtenoit son aumône par son importunité. Une pareille conduite me perd de réputation aux yeux de mes frères; ils disent que je me laisse mener comme un enfant qui n'a pas assez de raison pour se con-

duire. Je ne le souffrirai pas long-temps. Frère Bennet! — Un frère lai. entra aussitôt. — Allez dire au père Eustache qu'il peut se dispenser de venir, que je n'ai pas besoin de lui.

— Je venois dire à votre révérence que le père Eustache sortoit à l'instant du cloître, et qu'il alloit arriver.

— Et bien, soit dit l'abbé, il est le bien venu. Otez cette table; ou plutôt, attendez..., apportez une assiette, le révérend père pourroit avoir faim...; mais non, ôtez, ôtez; car il n'est pas assez traitable....; cependant laissez toujours le flacon de vin, et apportez une autre coupe.

Le frère lai obéit à ces ordres contradictoires de la manière qui lui parut la plus convenable: il ôta le chapon, dont il ne restoit plus que d'assez tristes débris, et il mit deux coupes à côté du flacon de Bordeaux. Au même instant le père Eustache entra.

C'étoit un homme de petite taille, dont l'œil perçant sembloit lire jusqu'au fond du cœur de celui à qui il adressoit la parole. Il étoit d'une maigreur extraordinaire, par suite non-seulement des jeûnes qu'il observoit avec la ponctualité la plus rigide, mais aussi du travail de son imagination ardente, qui étoit toujours occupée, toujours en mouvement.

Il salua respectueusement l'abbé. En les voyant

ensemble, il étoit impossible de se figurer un contraste plus complet. Le teint fleuri, l'air ouvert de l'abbé, sa gaité naturelle que l'inquiétude même où il se trouvoit n'avoit pu lui faire perdre, ne s'accordoient guère avec les joues pâles et maigres et le regard vif et pénétrant du moine, où se peignoient tout son esprit et toute sa finesse.

L'abbé ouvrit la conversation en invitant le moine à s'asseoir et à goûter son vin de Bordeaux. Celui-ci le remercia poliment, mais non cependant sans lui faire observer que l'office du soir étoit dit.

— Pour l'estomac, mon frère, dit l'abbé en rougissant un peu, vous connoissez le texte.

— Il est dangereux, reprit le moine, de boire seul ou à une heure indue; le jus de la grappe est un compagnon redoutable dans la solitude, c'est pour cela que je l'évite.

L'abbé Boniface venoit de remplir sa coupe, qui pouvoit tenir une demi-pinte d'Angleterre; mais, soit qu'il eût été frappé de la justesse de la remarque, soit qu'il eût honte de contredire par son exemple ce que le père Eustache avoit avancé, il n'y porta même pas les lèvres, et il changea aussitôt de sujet.

— Le primat, dit-il, nous a écrit de faire de strictes recherches dans les domaines qui sont soumis à notre juridiction pour découvrir les

hérétiques désignés sur cette liste, qui ont trouvé moyen de se soustraire au châtimement qu'ils méritoient. On croit que probablement ils chercheront à se retirer en Angleterre en passant sur notre territoire, et le primat me recommande de redoubler de vigilance pour ne pas les laisser échapper.

— Certes, dit le moine, le magistrat ne doit pas porter l'épée en vain, quels que soient ceux qui cherchent à bouleverser le monde; et sans doute votre révérence ne négligera rien pour secondar les efforts du très-révérend père en Dieu, surtout lorsqu'il s'agit de défendre la sainte église.

— Sans doute, mais comment faire? répondit l'abbé; que sainte Marie nous protège! Le primat m'écrit comme si j'étois un baron qui eût des troupes sous ses ordres: — Gardez les défilés, battez le pays, arrêtez les hérétiques, me dit-il. — C'est qu'à la manière dont ces gens-là voyagent, ils ne paroissent pas très-disposés à se laisser arrêter. Le dernier qui passa la frontière avoit une escorte de trente lances, à ce que nous écrivit notre révérend frère l'abbé de Kelso. Comment des capuchons et des scapulaires pourroient-ils leur disputer le passage?

— Votre bailli passe pour un brave soldat, dit Eustache, vos vassaux sont obligés de se lever pour la défense de la sainte église; c'est une con-

dition expresse de leur bail. S'ils ne veulent pas défendre l'église qui leur donne du pain, qu'on transmette à d'autres les domaines qu'ils cultivent.

Nous ne manquerons pas, dit l'abbé en se résumant d'un air d'importance, nous ne manquerons pas de faire tout ce qui peut tourner à l'avantage de la sainte église. Vous irez vous-même prévenir le bailli; mais ce n'est pas tout; et ce différend qui nous est survenu avec le gardien du pont et le baron de Meigallot, que deviendra-t-il? Sainte Marie! les tracas, les contrariétés se multiplient à un tel point, qu'on ne sait plus où donner de la tête. Vous aviez dit, père Eustache, que vous chercheriez dans nos archives si les pèlerins avoient effectivement droit de passer gratuitement sur ce pont.

— Je l'ai fait, mon révérend père, et j'ai trouvé un acte portant remise formelle de tous les droits payables au pont-levis de Brigton, en faveur de l'abbé Ailfort et des religieux du monastère de Sainte-Marie; il y est particulièrement énoncé que cette concession s'étend aux pèlerins qui viendroient y accomplir des vœux. L'acte est daté de la veille de Sainte-Brigitte, l'an de grâce 1137; il est revêtu du sceau de Charles de Meigallot, trisaïeul du baron actuel, et fut octroyé pour le salut de son âme, et pour celui de ses père et mère et de tous ses prédécesseurs et successeurs.

— Mais il allègue, dit l'abbé, que les gardiens de ce pont perçoivent ce droit depuis cinquante ans. Le baron menace d'employer la force; en attendant, le voyage des pèlerins est interrompu au détriment de leurs âmes et des revenus de Sainte-Marie. Le sacristain nous a conseillé de faire construire une barque, mais le gardien a juré ses grands dieux que si jamais barque paroissoit sur la rivière de son maître, il ne manqueroit pas de la couler à fond. Quelques personnes disent que nous devrions terminer ce différend à l'amiable, moyennant une légère somme d'argent.

L'abbé s'arrêta un moment dans l'attente d'une réponse; mais n'en recevant pas, il ajouta :— Qu'en pensez-vous, père Eustache? pourquoi gardez-vous le silence?

— Parce que je suis surpris de la question que l'abbé de Sainte-Marie fait au plus jeune de ses frères.

— Le plus jeune, sous le rapport du temps que vous avez passé avec nous, frère Eustache, mais non pour l'âge, ni, j'oserais le dire, pour l'expérience; et puis le sous-prieur du couvent....

— Je suis surpris, ajouta Eustache, que l'abbé de ce respectable monastère demande à quelqu'un s'il peut aliéner le patrimoine de notre sainte et divine patronne, ou abandonner à un baron sans

conscience, et peut-être hérétique, les privilèges que ses ancêtres ont accordés à notre église. Les papes et les conciles le défendent; l'honneur des vivants et le salut des âmes de ceux qui ne sont plus le défendent également : c'est un arrangement impossible. La force, s'il ose l'employer, pourra nous soumettre, mais jamais de notre consentement nous ne le verrons piller les biens de notre église avec aussi peu de scrupule que s'il s'emparoit d'un troupeau de bœufs anglais. Rappelez votre énergie, et ne doutez pas que la bonne cause ne triomphe. Prenez l'épée spirituelle, et dirigez-la contre les méchants qui voudroient usurper nos saints droits. Prenez même, s'il le faut, l'épée temporelle, et ranimez le zèle et le courage de vos fidèles vassaux.

L'abbé poussa un profond soupir. — Tout cela est aisé à dire, pensoit-il en lui-même, à qui n'a pas à l'exécuter; mais.... Ses réflexions furent interrompues par Bennet, qui entra précipitamment. — La mule sur laquelle le sacristain est parti ce matin est revenue seule à l'étable, s'écria-t-il; trempée comme elle est, on diroit qu'elle sort du fleuve, et la selle est renversée.

— *Sancta Maria!* dit l'abbé, notre pauvre frère n'est plus!

— Que sait-on, dit Eustache avec rapidité; faites sonner le tocsin; que chacun prenne une

torche; courons tous à la rivière; moi-même je vous y devancerai.

L'abbé étoit muet d'étonnement en voyant le plus jeune moine du couvent se mettre ainsi à sa place, et dicter les ordres qu'il auroit dû donner lui-même. Mais avant qu'on eût pu les mettre à exécution, ils devinrent inutiles par l'apparition soudaine de celui dont le danger supposé avoit causé toutes ces alarmes.

CHAPITRE VII.

« Chasse de ton cerveau le trouble qui l'agite. »

Macbeth. SHAKESPEARE.

LE pauvre sacristain parut devant son supérieur appuyé sur le bras du meunier du monastère, mouillé de la tête aux pieds, et pouvant à peine articuler une syllabe.

Après avoir essayé plusieurs fois de parler, les premiers mots qu'il prononça furent :

« Nageons gaîment au clair de lune. »

— Nageons gaîment ! répéta l'abbé d'un ton d'indignation ; vraiment , vous avez bien choisi votre temps pour nager , et voilà une nouvelle manière d'aborder son supérieur !

— Notre frère a perdu l'esprit , dit Eustache ; parlez , père Philippe , qu'avez-vous ?

« J'entends les cris du noir corbeau. »

ajouta le sacristain , en cherchant à imiter le ton de son étrange compagne de voyage.

— J'entends les cris du noir corbeau ! dit l'abbé dont la surprise redoubloît ; par Notre-Dame , le

malheureux est dans un état complet d'ivresse, et vient à nous en fredonnant : Si le pain et l'eau peuvent guérir cette folie.....

— Excusez - moi, mon révérend père, dit le sous-prieur; quant à l'eau, il me semble que notre frère en a eu suffisamment; et je crois que la confusion de ses idées provient plutôt d'une terreur panique que de toute autre cause. Où l'avez-vous trouvé, Hob Miller?

— Je vais vous conter ça, votre révérence. J'étois sorti pour aller fermer l'écluse du moulin; et comme j'allois la fermer, voyez-vous, j'entendis comme une sorte de grognement auprès de moi. Croyant que c'étoit un des pourceaux de Giles Fletcher, car, Dieu merci, il ne ferme jamais sa porte, je saisis un bâton, et j'allois..... Sainte Marie me pardonne! j'allois frapper où j'avois entendu le bruit, lorsque je reconnus que c'étoit un gémissement humain. J'appelai mes garçons, et je trouvai le sacristain étendu, presque sans connaissance, sous le mur de notre four. Dieu sait comme il étoit mouillé! Dès qu'il eut repris un peu ses sens, il me pria de l'amener auprès de vous; mais pendant toute la route il n'a cessé de battre la campagne. Ce n'est que depuis un instant qu'il commence à parler d'une manière plus raisonnable.

— Allons, Hob Miller, c'est très-bien, dit le

frère Eustache, retirez-vous à présent; et croyez-moi, dorénavant pensez-y à deux fois avant de frapper dans l'obscurité.

— Oh! ce sera une leçon pour moi, je vous assure, dit le meunier; et j'espère qu'il ne m'arrivera plus de prendre un moine pour un pourceau. En disant ces mots, il salua de l'air le plus humble, et se retira.

— Maintenant qu'il est parti, père Philippe, dit Eustache, avouez franchement à notre vénérable supérieur ce qui vous tourmente. Êtes-vous *vino gravatus*? dites-nous-le, nous vous ferons porter dans votre cellule.

— De l'eau, de l'eau! pas de vin, murmura le sacristain.

— Si c'est là ta maladie, dit le moine, le vin pourra te guérir; et il lui en versa une coupe qui parut faire grand bien au père Philippe.

— Maintenant, dit l'abbé, qu'on change ses vêtements, ou plutôt qu'on le porte à l'infirmierie, car il est impossible d'écouter son récit dans l'état où il est.

— Je vais le suivre, dit le père Eustache, et si j'en puis tirer quelques éclaircissements, je viendrai les communiquer à votre révérence. En disant ces mots il sortit, et accompagna le sacristain. Au bout d'un quart-d'heure il revint auprès de l'abbé.

— Eh bien, comment se trouve le père Philippe, lui demanda celui-ci : et que vous a-t-il appris ?

— Il revient de Glendearg ; et quant au reste, ce qu'il dit est si étrange, que certainement on n'a jamais rien entendu de semblable dans ce monastère. Le sous-prieur raconta alors en peu de mots les aventures arrivées au sacristain sur la route, et il ajouta que depuis quelque temps il étoit tenté de lui croire le timbre un peu fêlé ; car il l'avoit vu chanter, rire et pleurer en même temps.

— Se pourroit-il, dit l'abbé, que Satan ait pu étendre ainsi sa main sur un de nos saints frères ?

— Écoutez, mon révérend père, pour chaque texte il y a toujours une paraphrase. Et je soupçonne que si l'aventure du père Philippe est une œuvre de l'esprit malin, cependant il y a aussi un peu de sa faute.

— Comment donc, reprit l'abbé, je ne puis croire que vous mettiez en doute que dans les anciens jours Satan n'ait eu la permission d'affliger les saints : témoin le saint homme Job.

— Dieu me préserve d'en douter ! répondit le moine en se signant, mais il y a sur le compte du sacristain une histoire moins miraculeuse qui mérite d'être prise en considération. Hô ! le meu-

nier à une jeune et jolie fille. Supposons, je dis seulement supposons, que notre sacristain l'ait rencontrée près du pont, lorsqu'elle revenoit de chez son oncle, qui demeure sur l'autre rive; car elle y a été ce soir même; supposons encore que, par galanterie, et pour lui éviter la peine d'ôter bas et souliers, le sacristain l'ait prise en croupe sur sa mule; supposons enfin qu'il ait voulu pousser la familiarité plus loin qu'il ne convenoit à la jeune fille, et nous pourrions supposer alors que le bain qu'il a pris n'a rien de surnaturel.

— Et ce conte eût été inventé pour nous tromper! dit le supérieur devenant rouge de colère; mais nous n'en resterons pas là; ce n'est pas nous que le père Philippe peut abuser à ce point. C'est devant nous qu'il voudroit faire passer ses propres iniquités pour des œuvres de Satan! que demain cette fille comparoisse devant nous, nous examinerons et nous punirons!

— J'en demande pardon à votre révérence, dit Eustache; mais ce seroit montrer bien peu de politique. Dans l'état où sont maintenant les choses à notre égard, les hérétiques saisissent avidement tous les bruits qui peuvent jeter du ridicule sur notre clergé. Pour remédier au mal, il faut non-seulement resserrer les liens de la discipline, mais aussi prendre garde de donner

prise à la médisance, et surtout éviter le scandale. Si mes conjectures sont fondées, la fille du meunier est elle-même intéressée à se taire; et il vous sera facile d'imposer également silence à son père et au sacristain. S'il fournit de nouveau un prétexte de diffamer son ordre, qu'il soit puni sévèrement; mais en secret. Car, que disent les Décrétales? *Facinora ostendi dum puniuntur, flagitia autem abscondi debent.*

Une phrase latine (le père Eustache avoit déjà eu occasion de le remarquer) avoit beaucoup d'influence sur l'abbé Boniface, qui, ne l'entendant pas très-bien, rougissoit d'avouer son ignorance; et elle termina la conversation.

Le lendemain l'abbé interrogea de nouveau le père Philippe sur son aventure; mais le sacristain ne varia pas dans son récit, et il répéta ce qu'il avoit déjà dit la veille, quoique ses réponses fussent souvent incohérentes; car il y mêloit toujours quelques vers de la chanson, qui avoit fait une impression si profonde sur son esprit, qu'il ne pouvoit s'empêcher de la répéter plusieurs fois, même pendant le cours de son interrogatoire.

L'abbé eut pitié du trouble involontaire du sacristain, dans lequel il paroissoit y avoir quelque chose de surnaturel; il finit par être d'avis que l'explication que le père Eustache en donnoit

étoit plus plausible que juste. Quant à nous, quoique nous ayons rapporté l'aventure telle que nous l'avons trouvée écrite, nous devons ajouter qu'il s'établit un schisme à ce sujet dans le couvent, et que plusieurs frères disoient avoir de bonnes raisons pour croire que la fille du menuisier, avec ses grands yeux noirs, étoit pour quelque chose dans toute cette affaire. Quoiqu'il en fût, on convint qu'il étoit à propos de ne rien laisser transpirer d'une aventure qui pouvoit prêter à la médisance, et l'on fit promettre au sacristain de ne jamais parler du plongeon qu'il avoit fait, promesse à laquelle il n'avoit aucune envie de manquer.

Si le père Eustache n'avoit pas écouté avec beaucoup d'attention le récit merveilleux des dangers qu'avoit courus le sacristain, et de son évasion miraculeuse, il n'en fut pas de même lorsque celui-ci parla du volume qu'il avoit rapporté de la tour de Glendearg. En apprenant qu'un exemplaire de la Bible traduite en langue vulgaire avoit pénétré jusque dans les propres domaines de l'église, dans une maison dépendante du monastère de Sainte-Marie, il demanda aussitôt à le voir ; mais le sacristain se trouvoit dans l'impossibilité de lui obéir, car il l'avoit perdu, autant qu'il pouvoit se le rappeler, lorsque l'être surnaturel, ou du moins qui lui sem-

bloît tel, avoit pris assez brusquement congé de lui. Le père Eustache alla lui-même sur les lieux; il fit de grandes recherches dans l'espoir de retrouver le volume en question, mais ses peines furent inutiles.

De retour auprès de l'abbé : — Il faut, lui dit-il, qu'il soit tombé dans la rivière; mais au reste, avec la permission de votre révérence, je veux approfondir ce mystère. J'irai moi-même ou plutôt je vais de ce pas à la tour de Glendearg, et nous verrons si quelque spectre, quelque dame blanche du désert osera interrompre mon voyage. Votre révérence veut-elle bien m'accorder et la permission de partir et sa bénédiction? ajouta-t-il d'un ton qui montrait assez que c'étoit uniquement pour la forme qu'il faisoit cette demande.

— Vous avez l'une et l'autre, mon frère, dit l'abbé. Mais à peine Eustache fut-il parti que l'abbé Boniface ne put s'empêcher d'exprimer au sacristain son désir bien sincère que quelque esprit blanc ou noir donnât au sous-prieur une leçon qui le guérit de sa présomption et de sa vanité, lui qui se croyoit plus habile que tout le reste de la communauté.

— Hélas! dit le sacristain, vous n'avez qu'à lui souhaiter de traverser gaîment le fleuve à la nage avec un spectre derrière lui, tandis que

les poissons attendent leur nourriture; il sera bien assez puni, je vous en réponds.

• Nageons gaiement au clair de lune,
• J'entends les cris du noir corbeau. •

— Père Philippe, dit l'abbé, nous vous exhortons à dire vos prières, à rentrer en vous-même, et à bannir cette folle chanson de votre esprit; ce n'est qu'une illusion du démon.

— J'essaierai, mon révérend père; mais ce maudit air me poursuit partout, il retentit sans cesse à mon oreille : les cloches mêmes du couvent semblent répéter les paroles et chanter le refrain. Dût-on me mettre à mort à l'instant même, je mourrois, je crois, en le chantant. *Nageons gaiement...* C'est plus fort que moi, il faut que je me soulage.

Et il recommença à fredonner :

• J'entends les cris du noir corbeau. •

Il fit un nouvel effort pour s'arrêter, et s'écria : — Je ne le vois que trop, je suis perdu. *Nageons gaiement...* Je le chanterai même à la messe. Malheureux que je suis ! Je chanterai tout le reste de ma vie, et je ne pourrai changer jamais de ton !

L'abbé répondit qu'il connoissoit beaucoup de très-braves gens qui étoient dans le même cas, et il se mit à sourire d'un air de satisfaction ; car

sa révérence étoit dans l'habitude de rire de tout ce qu'elle disoit , comme si elle avoit dit un bon mot.

— Le sacristain, qui connoissoit parfaitement le caractère de son supérieur, voulut faire chorus avec lui; mais sa malheureuse chanson troubla encore ses idées, et il répéta son refrain ordinaire.

— En vérité, frère Philippe, s'écria l'abbé tout en colère, vous devenez insupportable; et je suis persuadé que pareille chose n'arriveroit pas à un moine, à un religieux du monastère de Sainte-Marie, s'il n'avoit pas commis quelque péché mortel. Ainsi donc, allez dire les sept psaumes de la pénitence; ayez souvent recours à votre discipline; abstenez-vous pendant trois jours de toute nourriture, sauf le pain et l'eau. Je vous confesserai moi-même, et nous verrons si nous pouvons chasser de votre âme le malin esprit qui la tourmente. Je crois du moins que le père Eustache ne pourroit trouver de meilleur exorcisme.

Le sacristain poussa un profond soupir; mais il savoit que la résistance étoit vaine, et il se retira dans sa cellule pour essayer si la psalmodie pourroit chasser de son esprit les sons qui y avoient fait une impression si profonde.

Pendant ce temps le père Eustache se dirigeoit vers le pont-levis pour se rendre dans la vallée.

de Glendearg. Dans un court entretien qu'il eut avec le gardien, il eut l'adresse de le rendre plus traitable. Il lui rappela que son père avoit été vassal du monastère, que son frère n'avoit pas d'enfants, que ses biens retourneroient à l'église après sa mort, et qu'alors la disposition en appartiendrait à l'abbé; il étoit donc de son intérêt bien entendu de se concilier ses bonnes grâces. Pierre répondit d'abord par des injures; mais comme le sous-prieur attaquoit son côté foible, en lui parlant d'intérêt, Pierre finit par s'adoucir, et il consentit à laisser passer gratuitement, jusqu'à la Pentecôte suivante, tous les pèlerins qui se rendroient à pied au monastère; quant aux cavaliers, ils ne s'étoient jamais refusés à payer le droit ordinaire. Charmé d'avoir pu terminer à l'amiable une querelle qui tournoit au détriment du monastère, le père Eustache continua sa route.

CHAPITRE VIII.

- « Ménagez bien le temps, c'est le trésor du sage.
- « Le fou seul le prodigue, et l'esprit tentateur
- « Profite d'un instant passé dans la langueur. »

Ancienne comédie.

UN de ces brouillards humides que novembre amène presque toujours à sa suite couvrait la petite vallée que le père Eustache traversait lentement. La saison, le deuil de la nature, la solitude de ces lieux, tout n'inspiroit que des sentiments de tristesse et de mélancolie. Le fleuve, dans son cours majestueux, sembloit murmurer sourdement, comme pour déplorer le départ de l'automne. Parmi les arbres épars qui s'élevoient sur ses bords, le chêne seul, encore vert, rappeloit de plus beaux jours; le saule n'offroit plus qu'un tronc desséché, et il couvrait la terre de ses feuilles.

Le moine s'abandonna aux sombres réflexions que ces emblèmes frappants de la fragilité des espérances humaines ne pouvoient manquer d'inspirer. — Tels sont, se disoit-il en regardant les feuilles éparses autour de lui, tels sont les projets

de la première jeunesse, délicieux au printemps; l'hiver vient, et les anéantit. Rien ne dure, rien n'échappe à cette destruction générale que le feuillage du chêne antique, qui ne commence à se montrer que lorsque celui du reste de la forêt est déjà près de se flétrir. J'ai foulé aux pieds, comme ces herbes stériles, les brillantes espérances de ma jeunesse. Les rêves ambitieux de l'âge mûr ne sont plus à mes yeux que de trompeuses chimères, qui depuis long-temps se sont évanouies. Mais ce sont les vœux que j'ai faits dans un âge plus avancé qui m'attachent à la vie; aussi y serai-je religieusement fidèle, tant que je resterai sur la terre. Oui, tant que je vivrai, je défendrai l'église, dont j'ai le bonheur d'être membre, et je combattrai l'hérésie, qui l'attaque avec tant d'acharnement.

Ainsi parloit, ou du moins ainsi pensoit un homme plein de zèle, d'après ses connoissances imparfaites, confondant les intérêts essentiels du christianisme avec les prétentions exagérées de l'église de Rome, et les défendant avec une ardeur digne d'une inelleure cause.

Tout en faisant ces réflexions, il crut plus d'une fois apercevoir sur la route une dame vêtue de blanc, qui paroissoit se lamenter; mais cette impression n'étoit que momentanée, et toutes les fois qu'il regardoit fixement l'endroit où il avoit

cru l'apercevoir, il reconnoissoit qu'il avoit pris quelque objet naturel, un roc ou le tronc d'un arbre, pour le fantôme que lui avoit représenté son imagination.

Le père Eustache avoit vécu trop long-temps à Rome pour partager la superstition du clergé écos-sais, qui n'étoit pas aussi éclairé; cependant il ne pouvoit concevoir que le récit du sacristain eut fait une impression aussi profonde sur son esprit. — Il est étrange, se disoit-il, que cette histoire, inventée sans doute par le père Philippe pour couvrir l'inconvenance de sa conduite, m'ait frappé à ce point, et vienne troubler les graves pensées qui m'occupent. J'ai ordinairement, ce me semble, plus d'empire sur mes sens. Je vais répéter mes prières, et bannir de ma mémoire ces vaines puérilités.

Le moine se mit aussitôt à dire son chapelet, suivant la règle de son ordre, et il arriva devant la petite tour de Glendearg sans que son imagination se fût abandonnée à de nouveaux écarts.

Mistress Glendinning, qui étoit à la porte, poussa un cri de surprise et de joie en le voyant. — Martin, Jasper, s'écria-t-elle, accourez tous; aidez le très-révérend sous-prieur à descendre, et conduisez sa mule à l'écurie. O mon père, c'est Dieu qui vous envoie! si vous saviez quel besoin

nous avons de vos secours ! Martin alloit partir pour le monastère, quoique je rougisso de donner tant de peine à vos révérences.

— Ne vous tourmentez pas, bonne dame, dit le père Eustache, et voyons ce que je puis faire pour vous obliger. Je venois voir lady Avenel.

— Se peut-il ! dit dame Elspeth, ah ! que je suis contente ; c'étoit pour elle que je pensois à vous prier de venir, car je crains bien qu'elle ne passe pas la journée. Voudriez-vous entrer dans sa chambre ?

— Le père Philippe ne l'a-t-il pas confessée ?

— Oui, mon père, le père Philippe l'a confessée, comme votre révérence dit très-bien, mais je crains bien qu'il n'y ait eu quelque anguille sous roche. Si vous aviez vu comme le père Philippe avoit l'air grave et sévère en revenant ! et puis il emporta avec lui un livre qui..... Elle s'arrêta, comme s'il lui en coûtoit d'en dire davantage.

— Continuez, dame Elspeth, lui dit le moine, vous savez qu'il est de votre devoir de ne nous rien cacher.

— Hélas ! Dieu me préserve de vouloir rien cacher à votre révérence ; mais c'est que je ne voudrois pas nuire à cette pauvre dame dans votre esprit, c'est une excellente personne ; voilà

bien long-temps qu'elle demeure dans cette tour, et toujours elle nous a édifiés par sa conduite. Sans doute elle vous apprendra elle-même...

— Je désire que d'abord vous me disiez tout ce que vous savez; et, je vous le répète, votre devoir vous l'ordonne.

— Et bien, dit la bonne veuve, apprenez que ce livre, que le père Philippe avoit emporté hier, nous a été rendu ce matin d'une manière bien étrange.

— Rendu! que voulez-vous dire?

— Je veux dire que ce même volume a été rapporté à Glendearg; mais comment? c'est ce que les saints savent mieux que nous. Voici ce que c'est. Le vieux Martin, qui est le domestique de lady Avenel, cette chère dame! conduisoit les vaches au pâturage; car il faut vous dire que nous avons trois bonnes vaches laitières, Dieu merci, et grâce au saint monastère...

Le moine brûloit d'impatience; mais il se rappela qu'une femme du caractère de dame Elspeth étoit comme une toupie qui finit nécessairement par s'arrêter si vous la laissez tourner tranquillement, tandis que si vous l'interrompez en la fouettant, il n'y a pas de raison pour qu'elle s'arrête. — Mais pour ne plus parler de nos vaches à votre révérence, quoique jamais on n'en ait vu

de plus belles, comme je vous le disois, le vieux Martin les conduisoit au pâturage, accompagné de mes enfants Halbert et Edouard, que votre révérence a pu voir à l'église les jours de fête, et de la petite Marie Avenel, la fille de cette pauvre dame. Ils se mirent tous trois à courir et à jouer dans la plaine, car il faut bien que jeunesse s'amuse, mon révérend père. Ils perdirent bientôt de vue le vieux Martin, et se mirent à monter une petite colline, que nous appelons *Corrien Shian*, où il se trouve une petite source. Mais à peine étoient-ils arrivés sur le sommet qu'ils virent... le Ciel ait pitié de nous ! une femme vêtue de blanc, assise sur le bord de la source, et qui se tordoit les mains. Marie et Edouard, saisis de frayeur à la vue de cette étrangère, s'enfuirent aussitôt ; mais Halbert, qui aura seize ans à la Pentecôte, et qui n'a jamais connu la crainte, s'avança hardiment pour lui parler : bah ! la dame blanche avoit déjà disparu.

— Fi ! dame Elspeth, dit le père Eustache ; comment une femme aussi sensée que vous peut-elle écouter un pareil conte ? ces enfants ont voulu s'amuser, et voilà tout.

— Non, mon père, ils ne m'ont jamais déguisé la vérité, et je suis sûre que c'est comme ils le disent. D'ailleurs, vous ne savez pas encore tout. Apprenez qu'à l'endroit même où la dame blanche

étoit assise, Halbert trouva le livre de lady Avenel, qu'il lui rapporta.

— Voilà du moins qui mérite attention ; dit le moine. Etes-vous bien sûre que ce soit le volume que vous donâtes hier au père Philippe ?

— Aussi sûre que je le suis de parler maintenant à votre révérence.

— C'est bien singulier ! reprit le père Eustache ; et il se promena dans la chambre d'un air pensif.

— J'étois sur les épines, ajouta la bonne veuve, tant il me tarδοit de vous voir, et de savoir ce que vous penseriez de tout ceci. Il n'est rien que je ne fisse pour lady Avenel et pour sa famille, et je crois l'avoir prouvé ; j'en dirai autant de Martin et de Tibbie, quoique Tibbie ne soit pas toujours aussi polie que j'aurois droit de l'attendre d'elle ; mais je ne trouve pas très-agréable d'être toujours entourée d'anges, d'esprits, de fées, que sais-je ? Tout ce que cette dame a pu souhaiter, je l'ai toujours fait, sans qu'il lui en coûtât un sou, comme diroient nos paysans ; mais je ne sais trop quel parti prendre à présent. J'ai eu soin d'attacher un fil rouge autour du cou des enfants, de donner à chacun d'eux une baguette de frêne, et de coudre dans leurs vestes de l'écorce d'orme. Votre révérence sait si une pauvre veuve pouvoit faire plus dans de pareilles circonstances.

— Dame Elspeth, dit le moine qui l'avoit à peine écoutée, dites-moi, je vous prie, connoissez-vous la fille du meunier?

— Si je la connois? aussi bien que le mendiant connoît son écuelle.

— Peut-être alors savez-vous quels sont les vêtements qu'elle porte d'ordinaire?

— Oui, mon père; elle porte presque toujours une belle robe blanche, sans doute pour cacher la poussière du moulin, et un capuchon bleu, dont elle pourroit bien se passer si elle étoit moins fière.

— Ne seroit-ce pas elle, dame Elspeth, qui auroit rapporté ce livre, et qui se seroit éloignée lorsque les enfants se sont approchés du puits?

Mistress Glendinning hésita; elle ne vouloit pas, dit-elle, combattre l'explication donnée par le moine; mais elle ne pouvoit concevoir que la fille du meunier fût venue dans un lieu aussi désert, simplement pour apporter un vieux livre à trois enfants, dont elle avoit même paru vouloir fuir les regards. — Pourquoi, connoissant la famille, et ayant toujours reçu exactement de moi son droit de mouture, Dieu merci, ne seroit-elle pas venue jusqu'à la maison pour se reposer un instant, manger un morceau, et nous dire les nouvelles de la rivière.

Le moine eût pu répondre à ces objections;

mais il craignit que cette discussion ne l'entraînât trop loin ; et, changeant de sujet : — Maintenant, dit-il, si vous le permettez, j'irai voir cette dame. Allez, je vous prie, la préparer à me recevoir.

Mistress Glendinning laissa le moine livré à ses réflexions, cherchant quelle marche il devoit suivre de préférence pour remplir efficacement l'important devoir que lui imposoit son ministère. Il résolut d'employer d'abord les réprimandes auprès de la malade, en y mettant néanmoins cette douceur que son état de foiblesse sembloit commander. Si elle répliquoit, et suivoit l'exemple donné récemment par des fanatiques endurcis, il savoit par quels arguments il falloit combattre leurs scrupules ordinaires. — Voilà les réponses, se disoit-il, que peut faire un membre de l'école moderne d'hérésie, qui, en étudiant les saintes Écritures, usurpe les fonctions du sacerdoce ; voilà par quelles réfutations victorieuses je le confondrai, et je le forcerai dans ses derniers retranchements. Ensuite il feroit à la pénitente une exhortation salutaire, mais terrible, la conjurant, si elle vouloit sauver son âme, si elle vouloit recevoir les derniers secours de la religion, de lui découvrir ce qu'elle savoit de ce sombre mystère d'iniquité ; comment l'hérésie avoit pu pénétrer jusque sur les terres même de l'église ; quels agents

avoient pu se glisser ainsi dans l'ombre, se soustraire aux regards, et rapporter un livre, interdit par l'église, dans un lieu d'où il avoit été retiré par un de ses membres, et qui, en encourageant les profanes à obtenir des connoissances interdites et inutiles aux laïques, préparoient de nouveaux triomphes à l'esprit tentateur.

Mais le bon père oublia tous ces raisonnements lorsque Elspeth revint les yeux baignés de larmes, et lui fit signe de la suivre.

— Comment, s'écria-t-il, est-elle donc si près de sa fin ? Allons, allons, il ne faut pas désespérer encore ; et le bon sous-prieur s'empressa d'entrer dans la petite chambre où, sur le misérable lit qu'elle avoit occupé depuis que ses malheurs l'avoient conduite à la tour de Glendearg, la veuve de Walter Avenel venoit de rendre le dernier soupir. Son âme étoit allée rejoindre son créateur.

— Mon Dieu, dit le sous-prieur, si au lieu de me livrer à de vaines réflexions j'étois venu de suite auprès d'elle, elle eût du moins reçu les consolations de l'église. De grâce, dame Elspeth, s'écria-t-il vivement, voyez, ne donne-t-elle aucun signe de vie ? n'est-il pas possible qu'elle reprenne un instant connoissance... un seul instant ? Oh ! si elle pouvoit dire un seul mot, faire le moindre geste pour exprimer son repentir !

Êtes-vous sûre, êtes-vous bien sûre qu'il n'y a plus d'espoir ?

— Hélas ! dit la veuve, nous ne la reverrons plus ! et sa pauvre fille reste orpheline ! j'ai perdu à jamais la compagne dont la société m'étoit devenue si nécessaire. Mais elle est dans le ciel, si jamais femme y fut reçue ; car jamais vie plus exemplaire.....

— Malheur à moi ! dit le bon moine, si elle n'y est pas en effet ; malheur au pasteur imprudent qui a permis au loup avide d'emporter une de ses plus précieuses brebis, tandis qu'il s'amusoit à préparer sa fronde et son bâton pour l'attaquer ! Oh ! si dans la longue éternité le bonheur n'est pas le partage de cette pauvre âme, que mon retard lui aura coûté cher ! Quoi de plus précieux qu'une âme immortelle ?

Il s'approcha alors du corps, et contemplant d'un air douloureux ces joues décolorées sur lesquelles un sourire sembloit se dessiner encore, tant elle étoit sortie doucement de la vie : — Hélas ! dit-il, le souffle de la mort a passé sur cette plante fragile ; pensée affreuse pour moi si ma négligence doit être pour elle une source de maux éternels ! Il conjura alors de nouveau mistress Glendinning de lui dire ce qu'elle savoit de la conduite et des habitudes de la défunte.

Les réponses furent toutes à l'honneur de lady

Avenel, car sa compagne, qui l'avoit admirée pendant sa vie, malgré quelque peu de jalousie dont parfois elle n'avoit pu se défendre, l'idolâtroit alors après sa mort, et il n'y avoit point d'hommages qu'elle ne s'empressât de rendre à sa mémoire.

Dans le fait, lady Avenel pouvoit bien avoir conçu quelque doute secret sur quelques-unes des doctrines de l'église de Rome, et en appeler tacitement de ce système corrompu de christianisme au livre sur lequel le christianisme lui-même est fondé; mais elle n'avoit jamais cessé d'être régulière dans les devoirs qu'exige la foi catholique; peut-être ses scrupules n'alloient pas jusqu'à vouloir changer de communion. Tels étoient les sentiments de la plupart des premiers réformateurs, qui, pendant quelque temps du moins, firent tout pour éviter un schisme jusqu'à ce que la violence du pape l'eût rendu inévitable.

Le père Eustache écoutoit avidement la dame Elspeth, et il l'entendoit surtout avec plaisir assurer que, sur les principaux articles de foi, cette dame lui avoit toujours paru parfaitement orthodoxe, et qu'elle assistoit régulièrement aux offices de l'église, car sa conscience lui reprochoit amèrement d'avoir prolongé son entretien avec la veuve, au lieu de s'être rendu aussitôt dans la

chambre où sa présence étoit si nécessaire. — Si tu ne subis pas encore toute la peine due aux sectaires opiniâtres, dit-il en regardant le corps qui étoit sous ses yeux, si tu ne souffres que pour un temps, pour expier des fautes qui tiennent plus de la fragilité humaine que du péché mortel, ne crains pas d'habiter long-temps les régions de souffrances et de deuil. Jeûnes, pénitences, macérations de mon corps, jusqu'à ce qu'il ressemble à ce cadavre informe que l'âme a abandonné, je ferai tout pour hâter ta délivrance. La sainte église, le monastère, notre divine patronne intercéderont pour celle dont les erreurs furent rachetées par tant de vertus. Laissez-moi, dame Elspeth, c'est ici, c'est au pied de son lit que je remplirai les pieux devoirs que réclame cette douloureuse circonstance.

Elspeth obéit, et le moine se mit à dire avec ferveur les prières d'usage pour le repos de l'âme de la défunte. Il resta une heure enfermé seul dans la chambre, et alla ensuite rejoindre la maîtresse du logis, qu'il retrouva encore dans les larmes.

Ce seroit ne pas rendre justice à l'hospitalité de mistress Glendinning, que de supposer que le tribut de larmes qu'elle paya sincèrement à la mémoire de son amie l'absorba au point de lui faire oublier ce qu'elle devoit à son hôte, le sous-

prieur du monastère; le pain d'orge avoit été préparé, un flacon de la meilleure bière avoit été tiré, le jambon le plus succulent avoit été placé sur la table, ainsi que le beurre le plus frais; et ce ne fut que lorsque tous ces préparatifs furent terminés qu'elle s'assit dans le coin de la cheminée, et que, jetant son tablier sur sa tête, elle s'abandonna à toute sa douleur. Il n'y avoit là ni grimace ni affectation. Faire les honneurs de sa maison étoit aux yeux de la bonne veuve, un devoir tout aussi essentiel que tous ceux que pouvoit lui commander son cœur.

Lorsque le sous-prieur entra, elle essuya aussitôt ses larmes, et se levant elle le pria de ne pas dédaigner le modeste repas qu'elle lui avoit préparé. Mais celui-ci la pria de l'excuser, et se montra inflexible : ni le beurre, aussi jaune que l'or, et le meilleur, lui dit-elle, qu'on fit dans les domaines de Sainte-Marie, ni les petits pains d'orge que la pauvre défunte, Dieu la protège! trouvoit toujours si bons, rien ne put décider le sous-prieur à rompre son jeûne.

— Je ne prendrai rien aujourd'hui avant le coucher du soleil, lui dit-il; heureux si par cette légère privation je puis expier ma propre négligence! plus heureux encore si la défunte peut en retirer quelque soulagement! Cependant, dame Elspeth, ajouta-t-il, tout en m'occupant des

morts je ne saurois oublier les vivants au point de laisser derrière moi ce livre, qui est pour les ignorants ce que fut pour nos premiers parents l'arbre de la science du bien et du mal, excellent en lui-même, mais fatal pour ceux à qui il est défendu.

— Oh! je vous le donnerai bien volontiers, mon révérend père, dit la veuve de Simon Glendinning, si je puis parvenir à le dérober aux enfants, et ce ne sera pas bien difficile à présent : les pauvres petits! on leur arracheroit le cœur sans qu'ils s'en aperçussent, tant ils sont plongés dans l'affliction!

— Donnez-leur à la place ce Missel, dit le père Eustache en tirant de sa poche un livre orné de belles figures, et je viendrai moi-même leur expliquer ces images.

— Les belles peintures, dit mistress Glendinning oubliant un instant sa douleur; je réponds bien que c'est un autre livre que celui de la pauvre lady Avenel, et peut-être serions-nous tous heureux aujourd'hui si votre révérence étoit venue hier, au lieu du père Philippe; quoique le sacristain soit un homme puissant, et qu'à l'entendre parler on diroit que d'un mot il pourroit faire envoler la maison, si pourtant les murs n'étoient pas si épais; car, Dieu merci, les ancêtres de Simon y ont mis bon ordre.

Le moine demanda sa mule, et il se disposoit à partir, quoique la bonne veuve lui fit encore mille questions au sujet des funérailles, lorsqu'un cavalier armé de toutes pièces entra dans la cour de la tour de Glendearg.

CHAPITRE IX.

« Nos arbres sont sans fruits, nos sillons sont stériles,
« Depuis qu'en ce pays ces maudits cavaliers
« Viennent, en nous pillant, conquérir des lauriers. »

Manuscrit de Bannatyne.

LES lois d'Écosse, aussi sages et aussi judicieuses qu'elles étoient inutiles, faute d'être mises à exécution, avoient tenté en vain de remédier au tort que faisoient à l'agriculture les nobles et les grands propriétaires, en gardant à leur service des hommes d'armes, qu'on appeloit alors des *jacks*, à cause de la jaquette couverte de fer qu'ils portoient pour armure. Cette soldatesque se comportoit avec une insolence sans égale à l'égard de la classe industrielle de la société, vivoit, en grande partie, de pillage, et étoit toujours prête à exécuter les ordres de son maître, quelque illégaux qu'ils pussent être. En adoptant un pareil genre de vie, ces hommes renonçoient aux travaux réguliers et aux espérances tranquilles d'une honnête industrie, pour un métier dangereux, précaire, et qui cependant avoit tant de charmes pour ceux qui y étoient une fois habitués, qu'il leur devenoit impossible d'en embrasser un autre.

Telle est l'origine des plaintes de John Upland, personnage fictif, représentant un villageois, dans la bouche duquel les poètes du temps mettoient leurs satires générales sur les hommes et les mœurs :

- C'est dans les champs que ces guerriers
- Vont exercer leur valeur sans égale ;
- J'entends les pas de leurs coursiers :
- Fuyons, amis, leur présence est fatale.
- Ainsi s'écrioit le vieux Jean ,
- Connue par sa haute sagesse .

Christie de Clinthill, le cavalier qui venoit d'arriver à la tour de Glendearg, appartenoit à cette classe trop nombreuse, comme l'annonçoient les plaques de fer dont ses épaules étoient couvertes, ses éperons rouillés et sa longue lance. Son casque de fer qui n'étoit nullement brillant étoit surmonté d'une branche de houx, signe porté par tous les affidés de Julien Avenel. Un long sabre à deux tranchants, avec une poignée en chêne poli, pendoit à son côté. La maigreur du cheval et celle de son maître prouvoient qu'ils faisoient tous deux un métier pénible et peu lucratif. Il salua mistress Glendinning d'un air qui n'étoit rien moins que respectueux, et le sous-prieur avec moins de cérémonie encore; car le manque de respect pour les ordres religieux devenoit tous les jours plus commun, surtout parmi

les hommes du métier de Christie, quoiqu'on puisse supposer qu'ils n'étoient pas plus attachés aux nouvelles doctrines qu'aux anciens principes.

— Ainsi donc notre lady est morte, dame Elspeth, dit Christie : mon maître lui envoyoit un bœuf gras pour le jour de sa naissance, mais il servira pour celui de ses funérailles. Je l'ai laissé dans les pâturages, mais comme il est borgne, et qu'il a été marqué en deux endroits avec un fer chaud, plus tôt il sera écorché, mieux cela vaudra; vous m'entendez? Allons, faites donner un picotin d'avoine à mon cheval; et faites-moi servir une tranche de bœuf et une pinte de bière, car il faut que j'aille au monastère. Cependant voilà un moine qui, je crois, pourroit faire ma commission.

— Ta commission, insolent ! dit le sous-prieur en fronçant les sourcils.

— Pour l'amour du Ciel, écoutez-moi, s'écria la pauvre Elspeth qui trembloit de crainte de voir une querelle s'élever entre eux. Christie, c'est le père Eustache, le sous-prieur de l'abbaye! Révérend père, c'est Christie de Clinthill, le chef des jacks du laird d'Avenel!

— Vous êtes au service de Julien d'Avenel, dit le sous-prieur en s'adressant au cavalier, et vous parlez d'une manière si incivile à un frère d'une abbaye à laquelle votre maître a tant d'obligations!

— Il a dessein de lui en avoir encore davantage, répondit Christie, car ayant appris que sa belle-sœur, la veuve de Walter Avenel, étoit fort mal, il m'a chargé d'aller prévenir le père abbé que son intention, si elle mouroit, étoit de célébrer la fête funéraire à l'abbaye, où il s'invite avec une vingtaine de cavaliers et quelques amis, pour y passer trois jours et trois nuits aux frais du couvent; et il en donne avis d'avance afin qu'on ait le temps de faire les préparatifs nécessaires.

— Espères-tu, répondit le sous-prieur, que je me chargerai de ce message insultant pour notre révérend abbé. Crois-tu que les biens de l'Église lui aient été donnés par de saints princes et de pieux seigneurs pour être dissipés en folles profusions au gré du premier laïque orgueilleux qui entretient une suite plus nombreuse que ses moyens ne le lui permettent? Dis à ton maître, de la part du sous-prieur de Sainte-Marie, que le primat d'Écosse nous a donné ordre de ne plus nous soumettre à des exactions arbitraires, sous le faux prétexte d'hospitalité. Nos domaines nous ont été légués pour soulager le pauvre et le pèlerin, et non pour assouvir la cupidité de bandes de soldats grossiers.

— C'est à moi que vous tenez ce langage! s'écria Christie: c'est de mon maître que vous parlez

ainsi ! prenez garde à vous, sire moine, et essayez si vos *ave* et vos *credo* empêcheront vos bestiaux de s'égarer, et rendront vos granges incombustibles.

— Oses-tu menacer le patrimoine de l'Eglise de pillage et d'incendie ? répondit le père Eustache ; et cela à la face du soleil ? Je prie tous ceux qui m'entendent de se rappeler les paroles que ce misérable vient de prononcer. Souviens-toi combien lord James a fait noyer de drôles de ton espèce dans l'étang de Jeddart. C'est à lui et au primat d'Ecosse que je porterai mes plaintes.

Christie furieux mit sa lance en arrêt, et en menaça la poitrine du sous-prieur. Elspeth poussa de grands cris ; et, se précipitant vers Christie :

— Pour l'amour de Dieu, lui dit-elle, songez donc que c'est un homme d'Eglise.

— Je ne crains pas sa lance, dit le sous-prieur : si je meurs en défendant les droits et les privilèges de ma communauté, le primat saura punir ce crime.

— Qu'il prenne garde à lui-même, dit Christie ; mais en même temps il baissa sa lance, et la déposa contre le mur. Si les soldats du comté de Fife qui sont venus ici avec le gouverneur dans la dernière guerre m'ont dit la vérité, Norman Leslie est son ennemi, et il le mènera durement. On sait que Norman est un chien qui ne lâche ja-

mais ce qu'il a une fois mordu. Au surplus, je n'avois pas dessein d'offenser le révérend père, ajouta-t-il, sentant peut-être qu'il avoit été un peu trop loin : je ne suis qu'un soldat, je ne connois que la lance et l'étrier, je ne suis point habitué à traiter avec des savants et des prêtres; et si j'ai dit quelque chose qui l'ait blessé, je suis prêt à lui en faire mes excuses, et à lui demander sa bénédiction.

— Pour l'amour du Ciel, dit Elspeth au sous-prieur en le tirant à part, pardonnez-lui, je vous en conjure. Comment pourrions-nous dormir en paix pendant les longues nuits, si l'abbaye a de pareilles gens pour ennemis?

— Vous avez raison, répondit le père Eustache : c'est à votre sûreté que je dois penser avant tout. Soldat, je vous pardonne, et je prie Dieu de vous accorder sa bénédiction, et de vous envoyer des principes d'honnêteté.

Christie fit une inclination à contre-cœur, et murmura entre ses dents : — Autant vaut dire que Dieu t'envoie la famine ! Mais à présent, sire sous-prieur, revenons-en au message de mon maître : quelle réponse dois-je lui faire ?

— Que le corps de la veuve de Walter Avenel sera déposé dans le même tombeau que celui de son mari avec tous les honneurs dus au rang où Dieu l'avoit placée. Quant à la visite de trois

jours que votre maître se propose de nous faire avec sa suite et ses amis, il ne m'appartient pas de répondre à cet objet, et vous devez faire part à notre digne abbé des intentions de Julien Avenel.

— C'est une course de plus qu'il m'en coûtera, dit Christie : mais qu'importe à quoi j'emploie ma journée ? Eh bien, mon garçon, dit-il à Halbert, qui s'étoit emparé de sa lance, que dites-vous de cet outil ? est-il de votre goût ? voulez-vous vous enrôler dans ma troupe ?

— A Dieu ne plaise ! s'écria vivement sa mère. Mais, craignant que Christie ne se trouvât offensé de cette exclamation, elle s'empressa de lui expliquer que, depuis que son pauvre Simon avoit été tué d'un coup de flèche, elle ne pouvoit voir sans trembler un arc, une lance ni aucune espèce d'armes.

— Il faut prendre un autre mari, dame Elspeth, cela chassera de votre tête toutes ces sorbettes. Que diriez-vous d'un gaillard comme moi ? Cette vieille tour est assez forte ; et si l'on y étoit serré de trop près, on est entouré de montagnes, de bois et de marécages. Oui, un homme pourroit bien vivre ici, entretenir une douzaine de bons compagnons montés et équipés ; tenir une bonne maison, grâce à sa lance et à quelques expéditions, et par-dessus le marché avoir de bonnes

façons pour sa femme. Qu'en dites-vous, dame Elspeth ?

— Hélas ! Christie, pouvez-vous parler ainsi à une pauvre veuve, et quand la mort est dans sa maison ?

— Veuve ! sans doute, et c'est pour cela qu'il faut prendre un mari. Le premier est mort, eh bien ! il faut en prendre un second qui soit plus solide, et qui ne meure pas de la pépie comme un jeune poulet. Mais allons, donnez-moi quelque chose à manger, et nous parlerons de cela un autre jour.

Elspeth connoissoit le caractère de l'homme. Elle le méprisoit autant qu'elle le craignoit, et cependant elle ne put s'empêcher de répondre par un sourire à ses brusques galanteries. — C'est pour qu'il se tienne en repos, dit-elle à part au sous-prieur. Et sur-le-champ elle servit au maraudeur le repas qu'elle avoit préparé pour le père Eustache, se flattant que la bonne chère et le pouvoir de ses charmes occuperoient tellement le maraudeur, qu'il ne songeroit plus à l'altercation qui avoit eu lieu.

Le sous-prieur n'avoit pas plus d'envie d'occasionner une rupture entre l'abbaye et un homme tel que Julien Avenel. Il sentoit que la modération étoit aussi nécessaire que la fermeté pour soutenir l'église romaine au milieu des attaques

dirigées contre elle; et il savoit que, contre l'usage des siècles précédents, les contestations entre le clergé et les laïques se terminoient alors ordinairement à l'avantage de ces derniers. Il résolut donc d'éviter toute nouvelle occasion de querelle, en se retirant; mais il ne manqua pas de s'emparer d'abord du livre que le père sacristain avoit emporté la veille, et qui avoit été rapporté d'une manière si merveilleuse.

Edouard, le plus jeune des fils de dame Elspeth, s'opposa fortement à cet enlèvement. Marie en auroit probablement fait autant; mais elle étoit alors dans une autre chambre avec Tibbie, qui mettoit en usage l'éloquence de la nature pour la consoler de la perte de sa mère.

Edouard défendit les droits de sa jeune amie avec une fermeté qu'on n'avoit pas remarquée jusqu'alors dans son caractère; et déclara que, maintenant que lady Avenel n'existoit plus, ce livre appartenoit à Marie, et que personne n'en disposeroit que Marie.

— Mais si c'est un livre qu'il ne convient pas que Marie lise, dit le sous-prieur, vous ne voudriez pas qu'il restât entre ses mains.

— Sa mère le lisoit, par conséquent on peut le lire sans faire mal. Vous ne l'emporterez point. Mais où est donc Halbert? Il écoute sans doute les rodomontades de Christie. Il ne parle

jamais que de se battre ; pourquoi donc n'est-il pas ici ?

— Quoi ! Edouard, voudriez-vous vous battre contre moi, contre un prêtre, contre un vieillard ?

— Quand vous seriez plus prêtre que le pape, et plus vieux que nos montagnes, je vous dis que vous n'emporterez pas le livre de Marie sans ma permission : je me battrais plutôt.

— Mais, mon jeune ami, qui vous dit que je prétends le garder ? Ne puis-je l'emprunter ? Tenez, voici un beau missel que je vous laisserai pour gage.

Edouard ouvrit le missel avec curiosité, et il examina les peintures dont il étoit orné.

— Saint Georges et le dragon, dit-il ; Halbert aimera cela. Saint Michel brandissant son sabre sur la tête du malin esprit ; c'est encore bon pour Halbert. Saint Jean conduisant son agneau dans le désert, avec sa petite croix de roseaux ; ce sera mon image favorite. Et quelle est cette belle femme qui pleure et qui se lamenté ?

— Sainte Marie-Madelaine qui se repent de ses fautes, mon cher enfant.

— Cela ne conviendra pas à notre Marie, parce qu'elle n'en commet jamais.

— Et bien, je vais vous montrer une autre

Marie qui la protégera ainsi que vous. Voyez comme elle brille avec sa robe parsemée d'étoiles.

L'enfant étoit en extase devant le portrait de la Vierge, que le sous-prieur lui montrait.

— Celui-ci ressemble véritablement à notre Marie, et je crois que je puis vous laisser emporter le livre noir, où il ne se trouve aucune image, et garder celui-ci pour Marie. Cependant, quand j'y pense, il est possible qu'elle préfère l'autre, attendu qu'il vient de sa mère : ainsi il faut que vous me promettiez de revenir le rapporter.

— Je reviendrai bien certainement, dit le père Eustache qui désiroit lui répondre d'une manière évasive, et si vous êtes docile, je vous apprendrai à lire, à écrire et à peindre de pareilles images, en azur, en vert, en jaune...

— Et à faire des figures comme celles de ces saints, et surtout de ces deux Maries ?

— Oui, avec leur bénédiction, je vous instruirai dans cet art, autant que je suis capable de l'enseigner, et que vous le serez de l'apprendre.

— Alors je ferai le portrait de Marie. Mais n'oubliez pas qu'il faut me rapporter le livre noir.

— Vous me reverrez bientôt, répondit le sous-

prieur ; et désirant partir avant que Christie eût terminé son repas , pour éviter une nouvelle entrevue avec lui , il monta sur sa mule , et reprit le chemin du couvent.

Le jour touchoit à sa fin lorsque le sous-prieur se remit en route , car il s'étoit trouvé retenu à la tour plus long-temps qu'il ne se proposoit d'y rester. Un vent d'est très-piquant sifflait dans les feuilles desséchées , et rompoit les foibles nœuds qui les retenoient encore aux arbres.

— C'est ainsi , dit le père Eustache , que dans la vallée du temps notre perspective devient plus sombre à mesure que nous y avançons. Qu'ai-je gagné à mon voyage ? la certitude que l'hérésie travaille contre nous avec une activité plus qu'ordinaire , et que cet esprit dangereux , qui porte à insulter les ordres religieux et à piller les propriétés de l'église , qui est si généralement répandu dans tous les districts de l'est de l'Ecosse , s'avance maintenant à grands pas vers nous.

Le bruit que faisoient les pas d'un cheval qui arrivoit derrière lui , l'interrompit dans ses réflexions. Il retourna la tête , et reconnut le même cavalier qu'il avoit laissé à la tour.

— Bonsoir , mon fils , et que le Ciel vous bénisse , dit le sous-prieur quand le soldat grossier

passa près de lui ; mais celui-ci fit à peine un mouvement de tête ; et pressant les flancs de son cheval , il partit d'un train qui laissa bientôt derrière lui le moine et sa mule.

— Et voilà, pensa le sous-prieur, un autre fléau du temps où nous vivons ; un drôle que sa naissance destinoit à cultiver la terre, et que les divisions funestes et antichrétiennes qui déchirent le pays ont rendu un brigand audacieux et entreprenant. Les barons écossais sont devenus des voleurs et des pillards, opprimant le pauvre par violence, et dévastant les biens de l'église en allant vivre à discrétion dans les abbayes et les prieurés, sans honte ni raison. Je crains d'arriver trop tard pour conseiller à l'abbé de résister aux prétentions injustes de ce Julien Avenel. Il faut que je double le pas.

En même temps il donna un coup de houssine à sa mule ; mais l'animal, au lieu d'en marcher plus vite, s'arrêta tout à coup, devint rétif, et rien ne put obtenir de lui qu'il fit un pas en avant.

— Es-tu aussi infectée de l'esprit du temps, dit le sous-prieur ; toi qui étois ordinairement si docile, te voilà aussi rétive qu'un jack ou qu'un hérétique.

Pendant que le sous-prieur cherchoit à vaincre l'opiniâtreté de sa mule, il entendit une voix de

femme qui lui chantoit à l'oreille, ou du moins à très-peu de distance, les paroles suivantes :

- Bonsoir, bonsoir, moine pieux ,
- Osez-vous bien au clair de lune
- Risquer votre froc en ces lieux ,
- Comme pour braver la fortune ?
- Bien vite rebroussez chemin
- De cette profonde vallée ;
- Redoutez le mauvais lûtin :
- Rapportez la bible volée ;
- Souvenez-vous du sacristain . •

Le sous-prieur jeta les yeux autour de lui , mais il n'y avoit dans les environs ni arbres ni bosquets qui pussent cacher celle qui chantoit. — Que la sainte Vierge me protège ! dit-il : je crois que mes sens ne m'ont pas encore tout-à-fait abandonné. Cependant comment mes pensées s'arrangent-elles en vers que je méprise, et en musique dont je ne me soucie pas ? Pourquoi la voix d'une femme frappe-t-elle mes oreilles, depuis si long-temps indifférentes à cette mélodie ? Je n'y comprends rien, et c'est presque la même chose que la vision du père sacristain. Allons, ma mule, allons, avançons et éloignons-nous d'ici avant que j'aie entièrement perdu le jugement.

Mais la mule sembloit avoir pris racine, et ses yeux, sortant presque de leur orbite, annonçoient de quelle terreur elle étoit saisie.

Tandis que le père Eustache employoit alter-

mativement les coups et les caresses sur cet animal fantaque, la voix invisible se fit de nouveau entendre à deux pas, et chanta ce qui suit :

- C'est donc pour piller un tombeau
- Que vous avez fait ce voyage :
- Cet exploit sans doute est bien beau,
- Reste à savoir s'il est bien sage.
- Renoncez à votre butin,
- Et retournez vite en arrière ;
- La mort veille dans ce chemin,
- Redoutez sa faux meurtrière. »

— Au nom de mon maître, s'écria le sous-prieur ; au nom du maître de l'univers, dont le nom commande à toute la nature, je te conjure de me dire qui tu es, toi qui me persécutes ainsi.

La même voix répondit :

- Ce que je suis ? ni bien ni mal.
- Si mon être n'est pas de céleste origine,
- Au moins il n'est pas infernal.
- Je suis cette vapeur qu'on voit sur la colline
- S'élever du fond du vallon,
- Ou goutte de rosée, ou rayon de lumière,
- Forme fantastique et légère
- Que croit voir en rêvant l'imagination. »

— Ceci passe le pouvoir de l'imagination, dit le sous-prieur, qui, malgré la fermeté de son caractère, sentoit ses cheveux se dresser sur sa tête, et son sang se glacer, en se trouvant si près d'un être surnaturel. Esprit du mal, ajouta-t-il, je te com-

mande de te retirer. Tu ne dois avoir de pouvoir que sur ceux qui travaillent avec négligence dans la vigne du Seigneur.

La voix répliqua sur-le-champ :

- Tu voudrais vainement me priver de mes droits :
- Je puis suivre le vol du brillant météore ,
- Prendre pour mon coursier un rayon de l'aurore ,
- Devancer le tonnerre , égaler à la fois
- Et le vent qui dessèche et le feu qui dévore ,
- Et le torrent fougueux qu'on ne peut captiver.
- Adieu, mais avant peu tu m'entendras encore ,
- Au détour du vallon je dois te retrouver. »

La mule étoit couverte de sueur; le tremblement de tout son corps annonçoit la terreur qu'elle éprouvoit; cependant en ce moment elle parut plus tranquille, et se remit en marche sans attendre l'ordre de son maître.

— Je révoquois en doute l'existence des cabalistes et des rose-croix, pensa le sous-prieur, mais, par mon saint ordre, je ne sais plus qu'en dire. Je n'ai pas la fièvre au cerveau, je suis à jeun, je possède toutes mes facultés; il faut donc qu'il ait été accordé à l'ennemi du genre humain d'avoir du pouvoir sur moi, ou que ce qu'ont écrit Cornélius Agrippa, Paracelse, et les autres auteurs qui ont traité de la philosophie occulte, ne soit pas sans fondement. Au détour du vallon. Je me passerois bien de cette seconde rencontre, mais

je suis au service de l'église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre moi.

Il continua à marcher, mais avec précaution, et non sans crainte, car il ne savoit pas précisément dans quel moment et à quel endroit l'être invisible devoit interrompre une seconde fois son voyage, le vallon faisant plusieurs détours; mais après environ un mille, étant arrivé dans un endroit où la rivière, s'approchant d'une montagne escarpée, ne laissoit que le passage nécessaire pour un homme à cheval, et se détournoit ensuite brusquement sur la gauche, la mule devint rétive de nouveau, montra les mêmes symptômes de frayeur et s'arrêta. Le sous-prieur, sachant mieux alors quelle en étoit la cause, ne fit pas d'efforts pour la faire avancer, mais adressa à l'être invisible, qu'il supposoit encore près de lui, les exorcismes solennels, employés par l'église de Rome en pareille occasion.

La voix lui répondit :

- Qui n'est l'ennemi de personne
- Ne croit pas avoir d'ennemis ;
- Mais avant que je t'abandonne
- Écoute ce dernier avis :
- Dans cette caverne tranquille
- Cache-toi sans perdre un instant.
- Ne parle pas, reste immobile :
- Si l'on te voit, la mort t'attend. »

L'être invisible qui parloit ainsi sembloit être

placé à quelques pas derrière lui. Le sous-prieur tourna la tête de ce côté pour écouter plus attentivement, et voir s'il n'apercevrait rien, quand tout à coup il se sentit enlevé de selle et jeté à terre par une force irrésistible. Il perdit connoissance, et ne la recouvra que long-temps après; car le soleil dorait encore le sommet des montagnes quand il tomba de cheval, et lorsqu'il revint à lui, la lune dominoit sur l'horizon. Encore frappé de terreur, il se mit d'abord sur son séant et reconnut qu'il n'avoit d'autre mal qu'un engourdissement causé par le froid. Un mouvement qu'il entendit près de lui le fit tressaillir; il se leva, et reconnut que le bruit provenoit de sa mule qui païssoit tranquillement à côté de son maître.

Il se remit en marche, et tout en méditant sur cette aventure extraordinaire, il entra dans la grande vallée arrosée par le Tweed. Dès qu'il eut fait entendre sa voix, le pont-levis se baissa; il avoit tellement gagné le cœur du gardien, que Pierre parut lui-même avec une lanterne pour l'éclairer, et l'approchant du visage du père Eustache: — Par ma foi, dit-il, votre révérence a l'air bien fatiguée! vous êtes pâle comme la mort. Mais vous autres qui êtes accoutumés à vivre dans une cellule, il faut peu de chose pour vous mettre aux abois. Moi qui vous parle, avant qu'on m'eût

perché ici entre l'air et l'eau, j'ai quelquefois fait trente milles d'Ecosse avant déjeuner, et j'étois vermeil comme une rose. Voulez-vous manger un morceau? buvez un verre d'eau-de-vie, cela vous fera du bien.

— J'ai fait vœu de ne rien prendre aujourd'hui, répondit le sous-prieur; je ne vous en suis pas moins obligé; mais je vous prie de donner ce que vous m'offrez au premier pèlerin qui arrivera ici pâle et fatigué comme moi. Vous y trouverez tous deux votre avantage, lui en ce monde et vous dans l'autre.

— Et je le ferai, sur mon honneur, pour l'amour de vous, répondit Pierre. C'est incroyable que ce père Eustache gagne le cœur des gens plus aisément que tous ces autres frocards! Ma femme! écoute donc, ma femme! nous donnerons un morceau de pain et un verre d'eau-de-vie au premier pèlerin qui passera; et il n'y aura pas de mal de garder pour cela ce fond de cruche qui est un peu trouble, et ce pain d'orge mal cuit que les enfans n'ont pas pu manger.

Tandis que Pierre donnoit à sa femme ces charitables et prudentes instructions, le sous-prieur, qui avoit obtenu de lui un acte de générosité si peu ordinaire, continuoît sa route vers le monastère. Il avoit à descendre dans son cœur et à y terrasser un ennemi qu'il trouvoit plus formi-

dable que tous ceux que le pouvoir de Satan pouvoit lui susciter extérieurement.

Il étoit vivement tenté de ne point parler de l'aventure inexplicable qui venoit de lui arriver, et il avoit d'autant plus de répugnance à l'avouer, qu'il avoit écouté avec plus d'incrédulité le récit assez analogue du père-sacristain. Il s'aperçut en effet qu'il n'avoit plus le livre qu'il avoit emporté de la tour, et qu'on lui avoit sans doute pris pendant qu'il étoit privé de connoissance.

— Si j'avoue cette étrange aventure, pensoit-il, je deviens la risée de tous mes frères, moi que le primat a placé dans cette abbaye pour les surveiller et maintenir la discipline parmi eux. Je donne sur moi à l'abbé un avantage que je ne regagnerai jamais; et Dieu seul peut savoir si, dans sa simplicité ignorante, il n'en abusera pas au détriment et au déshonneur de l'église. Mais si je me détermine à une coupable réticence, de quel front oserois-je donner des avis aux autres, leur faire des réprimandes? Avoue, cœur orgueilleux, que le bien de la sainte église est moins ce qui t'occupe que la crainte d'être humilié. Le Ciel t'a puni en te blessant du côté où tu te croyois le plus fort, dans ton orgueil spirituel et dans la sagesse mondaine. Tu as triomphé de l'inexpérience de tes frères, souffre qu'ils triomphent à leur tour. Dis-leur ce qu'ils refuseront de

croire. Affirme ce qu'ils attribueront à une crainte puérile, ou ce qu'ils regarderont peut-être comme un mensonge volontaire. Oui, je ferai mon devoir. Mon supérieur saura tout. Si après cela je ne puis plus être utile dans ce monastère, Dieu et la sainte Vierge me placeront dans un autre où je pourrai mieux les servir.

Il n'y avoit pas peu de mérite dans la résolution que le père Eustache venoit de prendre avec autant de piété que de générosité. Dans tous les rangs de la société les hommes tiennent à l'estime des individus de leur classe; mais dans la vie monastique, privés de toute relation avec le monde, n'ayant aucunes liaisons d'amitié hors de l'enceinte de leur cloître, la place qu'ils occupent dans l'opinion de leurs confrères est tout pour eux.

Il alloit se livrer au ridicule et peut-être paroître coupable aux yeux de l'abbé et d'une bonne partie des frères, jaloux et mécontents de l'ascendant qu'il avoit sur toute la communauté; mais cette crainte ne put l'emporter dans l'esprit du sous-prieur, sur la nécessité de faire ce qu'il regardoit comme son devoir.

Bien déterminé à l'accomplir, il vit avec surprise, en approchant de la porte extérieure de l'abbaye, un rassemblement nombreux d'hommes à cheval et à pied, parmi lesquels on distinguoit,

à la lueur des torches des moines, qui sembloient parcourir les rangs. Le sous-prieur fut accueilli par des acclamations de joie unanimes, qui lui apprirent qu'il étoit l'objet de leur sollicitude.

—Le voilà ! le voilà ! Dieu soit loué ! le voilà sain et sauf ! s'écrioient les vassaux, tandis que les moines entonnoient un *Te Deum*.

—Qu'y a-t-il, mes enfants ? qu'y a-t-il donc ? mes frères ? demanda le père Eustache en mettant pied à terre.

—Ne le savez-vous pas, mon frère ? répondit un des moines : eh bien ! suivez-nous au réfectoire, et vous l'apprendrez. Je vous dirai seulement que notre digne abbé avoit donné ordre à nos zélés et fidèles vassaux de courir à votre secours. Vous pouvez vous retirer, mes enfants, et tous ceux qui sont venus ce soir à ce rendez-vous pourront faire prendre demain à la cuisine du couvent trois livres de bœuf et autant de pintes de bonne double bière.

Les vassaux se retirèrent en poussant de nouvelles acclamations, et les moines conduisirent en triomphe le sous-prieur au réfectoire.

CHAPITRE X.

« Oui, c'est moi, Dieu merci, sans une égratignure,
« Tout aussi bien portant qu'avant qu'un guet-apens
« Eut failli retrancher quelque chose à mes ans. »

DACRE.

Le premier objet sur lequel le sous-prieur porta les yeux en entrant dans le réfectoire, fut Christie de Clinthill, assis près de la cheminée, chargé de fers, et gardé par quatre vassaux de l'abbaye. Ses traits annonçoient cette résolution sombre et farouche avec laquelle les gens endurcis dans le crime voient souvent arriver l'instant de leur châtement; mais lorsque le père Eustache s'approcha de lui, ils prirent une expression de surprise sauvage.

— C'est le diable ! s'écria-t-il : c'est le diable lui-même qui ramène les morts parmi les vivants.

— Dis plutôt, lui répliqua un moine, que la sainte Vierge protège ses fidèles serviteurs contre les projets coupables des méchants. Dieu merci, notre cher frère est vivant.

— Vivant ! s'écria le coquin en cherchant à s'approcher du sous-prieur. Si cela est, il ne faut plus dire que l'acier est fidèle. Mais oui, sur ma

foi, ajouta-t-il en le regardant avec des yeux qui exprimoient le plus grand étonnement, il n'a aucune blessure, pas une égratignure; son froc n'est pas même percé!

—Et qui donc m'auroit blessé? lui demanda le père Eustache.

—Ma bonne lance! une lance qui n'a jamais manqué son coup.

—Que le ciel te pardonne ton dessein coupable! aurois-tu donc voulu tuer un serviteur des autels?

—Bah! bah! quand on vous tueroit tous, il en a péri bien d'autres à Flodden-Field.

—Misérable! es-tu donc hérétique en même temps qu'assassin?

—Non, de par saint Gilles! j'ai écouté assez volontiers le laird de Monance, quand il me disoit que vous êtes un tas de fripons et d'imposteurs; mais quand il a voulu me persuader d'aller entendre un certain Wiseheart, un prédicateur de l'Évangile, comme on les appelle, il auroit aussi bien fait d'ordonner à un cheval indompté de fléchir les jarrets pour se laisser monter plus facilement.

—Il a encore quelques bons sentiments, dit le père sacristain à l'abbé qui entroit en ce moment: il a refusé d'entendre un prédicateur hérétique.

—Puisse cette circonstance lui être utile dans l'autre monde! répondit l'abbé: mais, mon frère, préparez-le à quitter celui-ci. Notre bailli va arriver: je vais le livrer au bras séculier; et à la pointe du jour, il sera conduit aux fourches patibulaires de la juridiction.

—*Amen!* dit Christie: il falloit que j'y arrivasse tôt ou tard. Que m'importe de servir de pâture aux corbeaux de Sainte-Marie ou à ceux de Carlisle!

—Permettez-moi de supplier votre révérence, dit le sous-prieur, d'avoir un instant de patience, afin que je puisse m'informer.....

—Quoi! s'écria l'abbé qui ne l'avoit pas encore vu, et qui ignoroit son retour, notre cher frère nous est rendu au moment où nous désespérions de sa vie! Ne vous agenouillez pas devant un pécheur comme moi. Relevez-vous, et recevez ma bénédiction. Quand ce scélérat est arrivé à l'abbaye, bourrelé sans doute par ses remords, et s'accusant de vous avoir assassiné, il m'a semblé que la principale colonne de notre abbaye étoit écroulée. Il ne faut pas qu'une vie si précieuse soit plus long-temps exposée dans un pays frontière; il ne faut pas qu'un homme si évidemment protégé par le ciel occupe plus long-temps dans l'église une place aussi inférieure que celle de sous-prieur. J'écrirai tout exprès,

au primat pour solliciter votre prompt avancement.

— Mais faites-moi donc comprendre, dit le sous-prieur.... Ce soldat a-t-il dit qu'il m'avoit tué ?

— Qu'il vous avoit percé de sa lance, répondit l'abbé, en courant contre vous à bride abattue. Mais à peine étiez-vous tombé de votre mule, mortellement blessé, à ce qu'il croyoit, que notre bienheureuse patronne lui est apparue, et....

— Je n'ai pas dit cela, s'écria le prisonnier : j'ai dit qu'une femme couverte d'une robe blanche s'est présentée à moi comme j'allois mettre pied à terre pour fouiller dans les poches du moine que j'avois renversé, car je sais qu'elles ne sont pas toujours vides. Elle avoit en main un roseau : elle n'a fait que m'en toucher, et elle m'a renversé de cheval aussi facilement que je terrasserois un enfant de quatre ans avec une barre de fer. Alors, comme une diablesse qu'elle est, elle a chanté :

- Sans le houx dont le saint rameau
- Protège seul ton front coupable;
- Pour t'étrangler, de ce roseau,
- J'aurois déjà fait un vrai cable. •

Je me suis relevé, tout étourdi, je suis remonté à cheval, et venu ici comme un fou m'accuser et me faire pendre.

— Vous voyez, mon frère, dit l'abbé au sous-prieur, combien vous êtes favorisé de notre bienheureuse patronne, puisqu'elle est devenue elle-même la gardienne de vos jours. Depuis le temps de notre saint fondateur, elle n'a accordé une telle grâce à personne. J'étois indigne d'avoir sur vous une supériorité spirituelle, et je me flatte qu'on ne me refusera pas de vous nommer à l'abbaye vacante d'Aberbrothock.

— Hélas! mon père, répondit le sous-prieur, vos discours me percent l'âme, et je vous dirai tout à l'heure, sous le sceau de la confession, pourquoi je me crois plutôt le jouet d'un esprit d'une espèce toute différente, que le favori, le protégé des puissances célestes. Mais d'abord permettez-moi de faire une ou deux questions à ce malheureux.

— Tout ce qu'il vous plaira, mon frère, répondit l'abbé; mais vous ne me persuaderez pas qu'il convienne que vous occupiez plus longtemps un grade inférieur au couvent de Sainte-Marie.

— Je voudrois, dit le sous-prieur, demander à cet homme ce qui le portoit à donner la mort à quelqu'un qui ne lui a jamais fait de mal.

— Ne m'avez-vous pas menacé? dit Christie? ne vous souvenez-vous pas de ce que vous m'avez dit du primat, de lord James, et de l'étang

de Jeddart? croyez-vous que je ne sache pas le proverbe qui dit qu'un moine ne pardonne jamais. Pensiez-vous, que j'étois assez fou pour attendre que vous m'eussiez fait mettre la corde au cou, ou le corps dans un sac? Il n'y auroit pas eu plus de sagesse à cela que je n'en ai montré en venant m'accuser ici moi-même. Il falloit que je fusse possédé du diable quand j'ai fait cette sottise-là.

— Et n'étoit-ce que pour une parole échappée dans un moment d'impatience, oubliée dès qu'elle fut prononcée, que vous vouliez m'ôter la vie?

— Oui, c'étoit pour cela, et par amour pour votre crucifix d'or.

— Juste Ciel! Ce métal jaune, une substance vile quoique brillante, a-t-il pu vous faire oublier l'image sacrée qui frappoit vos yeux? Mon digne père, daignez abandonner ce coupable à ma merci.

— A votre justice, si vous le voulez, mon frère, s'écria le père sacristain, mais non à votre merci. Songez que nous ne sommes pas tous également favorisés de la sainte Vierge, et qu'il n'est pas probable que tous les frocs du convent pourront servir de cotte de mailles contre les coups de lances.

— C'est pour cette raison même que je ne voudrois pas, tout indigne que j'en suis, occa-

bioner une rupture entre notre communauté et Julien Avenel, maître de cet homme.

— A Dieu ne plaise ! s'écria le père sacristain : c'est un second Julien l'Apostat.

— Avec la permission de notre révérend père, dit le sous-prieur, je demande donc qu'on détache les fers de cet homme, et qu'on lui rende la liberté. Ami, dit-il ensuite à Christie, en lui offrant son crucifix d'or, je te donne volontairement ce que tu voulois obtenir en m'arrachant la vie. Puisse la vue de cette image sacrée t'inspirer de meilleures pensées que le métal dont elle est faite ! Je te permets de t'en défaire, si tes besoins l'exigent, mais à condition qu'en ce cas tu en prendras une autre d'une matière moins coûteuse, mais qui n'en a pas moins de prix aux yeux qui ne la regardent que comme le signe du salut de tous les hommes. C'est un legs que m'a laissé un ami qui m'étoit bien cher, mais il aura été bien employé s'il peut gagner une âme au Ciel.

Le maraudenr, délivré de ses chaînes, regardoit alternativement le sous-prieur et le crucifix d'or. — Par saint Gilles, dit-il, je ne vous comprends pas : si vous me donnez de l'or pour avoir levé la lance contre vous, que me donneriez-vous donc pour la lever contre un hérétique ?

— L'église, répondit le père Eustache, essaiera l'effet de ses censures spirituelles pour ramener

au bercail ces brebis égarées, avant d'employer le tranchant de l'épée de saint Pierre.

— Fort bien, dit Christie, mais on assure que le primat prétend que la corde et le gibet doivent venir au secours de ses censures. Au surplus, adieu, je vous dois la vie, je ne l'oublierai pas.

Le bailli arriva en ce moment tout essoufflé, en grand costume, et suivi de quatre hommes armés de haliebardes.

J'ai été un peu lent à me rendre aux ordres de votre révérence, dit-il à l'abbé; c'est que j'ai tant engraisé depuis la bataille de Pinkie, que j'ai besoin de plus de temps qu'autrefois pour m'habiller. Mais le cachot est préparé, et quoique, comme je le disois, j'aie été un peu lent...

Ici l'homme qu'il comptoit emmener prisonnier s'avança gravement vers lui d'un air goguenard.

— Oui, bailli, lui dit-il, vous avez été un peu lent, et j'ai beaucoup d'obligation à votre graisse et au temps qu'il vous a fallu pour vous habiller. Si le bras séculier fût arrivé une demi-heure plus tôt, j'aurais été hors de la portée de la merci spirituelle. Au surplus je vous fais mes adieux, et je souhaite que vous sortiez de vos habits plus facilement que vous n'y êtes entré.

— Misérable! s'écria le bailli rouge de colère, sans la présence du vénérable et révérend abbé, je t'apprendrois...

— Si vous avez quelque chose à m'apprendre, dit Christie, vous me trouverez demain, à la pointe du jour, près de la fontaine de Sainte-Marie.

— Pécheur endurci, s'écria le père Eustache, est-ce à l'instant où l'on vient de te faire grâce de la vie que tu peux encore avoir de pareilles pensées?

— Je te retrouverai avant long-temps, dit le bailli, et je t'apprendrai tes *Oremus*.

— Avant que ce temps arrive, répondit Christie, j'examinerai par un beau clair de lune si tes bestiaux sont aussi gras que leur maître.

— Je te ferai pendre par une matinée de brouillard, effronté brigand, s'écria l'officier séculier de l'église.

— Jamais il n'a existé de brigand si effronté que toi, répondit Christie; et quand les vers rongeront ta carcasse, je puis espérer d'obtenir ta place de la faveur de ces révérends pères.

— Tu peux obtenir un confesseur et une corde de leurs mains et des miennes, dit le bailli. C'est tout ce que tu auras jamais de nous.

Le sous-prieur, voyant que les frères prenoient à cette contestation entre la justice et l'iniquité plus d'intérêt que le strict décorum ne le permettoit, les pria tous deux de se retirer. — Bailli, dit-il, emmenez votre escorte, votre présence n'est

plus nécessaire ici; et toi, Christie, pars sans plus de délai, et souviens-toi que tu dois la vie à la clémence de notre révérend abbé.

— Vous pouvez en dire tout ce qu'il vous plaira, répondit Christie, mais quant à moi, je juge que c'est à la vôtre que je la dois; et, comme je vous l'ai dit, je ne l'oublierai point. A ces mots, il partit en sifflant, d'un air aussi tranquille que s'il n'eût pas couru le moindre danger.

— Endurci jusqu'à la brutalité! dit le père Eustachie; et qui sait pourtant s'il n'est pas au fond meilleur que cet extérieur grossier ne l'annonce?

— Sauver un voleur de la potence, dit le père sacristain..... vous savez le reste du proverbe; et en supposant, ce que Dieu veuille nous accorder, que ce coquin audacieux veuille bien ne pas attenter à notre vie, qui nous garantira qu'il respectera de même nos récoltes et nos troupeaux?

— Ce sera moi, mes frères, dit un vieux moine: vous ne savez pas encore ce que peut faire un voleur repentant. Du temps de l'abbé Ingilram, je m'en souviens comme si c'étoit hier, on ne voyoit pas sans plaisir les maraudeurs arriver à l'abbaye. Ils payoient la dime de tous les troupeaux qu'ils amenoient du sud; et attendu la manière dont ils se les procuroient, ils portoient même quelquefois cette dime au septième. Lorsque du haut de la tour on voyoit s'avancer dans

la vallée une vingtaine de bœufs bien gras ou un beau troupeau de moutons, conduits par deux ou trois hommes d'armes, dont le casque, la cuirasse et la longue lance étinceloient au loin, le bon abbé Ingilram, qui avoit toujours le mot pour rire, avoit coutume de s'écrier : Voilà la dime des déponilles des Égyptiens. J'ai vu le fameux Jean Armstrong, bel homme, vraiment, plein de religion, et c'est bien dommage qu'il soit mort avec une cravate de chanvre; je l'ai vu, dis-je, venir dans l'église de l'abbaye, ayant à son bonnet neuf croix, faites chacune de neuf pièces d'or; et il alloit de chapelle en chapelle, de saint en saint, d'autel en autel, laissant ici une pièce d'or, là deux, ailleurs une croix tout entière, jusqu'à ce qu'il ne se trouvât pas plus d'or à son bonnet que vous n'en voyez à mon capuchon. Mais où trouver aujourd'hui des maraudeurs de cette espèce ?

— Il n'y en a plus, frère Nicolas, répondit l'abbé. Ils sont plus disposés à prendre l'or de l'église qu'à lui en apporter; et quant aux troupeaux qu'ils volent, je crois qu'ils s'inquiètent peu s'ils appartiennent à un fermier anglais ou à un monastère écossais.

— Ils n'ont plus rien de bon, dit le père Nicolas; ce sont de francs vauriens; ils ne ressemblent nullement à ceux que j'ai vus autrefois.

— Il est inutile d'en parler, frère Nicolas, dit l'abbé, ce temps est passé. Maintenant, mes frères, vous pouvez vous retirer. Je vous dispense de matines pour cette nuit. L'assemblée que nous venons d'avoir vous en tiendra lieu. Cependant, père sacristain, que la cloche sonne à l'ordinaire, pour l'édification des fidèles. Recevez ma bénédiction, mes frères. Passez à l'office, le cellérier vous y donnera un gobelet de vin et une croûte de pain. Vous avez été inquiets et agités, et en pareil cas il est dangereux de s'endormir l'estomac vide.

— *Gratias agimus quàm maximas, Domine reverendissime*, dirent les frères en se retirant, dans l'ordre de leurs grades.

Lorsqu'ils furent sortis, le sous-prieur, se mettant à genoux devant l'abbé, le pria de l'entendre en confession. L'abbé auroit volontiers allégué pour s'en dispenser la fatigue et l'inquiétude qu'il avoit eues pendant cette soirée, mais le père Eustache étoit de tous les hommes celui aux yeux duquel il auroit le moins voulu montrer quelque indifférence à remplir ses devoirs religieux. Il écouta donc sa confession, dans laquelle le sous-prieur lui conta les aventures extraordinaires qui lui étoient arrivées pendant son voyage. Il lui demanda ensuite s'il ne se sentoit coupable d'aucun secret péché qui eût pu le soumettre pour un cer-

tain temps au pouvoir du malin esprit, et le sous-prieur convint qu'il pouvoit avoir mérité un tel châtiment pour avoir jugé avec une rigueur peu fraternelle la conduite du père sacristain.

— Le Ciel, dit le pénitent, a peut-être voulu me convaincre qu'il peut à volonté, non-seulement ouvrir une communication entre nous et des êtres d'une nature différente de la nôtre, et que nous appelons surnaturels, mais encore nous punir de l'orgueil avec lequel nous nous attribuons un courage, une sagesse et des connoissances supérieures à celles des autres.

Où a raison de dire que la vertu trouve sa récompense en elle-même, et je doute qu'un devoir complètement rempli ait jamais été mieux récompensé qu'il ne le fut dans le cas dont il s'agit. L'abbé avoit écouté presque malgré lui la confession du sous-prieur; mais entendre l'homme qui étoit l'objet, dirai-je de sa crainte ou de son envie, peut-être de toutes deux, s'accuser lui-même à ses pieds de la faute qu'il lui avoit tacitement reprochée, c'étoit une satisfaction pour son orgueil, un triomphe pour son jugement. L'espèce de crainte que lui inspiroit le père Eustache disparut de son cœur en ce moment, et n'y laissa plus que la bonté qui lui étoit naturelle. Bien loin de vouloir profiter de cette découverte pour tyranniser le sous-prieur, l'exhortation qu'il lui adressa

n'exprima qu'un mélange assez comique des sentimens que lui inspiroient sa vanité satisfaite d'une part, et de l'autre le désir qu'il avoit de ne pas blesser la sensibilité de son pénitent.

— Mon frère, lui dit-il *ex cathedra*, vous êtes trop judicieux pour ne pas avoir remarqué qu'en plus d'une occasion nous avons sacrifié notre opinion à la vôtre, même dans les affaires les plus intéressantes pour la communauté. Ne croyez pourtant pas que nous ayons agi ainsi parce que nous nous considérons comme le dernier de la communauté en esprit ou en jugement; notre motif étoit le désir d'inspirer à nos jeunes frères ce courage qui est nécessaire pour énoncer librement son opinion. Nous avons quelquefois renoncé à la nôtre, afin d'encourager nos inférieurs et surtout notre cher frère le sous-prieur à nous donner leurs avis avec franchise. Peut-être cette déférence, cette humilité de notre part a-t-elle malheureusement contribué à vous faire concevoir une idée trop relevée de vos talents, de vos moyens et de vos connoissances, ce qui a pu vous rendre le jouet du malin esprit, en lui donnant prise sur vous, car il est bien certain que le Ciel ne nous estime qu'en proportion de notre humilité. Peut-être ai-je moi-même à me reprocher d'avoir dérogé à la dignité de la place à laquelle la Providence m'a appelé, en me laissant trop sou-

vent diriger et conduire par la voix d'un inférieur. Il faut donc à l'avenir, mon cher frère, que nous évitions tous deux de retomber dans la même faute, vous, en attribuant trop d'importance à vos connoissances temporelles, moi en dérogeant à ma dignité spirituelle. Ce n'est pas que nous voulions perdre les avantages que nous avons souvent trouvés, et que nous trouverons encore dans vos sages conseils, mais nous les prendrons dans des entretiens particuliers, et si nous croyons devoir nous y rendre, nous en soumettrons le résultat au chapitre comme émanant directement de nous-même. Par ce moyen nous vous éviterons cette apparence de victoire qui est une si puissante tentation à l'orgueil; et nous ne tomberons pas nous-même dans cet excès de modestie qui peut diminuer l'importance de notre place aux yeux de la communauté que nous présidons.

Quelque respect qu'eût le père Eustache pour le sacrement de la pénitence, il auroit pu être exposé en ce moment à la tentation de sourire en entendant son supérieur lui détailler avec une adroite simplicité le plan qu'il formoit pour continuer à profiter des lumières et de l'expérience du sous-prieur en s'en réservant tout l'honneur; mais sa conscience lui dit que le révérend abbé avoit raison.

— J'aurois dû, pensa-t-il, songer moins à l'im-

dividu, et davantage à la place qu'il occupe, couvrir de mon manteau la nudité de mon père spirituel, chercher à le rendre respectable aux yeux de nos frères, afin qu'il pût leur être plus utile. L'abbé ne peut être humilié sans que la communauté partage son humiliation.

Le père Eustache reconnut donc humblement la justesse de tout ce que l'abbé venoit de lui dire, et protesta qu'il se feroit toujours un devoir de lui donner son opinion quand il la lui demanderoit. Il le remercia du soin qu'il vouloit prendre d'écarter de lui toute tentation d'orgueil et de vanité : il le pria ensuite de lui infliger la pénitence qu'il jugeroit convenable, en lui disant qu'il s'étoit lui-même imposé celle de jeûner toute la journée.

— Et c'est précisément ce dont je vous blâme, dit l'abbé, bien loin de lui faire un mérite de son abstinence. Ces jeûnes ne tendent qu'à faire monter de l'estomac au cerveau des vapeurs qui n'y engendrent que vanité, et qui nous remplissent de vaine gloire et d'orgueil. Il est convenable, il est juste que les novices se livrent aux veilles et aux jeûnes, parce que ces austérités chassent loin d'eux les mauvaises pensées et toutes les idées charnelles ; mais quant à ceux qui sont morts au monde, comme vous et moi, mon cher frère, c'est une œuvre de surérogation qui ne produit qu'un

orgueil spirituel. Je vous enjoins donc de vous rendre à l'office, et d'y faire un souper raisonnable, en l'arrosant de bon vin; et comme l'opinion que vous aviez de votre propre sagesse vous a quelquefois porté à trop mépriser ceux de nos frères moins versés dans les sciences mondaines, je vous enjoins encore de faire ce repas en compagnie de notre révérend frère Nicolas, et d'écouter pendant une heure, sans impatience et sans l'interrompre, le récit qu'il pourra vous faire des événements qui ont eu lieu du temps de notre vénérable prédécesseur l'abbé Ingilram, de l'âme duquel Dieu puisse avoir pitié! Quant aux exercices pieux auxquels vous pourrez vous livrer en expiation des fautes dont vous venez de nous faire l'aveu avec contrition et humilité, nous y réfléchirons cette nuit, et nous vous annoncerons notre volonté demain matin.

Il est à remarquer que depuis cette soirée mémorable le digne abbé regarda son conseiller d'un œil plus favorable, conçut pour lui des dispositions plus amicales que lorsqu'il le considéroit comme un homme impeccable et infaillible, dans la vertu duquel on ne pouvoit discerner la plus foible tache. Il sembloit que l'aveu de ses imperfections avoit valu au père Eustache toute l'affection de son supérieur. Il faut pourtant convenir que cet accroissement de bienveillance étoit

accompagné de circonstances qui, pour une âme aussi élevée que celle du sous-prieur, devoient être plus pénibles à supporter que les plus longues narrations du verbeux et ennuyeux père Nicolas. Par exemple, il ne parloit guère de lui à un de ses moines, qu'en disant : — Notre cher frère Eustache, le pauvre homme ! et lorsqu'il exhortoit les jeunes frères à se méfier des pièges que Satan ne manque jamais de tendre à ceux qui se croient plus vertueux que les autres, il avoit soin de choisir ses expressions de manière que, sans que l'abbé désignât expressément le sous-prieur, chacun pût le considérer comme un de ces justes qui avoient une fois succombé à la tentation. Il falloit, en ces occasions, que le père Eustache réunît en lui la soumission d'un moine, la philosophie d'un stoïcien, la patience et l'humilité d'un chrétien, pour endurer le ton de compassion et de protection de son supérieur. Il en résulta qu'il mena une vie plus retirée, qu'il se mêla moins des affaires de la communauté, et que lorsque l'abbé lui demandoit son avis il ne le lui donnoit plus avec cet air d'autorité marquée qu'il avoit pris jusqu'alors.

CHAPITRE XI.

- « Vous appelez cela de l'ordre, dites-vous !
- « C'est un troupeau de bœufs marchant à l'aventure
- « Devant un conducteur qui force leur allure.
- « Les premiers, moins pressés, s'arrêtant à leur gré,
- « Peuvent tondre, en passant, quelque peu sur le pré ;
- « Mais les pauvres traîneurs, les boîteurs de la troupe,
- « Sentent Martin-bâton leur caresser la croupe. »

Ancienne comédie.

Deux ou trois ans se passèrent, et pendant ce temps la tempête qui menaçoit d'amener un changement total dans le gouvernement de l'église s'approchoit de plus en plus, et redoubloit de violence. D'après les circonstances rapportées à la fin du chapitre précédent le sous-prieur avoit totalement changé sa manière de vivre. En toute occasion il donnoit son avis, quand on le lui demandoit, soit à l'abbé en particulier, soit au chapitre, sur les affaires de la communauté, qui continuoit à profiter ainsi de ses lumières et de son expérience; mais il n'étoit pas le premier à l'offrir comme autrefois, et il sembloit vivre davantage pour lui-même.

Il s'absentoit quelquefois du couvent pendant des journées entières, et l'aventure qui lui étoit arrivée près de Glendearg ayant fait sur son esprit

une forte impression, il retourna souvent à la tour, et finit par prendre un vif intérêt aux enfants qui l'habitoient. Il étoit d'ailleurs curieux de savoir si le livre qu'il avoit perdu, lorsque lui-même avoit été si merveilleusement sauvé de la lance d'un assassin, y étoit encore retourné.

— Il est bien étonnant qu'un esprit, pensoit-il, car il ne pouvoit considérer sous un autre point de vue la voix qui lui avoit parlé, prenne tant d'intérêt d'un côté pour faciliter les progrès de l'hérésie, et de l'autre pour sauver la vie d'un prêtre catholique!

Mais toutes les enquêtes qu'il fit à plusieurs reprises furent inutiles, et il fut obligé de croire qu'aucune traduction des saintes écritures en langue vulgaire n'avoit reparu à la tour de Glendearg.

Cependant les visites du bon père ne furent pas sans utilité pour Édouard Glendinning et pour Marie Avenel. Le premier avoit des dispositions étonnantes pour apprendre, et retenoit invariablement ce qu'il avoit une fois appris. Il joignoit l'amour du travail à l'esprit naturel, l'exactitude à la vivacité; qualités qui ne se trouvent réunies que dans un petit nombre d'êtres privilégiés.

Le père Eustache désiroit bien vivement que les talents précoces que chaque jour développoit

d'avantage dans son jeune élève, fussent consacrés au service de l'église, et il croyoit que le jeune homme y consentiroit volontiers, car il le voyoit d'un caractère doux, calme, réfléchi, et semblant regarder la science comme le principal objet et le plus grand plaisir de la vie. Quant à sa mère, le sous-prieur ne doutoit pas qu'habituee à regarder avec respect les moines de Sainte-Marie elle ne se trouvât trop heureuse de placer un de ses fils dans cette sainte communauté. Mais le bon père se trompoit sur ces deux points.

Quand il parloit à Elspeth Glendinning de ce qui flatte le plus l'oreille d'une mère, des talents et des progrès de son fils, elle l'écoutoit avec délices. Mais, quand il lui faisoit entendre que c'étoit un devoir de consacrer au service de l'église des qualités qui sembloient faites pour en être l'ornement et en prendre la défense, la dame tâchoit toujours de détourner la conversation, et si elle se trouvoit pressée de trop près, elle appuyoit sur l'impossibilité où étoit une veuve de faire valoir elle seule le fief que le couvent avoit accordé à son mari, sur les vexations qu'elle pourroit éprouver de la part de ses voisins; enfin sur le désir qu'elle avoit qu'Édouard restât à la tour, remplit la place de son père, et lui fermât un jour les yeux.

Le sous-prieur lui répondoit alors que, même

sous un point de vue mondain, il étoit de l'intérêt de sa famille qu'elle fit entrer un de ses fils dans le monastère de Sainte-Marie, puisqu'il auroit par-là plus de moyens pour la protéger efficacement, et qu'il n'étoit pas à présumer qu'il y manquât. Pouvoit-elle avoir un plus grand plaisir que de voir son fils avancer dans la route des honneurs ecclésiastiques? Ne seroit-ce pas pour elle une consolation au lit de la mort, que de savoir que les derniers devoirs lui seroient rendus par un fils respecté pour la sainteté de sa vie, et la régularité de ses mœurs? Il s'efforçoit ensuite de lui démontrer que son fils aîné, Halbert, dont le caractère plus ardent et plus décidé ne lui permettoit pas de donner à l'étude beaucoup de temps ni d'application, n'en étoit pas moins propre à conduire convenablement toutes les affaires du fief.

Elsbeth n'osoit prononcer un refus direct et positif, car elle craignoit toujours de déplaire au sous-prieur, mais jamais elle ne manquoit d'objections à lui opposer. Halbert, disoit-elle, ne ressembloit à aucun des enfants de ses voisins. Il étoit plus grand de toute la tête, et deux fois plus robuste que tous les jeunes gens de son âge. Mais il n'étoit pas propre à mener une vie paisible et retirée. Il étoit bien vrai qu'il n'aimoit guère les livres, mais il aimoit encore moins la herse et

la charrue. Il avoit nettoyé la rouille du vieux sabre de son père, l'avoit attaché à un ceinturon, et sortoit rarement sans l'avoir à son côté. Il étoit doux et tranquille, quand tout alloit à son gré ; mais, le contrarioit-on, c'étoit un diable incarné. — En un mot, révérend père, disoit-elle en fondant en larmes, si vous me privez d'Édouard, c'est retirer le seul soutien de ma maison, car j'ai un pressentiment qu'Halbert prendra le métier de son père, et que j'aurai le chagrin de le perdre comme lui.

Le bon sous-prieur parloit alors d'autre chose, et se flattoit que le temps pourroit dissiper ce qu'il appeloit les préjugés d'une bonne mère.

Mais si, laissant la mère, le père Eustache s'adressoit au fils, et cherchoit à l'animer d'une nouvelle ardeur pour ses études, en lui faisant sentir combien elles seroient utiles à son avancement s'il consentoit à prendre les ordres sacrés, il trouvoit en lui la même répugnance qu'en sa mère. Édouard alléguoit un manque de vocation suffisante pour une telle profession, une répugnance invincible à quitter sa mère, et d'autres objections que le sous-prieur regardoit comme évasives.

— Je vois clairement, lui dit-il un jour, que l'enfer a ses agents comme le Ciel, et qu'ils sont, hélas ! les plus actifs à exécuter les ordres de

leur maître, et à lui trouver des serviteurs. J'espère, jeune homme, que ce n'est ni la paresse, ni l'attrait des plaisirs licencieux, ni l'amour d'un gain sordide, ni la soif des grandeurs humaines qui vous détournent d'entrer dans la carrière que je désire vous ouvrir; mais j'espère surtout que le désir d'obtenir des connoissances supérieures, tentation à laquelle sont fréquemment exposés ceux qui ont fait quelques progrès dans les sciences, ne vous a pas entraîné dans le danger d'écouter les pernicieuses doctrines qu'on prêche aujourd'hui relativement à la religion. J'aimerois mieux vous savoir aussi ignorant que les animaux qui périssent tout entiers, que de vous voir ouvrir l'oreille à la voix des hérétiques.

Édouard Glendinning écouta cette réprimande les yeux baissés, et ne manqua pas ensuite d'assurer bien positivement son digne instituteur qu'il n'avoit jamais dirigé ses études sur des sujets interdits par l'Église. Le père Eustache fut donc réduit à former de vaines conjectures sur la cause véritable de sa répugnance pour l'état monastique.

Un vieux proverbe employé par Chaucer, et cité par Élisabeth, dit :

« Les plus savants ne sont pas les plus sages. »

et il est aussi vrai que si un poète ne l'eût pas

mis en vers, et qu'une reine n'en eût jamais parlé. Si l'esprit du sous-prieur eût été un peu moins occupé des progrès de l'hérésie, et un peu plus de ce qui se passoit dans la tour de Glendearg, il auroit lu dans les yeux expressifs de Marie Avenel la cause du peu de vocation qu'avoit son jeune compagnon pour la cléricature. Elle avoit alors quatorze à quinze ans; et, comme je l'ai déjà dit, elle avoit aussi profité des leçons du bon père, à qui son air d'innocence et sa beauté enfantine inspiroient un double intérêt. Son rang et les espérances de fortune qu'elle avoit, lui donnoient le droit d'être initiée dans l'art de lire et d'écrire; et comme elle faisoit des progrès un peu moins rapides qu'Édouard, celui-ci lui servoit en quelque sorte de répétiteur, et lui expliquoit chaque leçon de leur instituteur commun, une seconde, une troisième fois, et jusqu'à ce qu'elle l'eût parfaitement comprise et retenue.

Halbert avoit commencé par être leur compagnon d'études; mais son caractère vif et bouillant ne put adopter long-temps une occupation dans laquelle on ne pouvoit faire de progrès sans une attention et une assiduité soutenues. Les visites du sous-prieur se faisoient à des intervalles irréguliers; il étoit quelquefois une semaine entière sans paroître à la tour; et Halbert,

qui ne travailloit presque jamais qu'en sa présence, non-seulement n'apprenoit rien pendant cet espace de temps, mais oublioit une bonne partie de ce qu'il avoit déjà appris. Quand le père arrivoit, il étoit mécontent de se trouver moins avancé que les autres; mais ce désagrément ne l'empêchoit pas de persister dans la même conduite.

Pendant un certain temps, de même que tous les amis de la paresse, il ne se contentoit pas de ne pas travailler lui-même; mais il cherchoit encore à interrompre le travail des autres, en tâchant de les en distraire.

— Édouard, disoit-il un jour à son frère, dépêchez-vous, prenez votre bonnet, le laird de Colmslie est au bout de la vallée avec ses chiens.

— Peu m'importe, Halbert, répondit Édouard: ses chiens peuvent forcer un daim sans que j'y sois, et il faut que j'aide Marie à apprendre sa leçon.

— Oui, répliquoit Halbert, travaillez comme un moine, jusqu'à ce que vous soyez moine vous-même.

Une autre fois c'étoit Marie qu'il cherchoit à détourner de l'étude.

— Voulez-vous venir avec moi? lui demandoit-il un jour: je vous montrerai le nid de tourterelles dont je vous ai parlé.

— Il faut que j'étudie ma leçon, Halbert, lui répondoit Marie : il me faudra long-temps pour l'apprendre ; je n'apprends pas aussi facilement qu'Édouard, et j'en suis bien fâchée, car j'aurais été charmée d'aller voir ce nid avec vous.

— Vraiment ? dit Halbert avec vivacité : eh bien je vous attendrai ; et, qui plus est, je tâcherai aussi d'apprendre ma leçon.

Il prit son livre d'un air gai, et ne put cependant retenir un soupir en cherchant à graver dans sa mémoire la tâche qui lui avoit été assignée. Comme s'il eût été banni de la société des deux autres, il s'assit solitairement près d'une fenêtre ; et, après avoir bâillé cinq à six fois à la première lecture de sa leçon, il renouça à un travail si fatigant, et se trouva occupé presque involontairement à examiner son frère et sa jeune amie.

Le tableau qu'il avoit sous les yeux étoit enchanteur en lui-même ; mais, quelle qu'en fût la cause, il n'y trouvoit guère de plaisir. La jeune et charmante fille, avec des regards pleins d'ardeur, d'innocence et de simplicité, tantôt cherchoit à comprendre elle-même ce qui pouvoit l'embarrasser, tantôt s'adressoit à Édouard pour en obtenir les explications qui lui étoient nécessaires ; et celui-ci, assis à son côté, les yeux fixés sur elle, sembloit enchanté de pou-

voir écarter les obstacles qui s'opposoient à ses progrès, et fier de se trouver en état de lui donner quelque assistance. Il existoit entre eux un lien bien fort, bien intéressant, le désir d'acquérir des connoissances et de surmonter les difficultés.

En proie à un sentiment pénible, et ne connoissant encore ni la source ni la nature de son émotion, Halbert ne put endurer plus longtemps la vue de cette scène paisible. Se levant tout à coup, et jetant avec force son livre par terre, il s'écria : — Au diable tous les livres, et les songes-creux qui les ont faits ! je voudrois qu'une vingtaine d'Anglais vinssent dans la vallée : on verroit à quoi servent toutes ces écritures !

Marie et Édouard tressaillirent, et le regardèrent avec surprise.

— Oui, Marie, continua-t-il d'un ton animé, tandis que quelque larmes couloient de ses yeux malgré lui, je voudrois qu'une vingtaine d'Anglais arrivassent aujourd'hui dans la vallée, et vous verriez qu'un bon bras et un bon sabre sont une protection plus sûre que tous les livres qu'on a jamais ouverts, et toutes les plumes qu'on a jamais arrachées de l'aile d'une oie.

Marie fut presque effrayée de la véhémence avec laquelle il s'exprimoit. — Vous êtes mé-

content, Halbert, lui dit-elle d'un ton affectueux, de ne pas pouvoir apprendre votre leçon aussi vite qu'Édouard; mais il en est de même pour moi, car je n'ai pas plus de facilité que vous. Venez ici : Édouard se placera entre nous deux et nous apprendra notre leçon.

— Il ne m'apprendra rien, s'écria Halbert avec colère : il ne veut pas apprendre de moi ce qui est honorable, ce qui convient à un homme, je ne veux pas apprendre de lui la science de ses moines. Je déteste les moines avec leur ton nasillard et leurs longues robes noires qu'on prendroit pour des jupons, et leurs révérences, et leurs seigneuries, et leurs paresseux de vassaux qui ne sont bons qu'à conduire la charrue et à traîner la herse d'un bout de l'année à l'autre. Je ne donnerai jamais le nom de seigneur qu'à celui qui porte un sabre pour défendre ce titre; et je ne regarde comme homme que celui qui sait se comporter en homme.

— Pour l'amour du ciel, mon frère, dit Édouard, ne parlez pas ainsi! si de telles paroles étoient entendues et rapportées, elles causeroient la ruine de notre mère!

— Eh bien, rapportez-les vous-même; elles feront votre profit, et ne feront tort qu'à moi. Allez dire à vos moines qu'Halbert Glendinning ne sera jamais le vassal d'un froc et d'une tête

tondue, tandis que vingt barons, qui portent le casque et le plumet, ont besoin de soldats. Qu'ils vous accordent ce misérable fief que je méprise, et puisse-t-il vous rapporter beaucoup d'avoine pour faire votre *brochan* ¹.

A ces mots il quitta la chambre précipitamment; mais il y rentra au même instant, et continua à parler avec le même ton d'emportement et de vivacité.

— Mais qu'aucun de vous, et surtout Édouard, ne soit si fier de savoir lire dans ce livre de parchemin! sur mon âme, quand je le voudrai, je saurai lire aussi bien que vous. Je connois un meilleur maître que votre vieux moine, et un meilleur livre que son bréviaire; et puisque vous aimez tant la science, Marie Avenel, vous verrez qui en aura le plus d'Édouard ou de moi. Il sortit une seconde fois de la chambre, et n'y reparut plus.

— Que peut-il donc avoir? dit Marie en le suivant des yeux d'une fenêtre, et en le voyant s'avancer à pas précipités dans la petite vallée. Où peut aller votre frère, Édouard? de quel maître, de quel livre vient-il de nous parler?

— Comment pourrois-je le deviner? répondit Édouard : Halbert a de l'humeur, je ne sais

¹ Espèce de bouillie faite avec de la farine d'avoine, du beurre et du miel. (*Note du Traducteur.*)

pourquoi, et peut-être ne le sait-il pas lui-même. Quand il sera las de courir les montagnes, suivant sa coutume, il reviendra au logis : occupons-nous de notre leçon.

Mais l'inquiétude que causoit à Marie la conduite d'Halbert étoit plus fortement enracinée : elle refusa de continuer à travailler, sous prétexte d'un mal de tête qui lui étoit survenu, et Édouard ne put réussir à la déterminer à se remettre à l'étude de toute la matinée.

Cependant Halbert, la tête nue, les traits enflés de colère, et la larme encore à l'œil, parcourait la petite vallée de Glendearg avec la rapidité d'un daim ; passant par les endroits les plus sauvages, par les sentiers les plus périlleux ; n'étant arrêté par aucun obstacle ; s'exposant à des périls imminents qu'il auroit pu éviter par un léger détour, et semblant n'avoir en vue que d'arriver plus promptement à son but en suivant une ligne aussi droite que si elle eût été tracée par le vol d'une flèche.

Il arriva enfin près d'un ravin étroit, mais profond, situé dans un endroit écarté, et où couloit un foible ruisseau qui versoit ses eaux dans la rivière de la vallée de Glendearg. Il le remonta avec la même précipitation qui avoit marqué tous ses pas depuis son départ de la tour, sans se donner le temps de porter les yeux

autour de lui, et il ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé près de la source du ruisseau dont il venoit de suivre le cours.

Là il jeta un regard sombre et presque effrayé sur les objets qui l'entouroient. En face s'élevait un immense rocher; dans une crevasse un vieux houx étendoit sur la fontaine ses branches vertes, et la couvrait presque en entier. Les montagnes des deux côtés étoient si élevées et si voisines les unes des autres que ce n'étoit qu'à l'heure de midi, et pendant le solstice d'été, que les rayons du soleil pouvoient pénétrer dans cet endroit désert et sauvage. Mais on étoit alors à cette époque de l'année, il étoit justement midi, et l'image brillante de cet astre se réfléchissoit sur le cristal limpide.

— C'est l'heure, c'est le moment, dit Halbert, et je puis maintenant... oui, je puis devenir plus savant qu'Édouard, malgré toute la peine qu'il se donne. Marie verroit s'il est le seul qu'elle puisse consulter, si lui seul a le droit d'être assis à son côté, de se pencher sur elle quand elle lit, de lui montrer chaque mot et chaque lettre. Du reste, elle me préfère à lui, j'en suis sûr; sortie d'un sang noble, elle doit mépriser l'indolence et la lâcheté. Mais, moi-même, ne suis-je pas ici aussi indolent et aussi lâche qu'un moine? Pourquoi craindrois-je d'évoquer cet esprit, cette

ombre, cet être qui m'est inconnu ? Je me suis déjà trouvé en sa présence ; quel mal m'en est-il arrivé ? manqué-je de courage, de résolution ? n'ai-je pas à mon côté le sabre de mon père ? mon cœur bat-il, mes cheveux se dressent-ils sur ma tête à l'idée d'évoquer un être sans doute aérien ? Et comment ferois-je donc face à une troupe d'Anglais de chair et d'os ? Par l'âme du premier des Glendinning ! je ferai l'essai du charme ! je l'ai trop souvent répété pour l'avoir oublié.

Il mit à nu sa jambe droite, la porta en avant, tira son sabre, et, ayant regardé autour de lui comme pour s'armer de résolution, il salua trois fois successivement le vieux houx et la petite fontaine, et prononça d'une voix ferme les vers suivans :

- Dame blanche, d'Avenel,
- Votre promesse m'amène
- Répondez à mon appel,
- Dame blanche d'Avenel.
- Le soleil du haut du ciel
- Brille sur votre fontaine.
- Dame blanche d'Avenel,
- Votre promesse m'amène.

A peine avoit-il fini cette invocation, qu'une femme vêtue d'une robe blanche parut à trois pas de lui.

- Pour moi j'aurois eu peur, franchement je l'avoue,
- D'apercevoir à quelques pas
- Une dame avec tant d'appas !

Coleridge Christobel.

Le Monastère. Tom. I.

15

CHAPITRE XII.

« Aux préjugés en vain vous déclarez la guerre,
« Ce conte me séduit, et mon erreur m'est chère.
« La source dont j'entends le murmure si doux,
« Et dont l'onde embellit le vallon solitaire,
« A des êtres plus purs et plus puissants que nous
« Est bien digne d'offrir un abri tutélaire. »

Ancienne comédie.

LA vue d'une belle femme, vêtue d'une robe blanche, n'avoit rien de bien effrayant en soi; mais cependant son apparition soudaine, à la suite d'une conjuration, causa d'abord à Halbert Glendinning une terreur qui l'emporta sur le courage qui lui étoit naturel, et qui lui fit oublier la résolution qu'il avoit formée de ne pas se laisser effrayer par la présence de l'être surnaturel qu'il voyoit pour la seconde fois. Il gardoit le silence, pouvoit à peine respirer; ses cheveux étoient dressés sur sa tête; ses yeux étoient fixes, sa bouche ouverte, et il restoit immobile dans l'attitude qu'il avoit prise pour prononcer les vers rapportés à la fin du chapitre précédent.

Enfin la dame blanche, car tel est le nom que nous donnerons à cet être, prononça, ou pour

mieux dire chanta les vers suivants d'une voix pleine d'une douceur ineffable :

- Pourquoi m'appelles-tu, jeune homme? réponds-moi.
- Quel motif en ces lieux te conduit? et pourquoi,
- Si tu veux me voir, trembler en ma présence?
- Tout commerce avec nous veut courage et constance.
- Nous méprisons le lâche, il ne reçoit de nous
- Que reproches amers et marques de courroux.
- Parle, le temps est cher, il fuit avec vitesse;
- Un nûage m'attend pour me conduire en Grèce.

Halbert commençoit alors à se remettre de sa frayeur, et il retrouva assez de résolution pour lui dire, quoique d'une voix tremblante : — Au nom du Dieu vivant, qui êtes-vous? La dame blanche répondit :

- Ce que je suis, je ne puis te le dire :
- Ce que je suis, tu ne peux le savoir.
- J'ai le pouvoir d'être utile et de nuire ;
- De faire naître ou d'éteindre l'espoir.
- Suis-je un corps? non. Une ombre? moins encore.
- Je suis la fleur qui pare le coteau,
- Le vent qui gronde et le feu qui dévore,
- La bulle d'air qui s'élève à fleur d'eau.
- Êtres légers, bizarres que nous sommes,
- Nous imitons les passions des hommes ;
- Et cependant que sont-elles pour nous ?
- Ce qu'est pour toi l'image fugitive
- Que ce cristal t'offre sur cette rive.
- Si nous vivons dix fois autant que vous,
- Heureux mortels n'en soyez point jaloux.

- Un long sommeil met fin à notre empire,
- Et d'un réveil nous n'avons nul espoir.
- Mais voilà tout ce que je puis te dire,
- Et voilà tout ce que tu peux savoir. •

La dame blanche cessa de parler, et sembloit attendre une réponse; mais comme Halbert hésitoit encore sur la manière dont il lui adresseroit la parole, la vision devint moins distincte, et commençoit comme à s'effacer. Présument que c'étoit un signe qu'elle alloit disparaître, Halbert se hâta de lui dire : — Dame blanche, lorsque je vous vis dans la vallée, et que vous me remîtes le livre noir de lady Avenel, vous me dites qu'un jour viendrait où je le lirois.

La dame blanche lui répondit :

- Oui, ce fut là que je t'appris moi-même
- Le charme tout-puissant, les mots mystérieux
 - Dont le pouvoir suprême
 - Me force à paraître en ces lieux.
- Tu m'oubliais pourtant, et ta folle jeunesse,
 - Cherchant d'autres plaisirs,
- A la lance homicide, à la chasse traîtresse,
 - Consacra ses loisirs.
- L'ambition, maîtresse de ton âme,
- Seule y put jusqu'ici faire naître un désir.
 - Le livre noir, la blanche dame
 - Sortirent de ton souvenir. •

— Oh je ne serai plus le même, aimable vierge, dit Halbert; je désire m'instruire, et tu me promis

de m'aider dans ce désir, si je le formois jamais, je ne suis plus effrayé de ta présence et je ne suis plus insouciant.

Pendant qu'il parloit ainsi, la vierge mystérieuse devenoit plus distincte, et ce qui n'étoit naguère qu'une ombre presque sans contour, reprenoit l'aspect d'une substance corporelle, quoique les traits de son visage eussent quelque chose de plus vague que ceux d'un habitant ordinaire de la terre. Tel parut du moins cet être extraordinaire à Halbert, qui lui dit : — M'accorderez-vous ma demande, et me confierez-vous le livre saint dont Marie a si souvent pleuré la perte ?

La dame blanche répliqua en ces termes :

- Ta frayeur m'offensoit. Ta paresse est honteuse.
- Quiconque arrive au port, après trop de délais,
- Doit en forcer l'entrée, ou n'y dormir jamais.
- Un astre te couvroit d'une influence heureuse ;
- Ses rayons languissans sont prêts à s'éclipser :
- Courage, fermeté, valeur aventureuse
- A luire encor pour toi peuvent seuls le forcer.

— Si j'ai marché trop lentement jusqu'ici, dit Halbert, vous me verrez marcher désormais avec d'autant plus d'ardeur. D'autres pensées ont occupé mon âme, mais, de par le Ciel ! elles céderont la place à de nouveaux objets : ce seul jour

me vaut des années. Je suis arrivé ici enfant, j'en partirai homme fait, homme en état de converser non-seulement avec son espèce, mais avec tous les êtres à qui Dieu permet de se rendre visibles à nos yeux. J'apprendrai ce que contient ce volume mystérieux; je saurai pourquoi lady Avenel y mettoit tant de prix, pourquoi les prêtres ont deux fois voulu le dérober, pourquoi deux fois vous l'avez tiré de leurs mains. Dites-moi quel est ce livre et le mot qui y est attaché, je vous en conjure.

La dame blanche prit un air sérieux et solennel, et lui répondit en inclinant la tête, et croisant les bras sur son sein :

- C'est un redoutable mystère!
- Trop heureux les mortels auxquels il est permis
- D'y puiser crainte, amour, espérance et prière :
- Mais malheur à celui qui dans ces saints écrits
- Puise le doute ou le mépris ! •

— Donnez-moi ce livre, dame blanche, dit le jeune Glendinning. On dit que je n'ai ni facilité ni amour du travail, mais, avec le secours de Dieu, j'aurai assez d'intelligence pour le comprendre. Donnez-moi ce livre.

La dame blanche lui répliqua encore :

- Parmi des feux aériens,
- Dans les entrailles de la terre,

- J'ai déposé ce livre salutaire,
- Source unique de tous les biens,
- Que tout respecte dans sa sphère,
- Excepté l'homme, auquel il fut donné.
- Prends ma main; et tes yeux, s'ouvrant à la lumière,
- Verront ce qu'un mortel n'a jamais soupçonné. »

Halbert obéit, mais sa main trembla en sentant que celle de la dame blanche étoit froide comme le marbre. Elle s'en aperçut et s'écria :

- Craindrois-tu de me suivre? Il en est temps encor.
- Retourne sur tes pas; abandonne un trésor;
- Vis dans l'obscurité comme dans l'ignorance;
- Mais ne souille jamais ces lieux par ta présence! »

— Je ne crains rien, répliqua l'intrépide jeune homme. Aucune puissance naturelle ou surnaturelle ne m'empêchera jamais de parcourir à mon gré la vallée où j'ai reçu le jour; je suis prêt à vous suivre.

A peine avoit-il prononcé ces mots, que la terre céda sous leurs pieds, et ils descendirent pendant quelques instants avec une rapidité qui glaça tous les sens d'Halbert, et qui lui coupa la respiration. Ils s'arrêtèrent enfin tout d'un coup, et le corps fragile du voyageur mortel n'auroit pu résister à un pareil choc, s'il n'eût été soutenu par sa compagne.

Portant ses regards autour de lui, le jeune Glendinning se vit dans une grotte immense, ta-

pissée de toutes parts de spath et des cristaux les plus brillants, qui réfléchissoient, sous toutes les couleurs du prisme, la lumière d'une flamme brillante qui partoît d'un autel d'albâtre. Cet autel formoit le point central de la grotte, qui étoit de forme ronde, et dont le haut ressembloit en quelque sorte au dôme d'une cathédrale. La flamme ne restoit pas toujours la même, tantôt elle s'élevoit en colonne dorée, presque jusqu'au sommet de la voûte; tantôt, ses gerbes d'une nuance plus douce sembloient planer sur l'autel et y recueillir des forces pour lancer de nouveaux jets de feu. Elle n'étoit pourtant entretenue par aucun aliment visible, et elle ne produisoit ni fumée ni vapeur d'aucune espèce.

Ce qui étoit le plus remarquable, c'est que le livre noir, dont il a été si souvent parlé, étoit placé sur l'autel au milieu de cette colonne de flamme qui paroissoit avoir assez de force pour fondre le diamant, et qu'il n'étoit ni consumé ni même attaqué par le feu.

La dame blanche ayant laissé au jeune Glendinning le temps de considérer tout ce qui l'entouroit, lui adressa de nouveau la parole.

- Le livre saint que tu désires
- Est maintenant devant tes yeux,
- Il est à toi si tu le tires
- Hors de ce brasier merveilleux. •

Commencant à se familiariser avec les merveilles, et honteux de paroître manquer de courage, Halbert n'hésita pas un instant, et comptant sur la rapidité de son geste, il avança les mains à travers les flammes; mais il n'eut pas le temps de s'emparer du livre. Le feu prit à la manche de son habit, et son bras fut si cruellement brûlé, que peu s'en fallut que la douleur ne lui arrachât un cri. Il se contint pourtant : un soupir étouffé, et l'altération de ses traits annoncèrent seuls ses souffrances. La dame blanche, en prononçant les paroles suivantes, lui passa sur le bras sa main froide, et la douleur en disparut sur-le-champ, ainsi que toute trace de brûlure :

- Croyois-tu, jeune téméraire,
- Que le feu dévorant, brûlant sur cet autel,
- Respecteroit l'ouvrage d'un mortel ?
- Il réduiroit l'airain même en poussière,
- Fondroit l'or et le diamant.
- Qui veut braver cet élément
- Doit réunir audace circonspecte,
- Prudence sans timidité ;
- Car cette flamme ne respecte
- Que confiance et vérité. »

Halbert fut un instant embarrassé. — Ce livre, pensa-t-il, reste intact au milieu des flammes : c'est sans doute parce qu'il contient la vérité. Mon bras couvert de ma manche a été brûlé, et ma main nue n'a éprouvé aucun mal : c'est pro-

blement parce qu'elle a eu confiance dans ces flammes sacrées. Je tenterai l'aventure une seconde fois.

A ces mots, il avança hardiment son bras au milieu des flammes, et en retira le saint livre sans éprouver l'action du feu, sans même sentir aucune chaleur. Étonné et presque effrayé de son succès, il vit au même instant un jet de flamme partir de l'autel, s'élancer jusqu'à la voûte en répandant plus d'éclat que jamais, et s'éteignant tout à coup le laisser dans une obscurité profonde. Dans le même moment, il sentit la main froide de sa conductrice saisir la sienne, et ils remontèrent avec la même rapidité qu'ils étoient descendus.

Quand ils sortirent des entrailles de la terre; ils se trouvèrent au même lieu d'où ils étoient partis, c'est-à-dire sur le bord de la petite fontaine, dans l'endroit sauvage nommé *Corrie nan Shian*. Mais en jetant les yeux autour de lui, Halbert vit avec surprise que le soleil descendoit rapidement vers le couchant, et que le jour touchoit à sa fin. Il alloit demander l'explication de ce mystère à sa conductrice, avec laquelle il croyoit n'avoir passé tout au plus qu'une heure; mais elle commençoit à s'évanouir à ses yeux: son visage devenoit plus pâle, ses traits moins distincts; ce n'étoit plus qu'un fantôme vaporeux.

qui se confondoit avec le brouillard. Cette même forme qui rassembloit, quelques instants auparavant, tout ce qui constitue la beauté dans une femme, ne paroissoit plus que l'ombre pâle d'une fille morte d'amour, apparoissant au clair de la lune à son infidèle amant pour l'accabler de reproches.

— Attendez, dame blanche, s'écria le jeune homme enhardi par le succès qu'il avoit obtenu dans la grotte souterraine : vous ne pouvez me laisser comme un homme chargé d'une arme dont il ne sait pas se servir. Il faut que vous m'appreniez à lire ce livre et à le comprendre; sans cela, à quoi me servira d'en être possesseur ?

Mais la dame blanche continuoit à disparaître. Ce n'étoit déjà plus qu'un léger nuage, tel que ceux que l'imagination aime quelquefois à revêtir de la forme humaine, et elle étoit tout-à-fait invisible quant elle prononça ces mots :

• L'heureux droit de tracer ces sacrés caractères

• Ne nous appartient pas,

• Nous ne partageons point, hélas !

• Des fils d'Adam les droits héréditaires.

• Un autre guide t'instruira :

• Travaille avec courage, et le Ciel t'aidera. •

Non-seulement les yeux d'Halbert cherchoient en vain l'être qui lui parloit ainsi, mais la voix

même s'affoiblissoit à chaque vers, comme dans un lointain.

Ce fut en ce moment qu'il sentit toute la terreur qu'il avoit combattue. La nécessité de faire des efforts sur lui-même lui en avoit donné la force; et si la présence de cet être mystérieux lui offroit un sujet de crainte, il y attachoit aussi une idée de protection. Ce fut lorsqu'il put réfléchir de sang-froid sur ce qui venoit de lui arriver, qu'une sueur froide tomba de son front, et qu'il jeta autour de lui un regard craintif, de peur qu'une vision plus effrayante que la première ne s'offrit à ses yeux. Un vent léger s'éleva en ce moment, comme s'il eût porté l'être extraordinaire qu'il venoit de voir, Halbert lui adressa la parole. — Parlez, s'écria-t-il en étendant les bras : montrez-vous encore à moi, aimable vision. Je vous ai déjà vue deux fois, et cependant l'idée de votre présence fait battre mon cœur plus vite que si la terre s'entr'ouvroit pour vomir un démon.

Rien n'annonça pourtant que la dame blanche l'écoutât ou l'entendit, et rien de ce qui l'environnoit n'avoit une apparence surnaturelle. Il jeta encore un coup d'œil autour de lui, et descendit le long du ravin pour rentrer dans la vallée.

Rien ne pouvoit offrir un contraste plus frap-

pant que l'espèce de fureur aveugle avec laquelle il avoit couru à travers les rochers et les précipices pour arriver plus vite à *Corrie nan Shian*, et la calme prudence avec laquelle il retourna chez lui, cherchant avec soin les meilleurs sentiers, non-seulement pour éviter les passages dangereux, mais pour pouvoir réfléchir avec moins de distraction à la scène extraordinaire dans laquelle il venoit d'être témoin et acteur.

Le matin, il s'étoit abandonné aux mouvements impétueux des passions qui l'agitoient; il avoit cherché, à tous risques, à bannir de son esprit le souvenir de ce qui s'étoit passé à la tour : en s'en retournant, il ne faisoit plus qu'une promenade pour se livrer à ses méditations, et il cherchoit à éviter tout ce qui pourroit les interrompre. Ce fut ainsi que, marchant en pèlerin plutôt qu'en chasseur, Halbert arriva chez sa mère à la chute du jour.

CHAPITRE XIII.

- « Si vous aviez vu ce meunier !
- « Dix hommes ne l'effrayoient guère.
- « C'étoit un vigoureux compère
- « Qu'il ne falloit pas condoyer. »

Poème attribué à Jacques 1^{er}, roi d'Écosse.

LE soleil étoit couché, comme nous l'avons déjà dit, quand Halbert Glendinning rentra chez sa mère. Dans cette saison de l'année, midi étoit l'heure du dîner, et l'on soupoit environ une heure après le coucher du soleil. Le premier de ces deux repas s'étoit fait sans Halbert, mais son absence ne causa aucune inquiétude à sa mère, parce qu'elle étoit habituée au peu d'exactitude de son fils, qui passoit souvent des journées entières à la chasse.

Elsbeth en fut pourtant plus contrariée que de coutume en cette occasion, parce qu'il venoit d'arriver chez elle un personnage important, rien de moins que Hob Happer le meunier.

Telle que les ambassades que les potentats s'envoient les uns aux autres, la visite du meunier avoit deux objets : l'un ostensible, l'autre secret. En apparence il faisoit une tournée dans les domaines de l'abbaye, pour prendre part aux

réjouissances auxquelles les habitants de la campagne avoient coutume de se livrer quand ils venoient de terminer leur récolte, et pour renouveler connoissance avec ses amis dans ce moment de plaisir et de gaité. Mais dans le fait il étoit bien aise d'obtenir des renseignements exacts sur la quantité de grains que chacun avoit récoltés, et ce n'étoit point par intérêt pour ses voisins qu'il agissoit ainsi.

Tout le monde sait que les cultivateurs, dans chaque baronnie temporelle ou spirituelle d'Écosse, sont obligés de faire moudre leurs grains au moulin de leur territoire, et d'y payer un droit de mouture considérable, et qu'en cas d'infraction à cette règle ils sont punis par une forte amende. Or il y avoit, à peu de distance de Glendearg, un moulin situé sur les domaines d'un baron séculier. Le meunier en étoit fort accommodant, et il falloit toute la vigilance de Hob Happer pour empêcher ses tributaires de se soustraire à son monopole.

Le moyen le plus efficace qu'il avoit pu imaginer à cet effet étoit de faire tous les ans une visite chez les principaux cultivateurs, vassaux du monastère, immédiatement après la récolte; et, sous prétexte de leur donner une marque d'amitié, il visitoit leurs granges, comptoit leurs meules de grains, s'assuroit par lui-même de la

qualité de la récolte de chacun d'eux, calculoit ce qu'elle devoit produire; ce qui le mettoit en état de juger ensuite si une partie du grain n'étoit point partie par un chemin détourné.

Depuis la mort de son mari, mistress Glendenning n'avoit pas reçu la visite du meunier, probablement à cause de la situation écartée de sa demeure. Mais cette année, par le conseil de Martin, elle avoit fait la spéculation de mettre en valeur une quantité assez considérable de ces terrains éloignés, que chacun, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, avoit droit de cultiver quand il vouloit en courir le risque. L'année ayant été favorable; elle y avoit fait une assez bonne récolte; et ce fut sans doute cette circonstance qui détermina l'honnête meunier à comprendre pour cette fois la tour de Glendearg dans sa ronde annuelle.

Elspeth, en cette occasion, reçut avec plaisir une visite qu'elle ne faisoit autrefois qu'endurer avec patience. La cause de ce changement étoit que le meunier avoit amené avec lui sa fille Mysie dont elle avoit décrit la mise au sous-prieur avec tant d'exactitude, mais dont il ne lui avoit pas été possible d'indiquer seulement les traits.

Jamais elle n'avoit songé à cette jeune fille, mais les questions du sous-prieur ayant éveillé sa curiosité, elle avoit pris des renseignements,

et avoit su que Mysie étoit une bonne fille, aimant à rire, et d'un excellent caractère; qu'elle avoit les yeux noirs, les joues vermeilles, et la peau aussi blanche que la belle farine de son père. Quant à la fortune, objet important, Mysie étoit fille unique; son père avoit amassé, grâce à son moulin et à son adresse, une jolie fortune, et son mari pourroit espérer de succéder au moulin de son beau-père, s'il obtenoit les bonnes grâces de l'abbé de Sainte-Marie, et la protection du prieur, du sous-prieur, du sacristain, etc., etc.

A force de réfléchir sur tous ces avantages, Elspeth vint à penser que le seul moyen d'empêcher son fils Halbert de se livrer au goût qu'il paroissoit avoir pour les armes étoit de le marier, et que Mysie Happer lui conviendrait assez.

Cette pensée l'occupoit souvent, et elle y songeoit encore quand elle vit précisément arriver le meunier sur sa grosse jument, ayant en croupe sa fille, fraîche comme une rose, semblant ne respirer que la gaité, mise avec une véritable coquetterie de village, et la tête entourée de belles boucles de cheveux noirs comme l'ébène. Ses rêves ne se réalisoient-ils pas? N'étoit-ce pas le Ciel qui envoyoit Mysie pour fixer le sauvage Halbert? Il est vrai qu'il étoit probable que Mysie, telle qu'elle la voyoit, aimoit mieux danser autour d'un Mai que de veiller aux soins d'un mé-

mage, et qu'Halbert avoit plus de goût pour un sabre que pour un bluteau. Mais il n'étoit pas inutile qu'un meunier fût robuste et courageux, pour inspirer quelque crainte à ceux qui pourroient être tentés de frauder ses droits. Quant à Mysie, si elle n'étoit pas en état de tenir une maison, sa belle-mère s'en chargeroit : — J'irai demeurer avec eux, pensa-t-elle ; et alors Édouard pourra prendre avec son frère des arrangements pour le fief. Et qui sait si Marie Avenel, malgré sa haute naissance, ne s'assiéra pas dans mon grand fauteuil au coin du feu ? Il est vrai qu'elle n'a rien ; mais dans tous les domaines de Sainte-Marie on ne trouveroit pas une fille qui ait autant de bon sens et de beauté ; et quoique son oncle se soit emparé de tous ses biens, il est possible qu'une flèche trouve le défaut de sa cuirasse. Je ne dispute pas la noblesse des Avenel ; mais Édouard n'est pas sorti d'un sang méprisable ; et, Dieu merci, les Brydone comme les Gléddinning.....

La voix forte du meunier interrompit en ce moment les réflexions de dame Elspeth, et lui rappela que si elle vouloit voir se réaliser ses châteaux en Espagne, il falloit qu'elle commençât par en jeter les fondements en recevant ses hôtes avec civilité, au lieu de les laisser sans faire attention à eux, et couverts de leurs manteaux de

voyage, comme s'ils devoient repartir à l'instant.

— Il paroît que vous êtes fort occupée, dame Elspeth, dit le meunier : en conséquence Mysie et moi nous allons remonter à cheval, et descendre la vallée pour retourner chez John Broxmouthe, qui nous avoit invités à passer la journée chez lui.

Au milieu de ses rêves de mariage, Elspeth se trouvoit presque dans la situation de la laitière de la fable ; mais le pot au lait ne faisoit que chanceler sur la tête de la veuve de Glendinning, et elle se hâta de rétablir l'équilibre. Au lieu de chercher à s'excuser de sa distraction et de son manque d'attention pour ses hôtes, ce qui lui eût été difficile, elle prit l'offensive en habile général qui veut cacher sa foiblesse par une attaque hardie.

Elle se récria et se plaignit amèrement de son ancien ami, qui pouvoit douter un instant du plaisir qu'elle avoit à le recevoir ainsi que son aimable fille, et songer à retourner chez John Broxmouthe, quand la vieille tour étoit toujours à son service, quoiqu'il eût paru la dédaigner depuis quelque temps, lui que le pauvre Simon regardoit comme le meilleur ami qu'il eût au monde ! Enfin elle en dit tant qu'elle finit par s'en imposer aussi bien qu'au meunier, qui d'ailleurs n'étoit pas disposé en ce moment à

prendre mal les choses, et qui, ayant mis dans ses projets de passer la nuit à la tour, se seroit bien contenté d'un accueil moins cordial.

— Ne vous fâchez pas, dame Elspeth, répondit-il à ses reproches; je croyois que vous pouviez avoir d'autre grain à moudre, car on auroit dit qu'à peine nous aperceviez-vous. Que savois-je d'ailleurs si vous n'aviez pas de l'humeur à cause de quelques mots que j'ai eus avec Martin relativement au droit de mouture, la dernière fois qu'il a apporté de l'orge au moulin?

— Avec Martin! répéta Elspeth: il ne m'en a rien dit, et il a bien fait. Ne sais-je pas qu'il faut que chacun ait ce qui lui revient? Mais vous allez voir comme je vais lui laver la tête.

— Non, voisine, non: ne le grondez pas. Après tout il n'a fait que défendre vos intérêts comme je soutenois les miens. Je ne lui en veux point; il faut que chacun songe à son gagne-pain. Ainsi donc, Mysie, débarrassez-vous de votre mantelet, puisque notre voisine est si charmée de nous voir, et je n'ai pas moins de plaisir à me trouver chez elle; car dans toute la juridiction de l'abbaye il n'y a personne qui paie si bien ses droits de mouture, et qui envoie si régulièrement tous ses grains à mon moulin.

Sans plus de cérémonie il déchargea ses épaules d'un ample manteau qui les couvroit, et le sus-

pendit à un bois de cerf attaché au mur, qui servoit au même usage que les élégants portemanteaux dorés qu'on y a substitués depuis ce temps.

De son côté Elspeth aidait Mysie, qu'elle regardoit déjà comme sa bru, à se débarrasser d'un grand mantelet à capuchon, et elle put considérer plus à son aise la fille du riche meunier. Elle portoit une robe blanche dont toutes les coutures étoient couvertes d'une broderie en soie verte entremêlée d'un fil d'argent : un réseau de même couleur étoit placé sur ses cheveux noirs, qui s'en échappoient en longues tresses que l'art et la nature avoient bouclées. Sa figure étoit fort agréable; des yeux noirs, bien fendus et vifs, une petite bouche, des lèvres vermeilles quoique un peu grosses, des dents d'une blancheur parfaite, une fossette au menton, et deux autres qui se formoient sur ses joues lorsqu'elle sourioit, c'est-à-dire presque continuellement : tous ces traits menaçoient de devenir masculins dans quelques années, ce qui est le défaut ordinaire des beautés écossaises; mais alors Mysie avoit la taille et la figure d'Hébé. Elspeth, malgré la partialité maternelle, ne put s'empêcher de s'avouer à elle-même qu'un plus bel homme qu'Halbert pourroit aller bien loin et plus mal choisir. Mysie sembloit un peu légère; Halbert n'avoit pas en-

core dix-neuf ans ; mais, n'importe ; il étoit temps de le marier, car la bonne dame en revenoit toujours là, et elle ne pouvoit en trouver une meilleure occasion.

Elspeth savoit que la flatterie est le chemin du cœur ; et, voulant gagner celui de sa future belle-fille, elle lui prodigua les compliments sur ses charmes et sur sa parure. Mysie les écouta avec plaisir pendant cinq minutes, après quoi elle se trouva plus disposée à en rire qu'à en tirer vanité ; car la nature, en la douant de gaité, y avoit joint une certaine dose de malice. Happer lui-même s'ennuya d'entendre si long-temps les éloges de sa fille, et finit par en interrompre le cours.

— Oui, oui, dit-il, elle n'est pas mal ; et bientôt elle sera en état de charger un sac de farine sur un cheval. Mais où sont donc vos deux fils, dame Elspeth ? On dit qu'Halbert est devenu un peu coureur : quelque jour on en entendra parler dans les Westmoreland.

— A Dieu ne plaise ! voisin ; à Dieu ne plaise ! s'écria Elspeth avec vivacité ; car c'étoit la toucher dans sa partie la plus sensible que de donner à entendre qu'Halbert pourroit devenir un de ces maraudeurs dont le nombre étoit si grand sur les frontières. Mais craignant d'avoir laissé apercevoir les craintes qu'elle avoit elle-même à ce su-

jet, elle se hâta d'ajouter que, quoique depuis la déroute de Pinkie, elle ne pût s'empêcher de trembler quand elle voyoit un arc ou une lance, ou qu'elle en entendoit seulement parler, ses enfants, grâce à Dieu, vivoient en tenanciers fidèles et paisibles de l'abbaye, comme auroit fait leur père sans cette guerre terrible qui avoit causé la mort de tant de braves gens.

— Je le sais de reste, répliqua le meunier, puisque j'y étois moi-même; et si je n'avois eu à mon service deux bonnes paires de jambes, celles de mon cheval, j'y serois resté comme bien d'autres. Mais quand je vis que nos rangs étoient rompus, et que nos gens étoient comme le grain sous la meule, je fis volte-face, et je me tirai de presse.

— Vous avez toujours été sage et prudent, voisin; et si mon pauvre Simon vous eût ressemblé, il seroit encore avec nous à parler de cette journée. Mais il faisoit toujours sonner bien haut la noblesse de son lignage, et rien ne pouvoit le contenter que d'aller à la guerre avec des comtes, des barons et des chevaliers qui ne s'inquiétoient pas de leurs femmes, et de qui leurs femmes s'inquiétoient peu; il n'en étoit pas de même de nous. Quant à Halbert, je ne crains rien pour lui; et si le malheur vouloit qu'il se trouvât dans le même cas, il a les meilleures

jambes qui soient à vingt milles à la ronde; il suivroit votre jument à la course.

— Est-ce lui qui arrive? demanda le meunier en voyant entrer un jeune homme.

— Non, voisin, c'est mon second fils; c'est Édouard, qui est en état de lire et d'écrire aussi bien que l'abbé de Sainte-Marie lui-même, si ce n'est pas lui manquer de respect que de parler ainsi.

— Oui, oui, c'est le jeune clerc dont le sous-prieur parle tant : il dit qu'il ira loin. Qui sait si nous ne le verrons pas un jour sous-prieur à son tour? J'ai été garçon meunier avant d'avoir un moulin.

— Mais avant de devenir sous-prieur, dit Édouard, il faut être prêtre; et je ne me sens pas la moindre vocation pour cet état.

— Non, non, voisin, dit Elspeth, il s'en tiendra à la charrue, et j'espère qu'Halbert en fera autant. Mais je voudrais que vous le vissiez. Où est donc votre frère, Édouard?

— Je présume qu'il suit la chasse, car j'ai vu les chiens du laird de Hunter's hope traverser la vallée ce matin.

— Si je les avois vus, dit le meunier, cela m'auroit peut-être fait faire quelques milles de plus; car j'aime la chasse à la passion. Combien de fois ai-je suivi les chiens du laird de Cessford, quand

j'étois premier garçon du meunier de Morebattle! rien ne m'arrêtoit, ni haies, ni fossés; pas un piqueur ne pouvoit me devancer à la course. Le vieux laird me remarqua : Meunier, me dit-il un jour, si tu veux tourner le dos à ton moulin et entrer à mon service, je ferai quelque chose de toi. Mais je m'en tins à la meule et j'eus raison; car, quelque temps après, le baron Percy fit pendre cinq hommes d'armes du laird de Cessford, pour avoir brûlé par son ordre quelques maisons du côté de Fowberry; et qui sait si je n'aurois pas été du nombre ?

—Je vous dis que vous avez toujours été sage et prudent, voisin; mais puisque vous aimez la chasse, Halbert ne peut manquer de vous plaire, car il en connoît tous les termes aussi bien que le garde des bois de l'abbaye.

—Et connoît-il l'heure du dîner, dame Elspeth ? Il est midi sonné.

Elspeth fut obligée de convenir qu'il l'oublioit quelquefois; et le meunier branla la tête d'un air qui sembloit dire qu'il n'aimoit pas ce manque d'exactitude.

De peur que le retard du dîner n'augmentât la disposition que montrait le meunier à juger Halbert peu favorablement, Elspeth appela Marie Avenel pour la charger de faire à ses hôtes les honneurs de la maison; et, lui laissant le soin

d'entretenir ses hôtes, elle courut à la cuisine, où, se mêlant des fonctions de la femme de Martin, elle s'occupa d'accélérer les préparatifs du dîner, retirant une casserole du feu, y plaçant un gril, nettoyant les plats, et donnant en même temps des ordres si multipliés que Tibbie, perdant patience, dit à demi-voix : — Eh, mon Dieu ! voilà autant de bruit pour un vieux meunier que s'il s'agissoit de recevoir un descendant de Bruce ! Mais comme elle étoit censée faire un *à parté*, mistress Glendinning ne jugea pas à propos de l'entendre.

CHAPITRE XIV.

- « Un succulent rostbeef sera pour le curé ;
- « Pour le gros alderman un dumpling ¹ bien beurré ;
- « Un dindon sera mis devant le petit-maitre ;
- « Et pour le capitaine on trouvera peut-être
- « Quelque coq, vieux héros mort sur le champ d'honneur.
- « Que ma table aujourd'hui, servie avec splendeur,
- « Offre à tous mes amis un mets qui leur convienne. »

Comédie nouvelle.

— Qui est cette jolie fille ? demanda le meunier en la voyant entrer.

— La jeune lady Avenel, répondit Elspeth.

Mysie lui adressa une de ses plus belles révérences ; et son père, ôtant son bonnet, la salua moins respectueusement que si elle se fût présentée à lui avec toutes les richesses qui avoient appartenu à ses ancêtres, mais assez cependant pour rendre à la naissance cet hommage que les Écossais ne lui refusoient jamais alors.

Grâces à l'exemple de sa mère, et tenant de la nature un sentiment exquis des convenances, Marie Avenel avoit un air de dignité qui ne per-

¹ Entremets anglais. Espèce de pâte sans saveur, cuite dans l'eau, sur laquelle on jette ensuite une espèce de sauce blanche sucrée. Quelquefois on met des pommes au centre.

(*Note du Traducteur.*)

mettoit point à ceux qui, d'après l'état de sa fortune, auroient pu se regarder comme ses égaux, de croire qu'elle étoit descendue à leur niveau, et de la traiter avec familiarité. Elle avoit un caractère doux et réfléchi, pardonnoit aisément une offense; mais, timide et réservée, elle aimoit la solitude, et évitoit de se livrer aux divertissements de son âge, quand une foire ou quelque fête lui offroit l'occasion de les partager avec de jeunes compagnes. Si elle y paroissoit un instant, elle regardoit ces scènes de plaisir avec un air d'indifférence qui prouvoit que son cœur n'y prenoit aucun intérêt, et qu'elle n'avoit d'autre désir que de s'y dérober le plus tôt possible.

La circonstance qu'elle étoit née la veille de la Toussaint avoit transpiré; et c'étoit une croyance générale en Écosse que ceux qui naissoient à pareil jour jouissoient d'une sorte de pouvoir sur le monde invisible. Aussi les jeunes gens des deux sexes, dans tous les environs, ne lui donnoient entre eux d'autre nom que celui de l'esprit d'Avenel; comme si sa taille fine et légère, ses joues un peu pâles, ses yeux bleus et sa longue chevelure n'eussent pu appartenir qu'au monde immatériel. La tradition universellement répandue d'une dame blanche, protectrice de la famille Avenel, donnoit encore quelque chose de plus

piquant à ce trait d'esprit de village. Les deux jeunes Glendinning s'en offensoient pourtant; et quand on nommoit ainsi en leur présence leur jeune amie, Édouard employoit le raisonnement pour démontrer le ridicule de cette dénomination, et Halbert avoit recours à la force de son bras pour imposer silence aux insolents. Mais celui-ci, en pareil cas, avoit un grand avantage sur son frère, car il ne pouvoit être d'aucun secours à Édouard dans ses discussions, au lieu què le dernier, quoiquè bien éloigné d'entamer jamais une querelle, étoit toujours disposé à prendre le parti d'Halbert, et à venir à son aide, quand celui-ci employoit son *ultima ratio* pour faire taire ce qu'il appelloit les mauvaises langues.

Mais la situation écartée de la tour de Glendearg faisoit que les deux frères étoient presque étrangers même dans les villages les plus voisins. Leur attachement et leur zèle pour Marie ne changèrent donc rien aux dispositions des habitants, qui la regardoient comme en quelque sorte tombée du ciel au milieu d'eux. On lui témoignoît pourtant sinon de l'affection, au moins du respect; et les soins que le sous-prieur avoit pris de son éducation, joints au nom de Julien Avenel, qui dans ces temps de trouble devenoit tous les jours plus redoutable, contribuoient à donner une certaine importance à sa nièce. Quelques

personnes recherchoient sa connoissance par vanité, et les plus timides avoient grand soin d'inculquer à leurs enfans la nécessité de montrer du respect pour la noble orpheline. Ainsi donc Marie Avenel, peu aimée parce qu'elle étoit peu connue, étoit l'objet d'une vénération mystérieuse qu'elle devoit à la fois à la crainte qu'inspiroient les maraudeurs de son oncle, à l'amitié du sous-prieur et aux idées superstitieuses générales alors en Écosse.

Telle fut à peu près la sensation qu'éprouva Mysie quand elle se trouva seule avec une jeune personne d'un rang si supérieur au sien, et dont la tournure n'étoit pas moins différente de la sienne; car son père avoit saisi la première occasion qu'il avoit pu trouver pour aller faire une promenade du côté de la grange, sans avoir l'air d'y songer, afin de voir ce qu'elle contenoit, et de calculer à peu près ce que la récolte promettoit à son moulin. Mais il existe dans la jeunesse une sorte de franc-maçonnerie qui apprend aux jeunes gens à s'apprécier mutuellement, sans qu'ils aient besoin de bien longs entretiens; et qui leur fait faire connoissance et les met à l'aise les uns avec les autres en très-peu de temps. Ce n'est que lorsque nous avons puisé la dissimulation dans le commerce du monde que nous apprenons à cacher notre caractère, à le dérober

aux observations, et à déguiser nos véritables sentiments à ceux avec qui nous sommes en relation.

En conséquence nos deux jeunes filles trouvèrent bientôt à s'occuper d'objets convenables à leur âge. Elles allèrent visiter les pigeons de Marie, et passèrent de-là à l'examen intéressant de la garde-robe, qui, quoique modeste, contenoit encore quelques objets capables d'exciter l'admiration de Mysie, trop bonne, trop ingénue pour être envieuse. Un rosaire d'or et quelques autres bijoux sauvés du pillage par la présence d'esprit de Tibbie plutôt que par celle de lady Avenel, qui en ce moment fatal étoit incapable de s'occuper de pareils soins, frappèrent Mysie d'étonnement; car, excepté les statues des saints et les reliquaires de l'abbaye, elle croyoit à peine qu'il existât dans le monde entier autant d'or qu'il en entroit dans les bijoux qu'elle avoit sous les yeux; et Marie, quoique exempte de vanité, trouvoit quelque plaisir à voir la surprise de sa compagne.

Une sorte de familiarité s'établit bientôt entre elles. Mysie venoit de se hasarder à demander à Marie pourquoi elle n'alloit point à toutes les fêtes de village, et elle attendoit sa réponse quand elle entendit des chevaux s'arrêter à la porte de la tour. Elle courut à la fenêtre avec

toute la vitesse que la curiosité peut donner à une jeune fille.

— Sainte Marie ! miss Avenel , s'écria - t - elle , voici deux cavaliers bien montés qui arrivent. Venez donc les voir.

— A quoi bon ? répondit Marie. Vous me direz qui ils sont.

— Comme vous voudrez , répliqua Mysie ; mais , si je ne les connois pas , comment vous les nommerai - je ? Attendez , j'en connois un ; et vous aussi , miss Avenel. C'est un homme d'armes , qui a la main peu délicate , dit - on ; mais les braves d'aujourd'hui ne voient pas grand mal à ça. C'est l'écuier de votre oncle , Christie de Clinthill. Mais il n'a pas son vieux justaucorps vert et ses plaques de fer rouillé. Il a un habit écarlate avec des galons d'argent de trois pouces de largeur , et une cuirasse si brillante qu'on pourroit s'y mirer. Venez , venez donc le voir !

— Si c'est Christie , répondit tranquillement Marie , je le verrai toujours assez tôt pour le plaisir que sa vue me procurera.

— Mais si vous ne voulez pas venir à la fenêtre pour Christie , s'écria la jeune meunière , les joues rouges de curiosité , venez - y pour me dire le nom de son compagnon , qui est bien le plus beau jeune homme que j'aie jamais vu.

— C'est sans doute mon frère de lait , Halbert ,

répondit Marie avec un ton d'indifférence. Elle donnoit ce nom aux deux fils d'Elspeth, et elle vivoit avec eux comme s'ils eussent été véritablement ses frères.

— Non, par la Sainte-Vierge! ce n'est pas lui. Je connois très-bien les deux Glendinning; et je crois même que ce cavalier n'est pas de ce pays. Il porte un bonnet de velours cramoisi d'où s'échappent de longs cheveux bruns; un justaucorps et des hauts-de-chausses bleu de ciel, bordés de satin blanc; il n'a d'autres armes qu'une belle rapière à son côté. Si j'étois homme, je ne voudrois jamais porter que la rapière et la dague: ce sont des armes si légères, si élégantes! Cela ne vaut-il pas mieux que le grand sabre de mon père, qui pèse au moins vingt livres, avec sa poignée rouillée? N'aimez-vous pas la rapière et le poignard, miss Avenel?

— S'il faut répondre à une pareille question, dit Marie, je vous dirai que la meilleure arme est celle qu'on tire pour la meilleure cause, et dont on se sert le mieux quand elle est hors du fourreau.

— Mais ne pouvez-vous pas deviner qui est cet étranger?

— Son compagnon ne m'inspire guère l'envie de le connoître.

— Il descend de cheval, en vérité! Pour le coup

je suis aussi contente que si mon père m'avoit donné les boucles d'oreilles d'argent qu'il m'a promises si souvent. A présent vous auriez tout aussi bien fait de venir à la fenêtre, car tôt ou tard il faudra bien que vous le voyiez.

Je ne sais si Marie ne se seroit pas rendue plus tôt au poste d'observation, si la curiosité trop ardente de sa jeune compagne n'avoit servi à comprimer la sienne : mais enfin ce sentiment l'emporta ; et, après avoir montré l'air d'indifférence qu'elle jugea convenable à sa dignité, elle crut pouvoir s'y livrer à son tour.

Elle alla donc à la fenêtre, et vit que Christie de Clinthill étoit accompagné d'un cavalier mis avec une élégance recherchée, et qui, d'après ses manières, la richesse de sa mise et la beauté des harnois de son cheval, devoit être, comme elle en demeura d'accord avec sa nouvelle amie, un personnage de distinction.

Christie sembloit sentir aussi qu'il pouvoit se permettre un degré d'insolence de plus que de coutume. Holà ! crioit-il : holà ! la maison ! Personne ne répondra-t-il quand j'appelle ? Hé ! Martin ! Tibbie ! dame Elspeth ! faut-il nous faire attendre ainsi quand nos chevaux sont en sueur et hors d'haleine ?

Enfin Martin parut. — Ah ! te voilà donc, mon vieux ! dit Christie : allons, prends-moi ces che-

vaux, conduis-les à l'écurie, donne-leur de l'avoine, de la litière fraîche, et aie soin de les étriller jusqu'à ce qu'ils n'aient plus un poil qui rebrousse.

Martin emmena les chevaux à l'écurie, suivant l'ordre qui lui en étoit donné; mais, dès qu'il put se livrer sans danger à son indignation, il ne chercha plus à la contenir. Ne croiroit-on pas, dit-il à Jasper, vieux valet de charrue, qui, étant venu pour l'aider, avoit entendu les injonctions impérieuses de Christie, ne croiroit-on pas que ce brigand, ce Christie de Clinthill est un laird ou un lord pour le moins; et cependant je me souviens de l'avoir vu élever par charité au château d'Avoncl, où il tournoit la broche dans la cuisine. Maintenant le voilà un personnage jurant à tort et à travers, envoyant le monde au diable : comme si les grands ne pouvoient garder leurs vices pour eux sans se faire accompagner dans l'enfer par de tels drôles ! J'ai envie d'aller lui dire de prendre soin lui-même de son cheval, car il en est aussi en état que moi.

— Allons, allons, répondit Jasper, parlez plus bas; il vaut mieux céder à un fou que de se battre avec lui.

Martin reconnut la vérité de ce proverbe; et, chargeant Jasper du cheval de Christie, il se mit à étriller celui de l'étranger, en disant que

c'étoit un plaisir que de soigner une si belle bête; et ce ne fut qu'après avoir exécuté à la lettre tous les ordres de Christie qu'il alla se laver les mains pour se rendre dans la salle à manger, non pour y servir à table, comme un lecteur moderne pourroit le croire, mais pour y dîner avec ses maîtres.

Cependant Christie avoit présenté son compagnon à mistress Glendinning sous le nom de sir Piercy Shafton, son ami et celui de son maître, qui venoit passer trois ou quatre jours incognito à la tour. La bonne dame ne concevoit pas ce qui lui donnoit droit à tant d'honneur, et elle auroit volontiers allégué qu'elle n'avoit rien de ce qui étoit nécessaire pour recevoir un personnage de si haute distinction. L'étranger, de son côté, après avoir jeté les yeux sur des murailles nues, sur une immense cheminée noircie par la fumée, et sur le peu de meubles antiques qui garnissoient l'appartement; voyant d'ailleurs l'espèce d'embarras que sa présence causoit à la maîtresse de la maison, témoigna beaucoup de répugnance pour rester dans un endroit où il voyoit qu'il ne pouvoit séjourner sans gêner son hôtesse, et sans se mettre lui-même en pénitence.

Mais tous deux avoient affaire à un homme inexorable, qui, à toutes les objections, se con-

tenta de répondre que tel étoit le bon plaisir de son maître. — Et quoique la volonté du baron d'Avenel, ajouta-t-il, doive être une loi à vingt milles à la ronde de ses domaines, voici une lettre de votre baron en robe noire, de votre seigneur l'abbé, qui vous enjoint de recevoir de votre mieux ce brave chevalier, et de faire en sorte qu'il soit chez vous aussi incognito qu'il pourra le désirer. — Quant à vous, sir Piercy Shafton, songez si le secret et la sécurité ne sont pas préférables pour vous en ce moment au lit le plus doux et à la meilleure chère. Au surplus ne vous hâtez pas de juger sur les apparences, et vous verrez bientôt, par le diner qui va être servi, qu'on ne surprend jamais les vassaux du clergé le panier vide.

Tandis qu'il cherchoit ainsi à décider sir Piercy à se soumettre à sa destinée, Elspeth se faisoit lire par Édouard la lettre de l'abbé; et voyant que Christie lui avoit dit la vérité, elle en conclut qu'elle ne pouvoit se dispenser d'accueillir l'étranger. Celui-ci, de son côté, se détermina à faire de nécessité vertu, et accepta de bonne grâce l'hospitalité que la veuve Glendinning lui offrit d'un air assez froid.

Dans le fait le diner, que les circonstances avoient retardé assez long-temps, et qu'on venoit de placer sur la table, étoit de ce genre substan-

tiel qui annonçoit l'aisance de celle qui le donnoit. Elspeth y avoit mis la main, Tibbie avoit parfaitement exécuté tous ses ordres; et le plaisir qu'elle eut en voyant tous ces plats appétissants bien rangés sur la table, lui fit oublier à la fois et ses projets de mariage et l'humeur que l'arrivée d'un étranger lui avoit causée. Elle ne songea plus qu'à presser ses convives de boire et de manger, épiant chaque assiette qui commençoit à se vider, et se hâtant de la remplir avant qu'on pût lui dire qu'on ne vouloit plus rien.

Cependant les convives s'examinaient les uns les autres, et sembloient occupés à juger réciproquement leur caractère. Sir Piercy Shaffton ne daigna parler à personne, si ce n'est à Marie Avenel; et il lui accorda cette espèce d'attention familière dont un merveilleux de nos jours veut bien honorer une jeune provinciale, quand il ne se trouve dans la compagnie aucune femme plus jolie ou plus à la mode. Il y avoit pourtant quelque différence; car ce n'étoit pas encore l'usage de faire l'exercice du cure-dent, de bâiller, d'affecter d'être distrait, sourd ou aveugle. Mais si la broderie de sa conversation étoit différente, le fond en étoit le même, et les compliments recherchés dont le galant du seizième siècle assaisonna sa conversation devoient leur naissance à l'égoïsme et à l'amour-propre, comme le jar-

gon ridicule du petit-maître du dix-neuvième.

Le chevalier anglais se trouva pourtant un peu déconcerté en voyant que Marie Avenel l'écoutoit d'un air d'indifférence, et répondoit avec brièveté à toutes les belles choses qui auroient dû, suivant lui, l'éblouir par leur éclat, ou l'embarrasser par leur obscurité. Mais si elles ne firent pas sur celle à qui il les adressoit l'effet qu'il en attendoit, elles en produisirent un d'autant plus merveilleux sur la fille du meunier, qu'elle ne comprenoit pas un mot de tout ce qu'il disoit. A la vérité son langage étoit si relevé, que des personnes douées d'une intelligence plus subtile que Mysie auroient pu n'y rien concevoir.

C'étoit à cette époque que le poète par excellence de son temps, le spirituel, le comique, le facétieux John Lilly, celui qu'Apollon admettoit à son banquet, celui à qui Phœbus donna sa couronne de laurier sans en retrancher une seule feuille¹, celui en un mot qui écrivoit l'ouvrage aussi singulier que ridicule intitulé : *Euphues et son Angleterre*, étoit dans le zénith de son absurdité et de sa réputation. Le style

¹ Tel, et plus extravagant encore, est l'éloge que fait de cet auteur son éditeur Blount. Malgré cette exagération, Lilly avoit vraiment de l'esprit et de l'imagination; mais il gâtoit ces deux qualités par la plus ridicule affectation qu'on puisse trouver dans aucun ouvrage.

guindé et forcé dont il fit usage dans son *Anatomie de l'esprit* eut une vogue aussi rapide qu'elle fut courte. Toutes les dames de la cour voulurent se l'approprier; et *parler l'Euphuisme* étoit aussi nécessaire à un courtisan que de connoître le maniement d'une épée ou le pas d'une danse.

Il n'étoit pas étonnant que la jolie meunière fût aussi aveuglée par ce style érudit et recherché qu'elle l'avoit jamais été par la poussière des sacs de son père. Ouvrant la bouche et les yeux, elle tâchoit de retenir une couple de mots pour son usage, parmi les perles de rhétorique que sir Piercy répandoit avec profusion.

Edouard étoit honteux de la réserve et de la timidité avec laquelle il s'exprimoit, quand il entendoit le jeune et beau courtisan débiter avec une aisance et une volubilité dont il n'avoit aucune idée tous les lieux communs de la galanterie. Il est vrai que le bon sens naturel du jeune Glendinning lui apprit bientôt que tout ce que disoit le galant chevalier ne signifioit absolument rien. Mais, hélas ! où est l'homme modeste et d'un talent réel, qui n'ait pas souffert de se voir éclipsé dans la conversation, et devancer dans la carrière de la vie, par des hommes à dehors brillants et avec plus de hardiesse que de mérite. Il faudroit une raison bien ferme pour céder sans

quelque envie le prix à des compétiteurs qu'on en sait moins dignes que soi.

Édouard n'avoit pas cette philosophie. Tout en méprisant le jargon de l'élégant chevalier, il envioit la facilité avec laquelle il le débitoit, son ton d'aisance, la grâce avec laquelle il s'acquittoit de tous ces petits actes de politesse dont le voisinage à table fournit tant d'occasions. Et, s'il faut dire la vérité, il envioit d'autant plus ces qualités, qu'il ne les lui voyoit déployer que pour Marie Avenel : ce qui, quoiqu'elle ne reçût ces civilités qu'autant qu'elle ne pouvoit s'y refuser, prouvoit le désir qu'avoit l'étranger de gagner ses bonnes grâces, et l'opinion où il étoit qu'elle seule de toute la compagnie étoit digne de ses attentions. Son titre, son rang, son extérieur agréable, quelques étincelles d'esprit et de gaieté qui brilloient au travers du chaos de sottises qu'il débitoit : tout cela pouvoit le rendre attrayant aux yeux d'une jeune fille ; et le pauvre Édouard, avec ses bonnes qualités naturelles et ses connaissances acquises, son habit de laine filée à la maison, son bonnet bleu et ses hauts-de-chausses de peau de daim, paroissoit un paysan à côté du courtisan. Aussi, sentant son infériorité, ne pouvoit-il voir de bon œil celui qui l'éclipsoit.

D'un autre côté, Christie de Clinthill, après avoir pleinement satisfait un appétit commode,

grâce auquel les gens de sa profession pouvoient, comme l'aigle et le loup, se gorger d'assez de nourriture pour être en état de jeûner ensuite plusieurs jours, commença à se trouver dans l'ombre plus qu'il ne le désiroit. Ce digne personnage, entre autres bonnes qualités, avoit une excellente opinion de lui-même; et, d'un caractère hardi et impudent, il n'étoit pas homme à s'en laisser imposer par qui que ce fût. Avec cette familiarité insolente que certaines gens prennent pour de la grâce et de l'aisance, il interrompoit les plus beaux discours du chevalier avec aussi peu de scrupule qu'il auroit percé de sa lance un habit brodé.

Sir Piercy Shafton, homme de rang et de haute naissance, souffroit avec impatience cette familiarité, et il se dispensoit de lui répondre, ou lui répliquoit assez laconiquement pour prouver combien il méprisoit un soldat grossier qui prétendoit converser avec lui sur le pied de l'égalité.

Le meunier gardoit le silence : sa conversation ordinaire rouloit sur son moulin et sur le profit qu'il retiroit de son droit de mouture; et il n'avoit nulle envie de faire parade de sa richesse en présence de Christie, ou d'interrompre le cavalier anglais. Un échantillon de la conversation ne sauroit être déplacé ici, ne seroit-ce que pour

faire connoître aux jeunes ladys de nos jours les belles choses qu'elles ont perdues pour être venues au monde depuis que l'*Euphuisme* n'est plus de mode.

— Croyez-moi, belle dame, dit le chevalier à Marie, telle est la dextérité de nos courtisans anglais actuels : ils ont si positivement raffiné le langage simple et rustique de nos pères, que je regarde comme ineffablement et définitivement improbable que ceux qui nous succéderont dans ce jardin d'esprit et de courtoisie puissent s'y permettre avec succès la plus légère déviation. Vénus ne se plaît qu'aux discours de Mercure ; Bucéphale ne se laissoit monter que par Alexandre ; et Orphée seul a le droit de toucher à la lyre d'Apollon.

— Vaillant chevalier, dit Marie, pouvant à peine s'empêcher de rire, nous ne pouvons que nous réjouir du hasard qui a honoré cette solitude d'un rayon du soleil de courtoisie, quoi qu'il nous aveugle au lieu de nous éclairer.

— Superlativement bien dit ! belle dame. Ah ! que n'ai-je ici mon *Anatomie de l'esprit*, cette quintessence de l'esprit humain, ce trésor qui donne inévitablement de l'éloquence à l'ignorant, de l'esprit au sot, toutes les richesses de l'élocution à l'intelligence la plus obtuse ; le manuel indispensable de tout ce qu'il y a de

bon à savoir : vous verriez qu'en donnant à cet art le nom d'*Euphuisme*, nous en avons fait le panégyrique le plus complètement parfait et le plus parfaitement complet.

— Par Sainte Marie ! si vous m'aviez dit que vous aviez laissé un trésor au château de Prudhoe, dit Christie de Clinthill, Long Dickie et moi, nous l'aurions apporté sur nos chevaux ; mais voilà le premier mot que vous en dites. Je ne vous avois entendu parler que de vos pinces d'argent pour friser vos moustaches.

Sir Piercy ne lui répondit que par un regard de mépris ; et se retournant vers Marie : — C'est ainsi, lui dit-il, que les pourceaux méconnoissent la splendeur des perles orientales ; c'est ainsi qu'on offre inutilement tous les attrails d'un festin splendide à l'animal à longues oreilles, qui leur préfère une vile tige de chardon. Il est incontestablement aussi inutile d'étaler tous les trésors de l'art oratoire devant les yeux des ignorants, et d'offrir les recherches d'un banquet intellectuel à ceux qui, moralement et physiquement parlant, ne valent pas mieux que des ânes.

— Sire chevalier, puisque telle est votre qualité, dit Édouard, nous ne pouvons vous répondre dans le style dont vous vous servez ; mais, pendant que vous honorerez de votre

présence la maison de mon père, je vous prie de nous épargner de semblables comparaisons.

— Paix, bon villageois, reprit le chevalier avec un geste gracieux; paix, jeune rustique : vous devriez, ainsi que vous, mon guide, que je puis à peine appeler hounête, imiter la louable taciturnité de ce brave homme qui est là muet comme une borne, et de cette gentille campagnarde qui a l'air de vouloir comprendre ce qui est au-dessus de sa compréhension, comme un palefroi écoute un luth dont il ignore la gamme.

— Tout cela est sans doute bien beau, dit Elspeth, qui commençoit à s'ennuyer de garder le silence : qu'en dites-vous, voisin Happer?

— Je pense comme vous, dame Elspeth; mais, pour dire la vérité, je n'en donnerois pas un boisseau de son.

— Et vous avez raison, dit Christie de Clinthill. Je me souviens qu'à l'affaire de Morham, près de Berwiek, j'enlevai de selle d'un coup de lance un jeune Anglais que je jetai à six pas de son cheval. Comme il avoit de l'or sur son pourpoint brodé, je voulus voir s'il n'en auroit pas aussi dans ses poches, ce qui pourtant n'est pas une règle sans exception. Je lui demandai ce qu'il me donneroit pour sa rançon, et il m'assailit d'une volée de discours sem-

blables à ceux que vous venez d'entendre, me disant que si j'étois un vrai fils de Mars, je devois lui octroyer merci....

— Et il ne put l'obtenir de toi, dit le chevalier, qui ne daignoit parler Euphuïsme qu'aux dames; j'en ferois le serment.

— J'allois lui couper le fil de ses belles paroles, reprit Christie, quand le vieux Hunsdon et Henry Carey firent cette maudite sortie qui nous força à tourner le visage du côté du nord; de sorte que, donnant un coup d'éperon à Bayard, je fis comme les autres : quand le bras devient inutile, il faut savoir se servir de ses jambes.

— Je vous plains de toute mon âme, dit sir Piercy à Marie Avenel, vous qui êtes de noble extraction, de vous trouver en quelque sorte forcée d'habiter la caverne de l'ignorance, comme la pierre précieuse dans la tête d'un crapaud¹, ou une guirlande de roses sur la tête d'un âne. Mais quel est ce jeune homme qui arrive, dont l'habit est plus rustique que la tournure, et qui a l'air plus fier que son habit semble ne le comporter? Il ressemble à...

— Je vous prie, sire chevalier, dit Marie, de réserver vos comparaisons pour des oreilles plus

¹ L'opinion populaire étoit qu'on trouvoit dans la tête du crapaud une pierre précieuse qui étoit une panacée universelle. (*Note du Traducteur.*)

raffinées; et permettez-moi de vous nommer mon frère de lait, Halbert Glendinning.

— Le fils de la bonne femme, sans doute? car il me semble avoir entendu nommer ainsi la maîtresse de cette chaumière que vous enrichissez de votre présence. Quant à ce jeune homme, il y a dans son habitude corporelle quelque chose qui feroit croire qu'il est d'une naissance plus distinguée. Au surplus, tout marchand de charbon n'est pas noir.

— Comme tout marchand de farine n'est pas blanc, dit Happer, charmé de trouver l'occasion de placer son mot.

Halbert, qui avoit vu avec impatience la manière dont l'étranger l'avoit examiné, et à qui ses discours ne plaisoient nullement, lui dit avec quelque vivacité: — Sire chevalier, nous avons en ce pays un proverbe qui dit: ne méprise pas le buisson qui te sert d'asile. Si les domestiques m'ont bien instruit, vous êtes venu chercher ici un abri contre quelque danger: ne méprisez donc la simplicité ni de cette maison ni de ceux qui l'habitent. Vous seriez resté long-temps à la cour d'Angleterre avant que nous songeassions à vous y importuner de notre présence. Puisque votre destin vous a amené parmi nous, contentez-vous de l'hospitalité que nous pouvons vous offrir, et ne cherchez pas à nous offenser, car les

Écossais ont la patience courte et l'épée longue.

Tous les yeux étoient fixés sur Halbert tandis qu'il parloit ainsi, et chacun trouvoit en lui un air d'intelligence et de dignité qu'on ne lui avoit jamais remarqué auparavant. En étoit-il redoublable à l'être mystérieux qu'il venoit de quitter ? C'est ce que nous ne prendrons pas sur nous de décider ; mais ce qui est certain, c'est que depuis ce moment le jeune Halbert fut un tout autre homme, qu'on le vit agir avec cette fermeté, cet aplomb et cette détermination qui appartiennent à un âge plus avancé, et se comporter avec une noblesse digne d'un rang plus élevé.

Le chevalier prit ce reproche en bonne part. — Sur mon honneur, bon jeune homme, répondit-il, la raison est de ton côté ; mais le flux de mes paroles n'a pas pris sa source dans le mépris du toit qui abrite ma tête : ce que je disois étoit à ton éloge ; et je voulois faire entendre que si tu as reçu le jour dans un endroit obscur, tu n'en peux pas moins supporter une lumière plus vive : comme on voit l'alouette sortir d'un humble sillon pour s'élever vers le soleil, aussi bien que l'aigle, dont l'aire est placée sur les rochers les plus élevés.

Ce beau discours fut interrompu par Elspeth, qui, avec l'empressement d'une bonne mère, remplissoit l'assiette de son fils, et lui faisoit des

reproches sur son absence. — Prenez garde, lui dit-elle, en courant dans tous ces endroits écartés, d'y rencontrer un jour quelque être qui ne soit ni de chair ni d'os, et qu'il ne vous arrive quelque aventure semblable à celle de Mungo Murray, qui s'endormit un soir dans la prairie de Kirkhill, et qui s'éveilla le matin sur les montagnes de Breadalbane; craignez en suivant la chasse avec tant d'ardeur, de trouver un cerf furieux qui vous donne quelque coup de son bois, comme cela est arrivé à Dicon Thorburn, qui en a été estropié pour la vie; et prenez garde aussi qu'en vous promenant avec un grand sabre toujours pendu à votre côté, ce qui ne convient pas à un homme paisible, vous ne vous fassiez une querelle avec quelqu'un qui ait le sabre et la lance, car, dans ce pays frontière, il ne manque pas de cavaliers qui n'ont ni crainte de Dieu ni respect pour les hommes.

En prononçant ces derniers mots, ses yeux tombant par hasard sur Christie de Clinthill, la crainte de l'avoir offensé succéda à sa sollicitude, et elle ne songea plus à faire à son fils des réprimandes maternelles, qui, de même que les réprimandes conjugales, doivent toujours se faire en temps et lieu convenables. Elle vit dans l'œil vif et perçant de Christie une expression de malice et d'astuce qui lui fit juger qu'elle avoit été

trop loin, et son imagination lui présenta déjà douze de ses plus belles vaches emmenées à la faveur de la nuit par une troupe de maraudeurs. Elle songea donc à revenir sur ses pas.

— Ce n'est pas, dit-elle, que je veuille dire du mal des cavaliers du pays. Je sais que sur nos frontières la bride et l'étrier conviennent à un homme, comme l'éventail à une dame et la plume à un prêtre. Ne vous l'ai-je pas dit bien souvent, Tibbie?

Tibbie fut moins prompte qu'Elspeth ne l'aurait désiré à attester le respect de sa maîtresse pour les maraudeurs. Elle répondit pourtant enfin : — Sans doute, sans doute, dame Elspeth, je vous ai entendu dire quelque chose comme cela.

— Ma mère, dit Halbert d'un ton ferme et imposant, que craignez-vous? que craignez-vous sous le toit de mon père? J'espère bien qu'il n'y a personne qui puisse vous empêcher de dire à vos enfants ce que vous jugez convenable? Je suis fâché d'être rentré si tard; mais je ne m'attendois pas à trouver chez vous une aussi bonne compagnie. Si vous vous contentez de cette excuse, elle doit suffire aussi pour vos hôtes.

Cette réponse, qui tenoit le milieu entre la soumission qu'il devoit à sa mère et la dignité naturelle à un homme qui par droit de naissance étoit le maître de la maison, fut universellement

approuvée. Elspeth elle-même avoua le lendemain à Tibbie qu'elle ne croyoit pas à Halbert tant de sang-froid et de fierté. — Jusqu'à présent, dit-elle, au moindre mot de reproche il s'empuertoit comme un poulain de quatre ans, et hier soir il étoit aussi grave et aussi tranquille que l'abbé de Sainte-Marie lui-même. Je ne sais ce qui doit lui arriver; mais il montre déjà une noble fierté.

La compagnie s'étant séparée, chacun employa son temps comme il le jugea convenable. Christie se rendit à l'écurie pour voir si rien ne manquoit à son cheval; Edouard prit son livre, et Halbert, qui avoit toujours eu autant d'adresse dans les arts mécaniques qu'il avoit montré jusqu'alors peu de facilité pour les sciences intellectuelles, se retira dans son appartement pour y pratiquer une cachette, afin d'y déposer la traduction des saintes Écritures dont il se trouvoit en possession d'une manière si merveilleuse. Pour cela il détacha une des planches qui formoient le plancher de sa chambre; et l'arrangea de manière à pouvoir la lever à volonté, sans que rien de l'extérieur annonçât qu'elle étoit mobile.

Pendant ce temps sir Piercy Shafton, immobile sur sa chaise dans la salle où l'on avoit dîné, les bras croisés sur sa poitrine, les jambes étendues; avoit les yeux fixés sur le plafond comme

s'il eût voulu compter tous les fils des nombreuses toiles d'araignées qui le tapissoient, avec un air de gravité aussi solennel que si son existence eût dépendu de l'exactitude de ce calcul.

Il resta plongé dans ses méditations jusqu'au moment où le souper fut servi. Ni Marie ni Mysie n'y parurent. Sir Piercy regarda deux ou trois fois de tous côtés comme si quelque chose lui manquoit, mais il ne demanda point pourquoi il ne les voyoit pas. Il garda un profond silence, et répondit par des monosyllabes chaque fois que quelqu'un lui adressa la parole.

Christie, maître de la conversation, fit le détail de ses exploits à ceux qui vouloient l'entendre. Ils firent dresser les cheveux sur la tête d'Elspeth, et amusèrent beaucoup Tibbie, qui les écouta avec grand intérêt, comme Desdemona écoutoit les récits d'Othello. Pendant ce temps-là, les deux frères étoient absorbés l'un et l'autre dans leurs réflexions, qui ne purent être interrompues que par le signal que donna Elspeth afin que chacun fût se coucher.

CHAPITRE XV.

- Qu'est-ce qu'un tel jargon ? de la fausse monnaie
- Que le sage refuse, et dont le fou se paie

Ancienne comédie.

Le lendemain matin, Christie de Clinthill ne se retrouva nulle part. Comme ce digne personnage opéroit rarement ses mouvements au son de la trompette, personne ne fut surpris qu'il eût fait sa retraite au clair de la lune ; on craignit seulement qu'il ne l'eût pas faite les mains vides. On fit une visite exacte, mais rien ne manquoit : il avoit placé la clef de l'écurie au-dessus de la porte et celle de la grille dans la serrure ; en un mot, il avoit pris les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité de la garnison qu'il quitoit et se mettre à l'abri de tout reproche.

Ce point important ayant été bien établi par Halbert, qui, au lieu de prendre un arc et un fusil et de courir dans les bois suivant sa coutume, fit une visite générale dans toute la tour avec un soin et une gravité dont on ne l'auroit pas cru capable, il se rendit dans la salle à manger, où l'on déjeunoit ordinairement à sept heures du matin.

L'Euphuiste y étoit déjà, dans la même atti-

tude que la veille, c'est-à-dire les bras croisés, les jambes étendues, et le nez en l'air. Il paroissoit si enfoncé dans de profondes réflexions, qu'il ne répondit rien à Halbert lorsque celui-ci lui souhaita le bonjour. Ennuyé de cette affectation d'importance indolente, et piqué de voir que son hôte y persistoit, Halbert résolut de rompre la glace, et d'avoir avec lui une explication sur les causes qui avoient amené à la tour de Glendearg un homme si hautain et si peu communicatif.

— Sire chevalier, lui dit-il avec fermeté en se plaçant devant lui, je vous ai souhaité deux fois le bonjour sans que vous ayez paru vous en apercevoir. Vous êtes bien libre de ne pas répondre à une politesse par une autre; mais comme j'ai à vous parler d'objets qui vous concernent, je vous prie de me faire connoître par quelque signe que vous m'honorez de votre attention, afin que je sois sûr que je ne parle pas à une statue.

A ce discours peu attendu, sir Piercy regarda le jeune Glendinning d'un air de hauteur et de surprise; mais, voyant qu'il ne pouvoit lui faire baisser les yeux, il jugea à propos de changer de posture, et retirant ses pieds à lui, il lui dit : — Parlez, je vous écoute.

— Sire chevalier, dit Halbert, nous sommes dans l'habitude de ne faire aucune question au

voyageur ou au pèlerin qui reçoit l'hospitalité dans cette maison pour vingt-quatre heures, mais quand un homme d'un rang si supérieur au nôtre annonce l'intention d'y faire un plus long séjour, notre usage est de lui demander quels en sont les motifs.

Le chevalier bâilla deux ou trois fois avant de répondre, et lui dit enfin : — En vérité, bon villageois, votre question a en soi quelque chose d'embarrassant, car vous me parlez d'objets sur lesquels je n'ai pas encore décidé ce que je dois faire. Qu'il me suffise de vous dire que vous avez ordre de votre abbé de me traiter de votre mieux, quoique ce mieux ne soit pas précisément ce que lui et moi nous aurions souhaité.

— Je désire avoir une réponse plus précise, sire chevalier, dit Halbert.

— Brisons sur ce point, bon jeune homme, lui répondit sir Piercy, car, de même que les cordes d'un luth, quand elles sont touchées par une main inexpérimentée, ne rendent que des sons discordans, ainsi... Mais qui peut parler de sons discordans, ajouta-t-il en voyant entrer Marie Avenel, quand l'âme de l'harmonie même nous arrive sous les traits de la beauté ? De même que les renards, les loups et les autres animaux dépourvus de raison fuient la présence du soleil

quand il se montre dans les cieux tout resplendissant de gloire, de même la colère et toutes les passions haineuses doivent disparaître devant les rayons brillants qui nous éblouissent en ce moment; car ce que l'œil du jour est au monde physique et matériel, cet œil admirable devant lequel je m'humilie l'est au microcosme intellectuel.

Il conclut ce discours en saluant profondément Marie, qui, regardant d'un air surpris le chevalier et Halbert, ne put que soupçonner qu'ils n'étoient point parfaitement d'accord. — Pour l'amour du ciel, Halbert, s'écria-t-elle, que signifie tout cela?

L'intelligence nouvellement acquise par son frère de lait n'étoit pas encore assez développée pour le mettre en état de lui expliquer le discours du chevalier, et il ne savoit quelle conduite il devoit tenir à l'égard d'un homme qui, prenant un ton d'importance et de supériorité, s'exprimoit toujours de manière à ce qu'on ne pût savoir s'il parloit sérieusement ou s'il plaisantoit.

Tout en formant intérieurement la résolution de forcer sir Piercy Shafton à une explication dans un autre moment, il ne voulut pas pousser alors les choses plus loin, ce qui, d'ailleurs, lui auroit été presque impossible, sa mère étant

entrée avec Mysie, et le meunier étant arrivé en même temps d'une course qu'il avoit faite pour visiter les meules d'orge et d'avoine qu'on avoit laissées dans les champs après avoir rempli la grange.

Dans le cours de ses calculs, l'honnête meunier reconnut que, déduction faite de la dime due à l'abbaye, et du droit de mouture à lui payer à lui-même, il resteroit encore aux Glendinning une quantité de grains considérable. Je ne sais si cette idée fit qu'il forma quelque plan semblable au projet qu'Elsbeth avoit conçu, mais il est certain qu'il accepta pour sa fille, avec un air de plaisir, l'invitation qu'elle lui fit de passer une semaine ou deux à la tour de Glendearg.

Toute affaire cessa pour le déjeuner, pendant lequel la gaité et l'harmonie régnèrent constamment. Sir Piercy se trouva si flatté de l'attention avec laquelle Mysie écoutoit tous ses discours, que, malgré l'intervalle immense qui les séparoit, il ne dédaigna pas de lui adresser quelques compliments et quelques *tropes* d'une qualité inférieure.

Marie Avenel, n'étant plus obligée de supporter le poids tout entier de la conversation du chevalier, s'y livra de meilleure grâce; et celui-ci, encouragé par les marques d'approbation qu'il recevoit d'un sexe pour l'amour duquel il

cultivoit ses talents oratoires, se montra plus communicatif qu'il ne l'avoit été dans sa conversation avec Halbert, et fit entendre qu'un danger pressant l'obligeoit à se tenir caché pendant quelque temps.

La fin du déjeuner fut le signal de la séparation de la compagnie. Le meunier et sa fille allèrent prendre les arrangements nécessaires, l'un pour son départ, l'autre pour le séjour qu'elle devoit faire à Glendearg. Martin appela Édouard pour le consulter sur quelque point d'agriculture, ce dont Halbert ne se mêloit jamais. Elspeth se retira pour vaquer aux soins intérieurs de sa maison, et Marie alloit la suivre, quand elle réfléchit que, si elle sortoit, Halbert et l'étranger se trouveroient tête à tête; et, craignant qu'il n'en résultât quelque querelle entre eux, elle alla s'asseoir sur un petit banc de pierre près d'une croisée, sachant bien que sa présence modéreroit l'impétuosité naturelle du jeune Glendinning.

Sir Piercy, dont la galanterie ne pouvoit laisser une dame dans le silence et la solitude, alla sur-le-champ s'asseoir près d'elle, et lui adressa la parole en ces termes :

— Croyez-moi, belle dame, quoique privé de tous les plaisirs de mon pays, j'en goûte un bien vif en trouvant dans cette chaumière obscure et

champêtre du nord une âme candide et une beauté charmante à qui je puis exprimer mes sentiments; et permettez-moi de vous demander que, suivant la coutume adoptée à la cour d'Angleterre, ce jardin des esprits supérieurs, nous adoptions quelque nom sous lequel nous nous adressions réciproquement la parole. Par exemple, je vous appellerai ma Protection, et vous me nommerez votre Affabilité¹.

¹ Dans les anciennes comédies anglaises on trouve plusieurs exemples de cette coutume bizarre. Dans CHACUN HORS DE SON CARACTÈRE, Sogliardo et Shift adoptent les noms de Secours et de Résolution. Dans LES FOLIES DE CYNTHIE, un courtisan appelle Philantie son Honneur, et en est appelé son Ambition.

— Vous savez que j'appelle madame Philantie mon *Honneur*, et qu'elle m'appelle son *Ambition*; ainsi quand je la rencontre dans le palais, je lui dis :

— Mon cher Honneur, je me suis jusqu'ici contenté des lis de votre main; mais actuellement je veux goûter les roses de vos lèvres.

A cela elle répond en rougissant : — Vous êtes en vérité trop ambitieux. — Et moi je réplique :

— Je ne puis être trop ambitieux de l'Honneur, aimable dame.

Je crois qu'on conserve encore quelques restes de cette affectation de style dans certaines loges de franc-maçonnerie.

C'est le cas de citer ici la fameuse phrase de Félicien de Selva :

« La raison de la déraison que vous faites à ma raison affaiblit tellement ma raison que c'est avec raison que je me plains de votre beauté. »

— Cet usage n'est pas encore arrivé jusqu'à nous, sire chevalier, répondit Marie; et si jamais on l'y adoptoit, ce ne seroit pas à l'égard d'étrangers.

— En vérité, belle dame, vous êtes comme le coursier indompté qui s'effraie d'un mouchoir qu'on déploie devant lui, quoiqu'il doive bientôt braver les lances au-dessus desquelles il verra flotter des étendards. Ce que je vous propose n'est autre chose que l'échange des compliments que se font la Valeur et la Beauté quand elles se rencontrent. Elisabeth d'Angleterre elle-même appelle Philippe Sydney son Courage, et Sydney nomme cette princesse son Inspiration. Ainsi donc, ma belle Protection, car c'est ainsi que je vous nommerai désormais.....

— Quand miss Avenel vous l'aura permis! s'écria Halbert; car j'espère que.....

— Bon villageois, lui dit le chevalier d'un air froid et hautain, un autre de nos usages à la cour d'Angleterre, c'est de ne guère converser qu'avec ceux à qui nous pouvons parler sur le pied de l'égalité; or je dois vous rappeler que si la nécessité me force d'habiter momentanément votre chaumière, elle ne nous place pas pour cela sur le même niveau.

— Par Sainte-Marie! s'écria Halbert, je pense tout le contraire. Celui qui cherche un asile a

de l'obligation à celui qui le lui accorde, et tant que ce toit vous servira d'abri, je crois pouvoir me regarder comme votre égal.

— C'est une étrange erreur, bon villageois, et pour vous détromper je vais vous apprendre quelle est notre situation respective. Je me regarde ici non comme votre hôte, mais comme celui de votre maître, l'abbé de Sainte-Marie, qui, pour des raisons que je connois ainsi que lui, m'accorde l'hospitalité dans cette chaumière, et m'y fait recevoir par son serviteur et son vassal. Vous n'êtes donc qu'un instrument entre ses mains, et je ne vous ai pas plus d'obligation qu'à ce banc de pierre raboteux et mal fait sur lequel je suis assis, ou à l'assiette de bois sur laquelle je mange un dîner mal assaisonné. Ainsi donc, mon aimable Protection...

Marie Avenel alloit lui répondre, quand d'un ton courroucé, et d'un air menaçant Halbert s'écria : Le roi d'Écosse, s'il vivoit encore, ne me traiteroit pas ainsi impunément ! Marie se leva précipitamment, et courant au jeune Glendinning : — Pour l'amour du Ciel, Halbert, lui dit-elle, songez à ce que vous allez faire !

— Ne craignez rien, charmante Protection, dit sir Piercy avec le plus grand sang-froid ; les manières rustiques d'un jeune villageois mal élevé ne me feront pas oublier ce que je dois à

votre présence et à ma dignité. L'acier tirera du feu de la glace avant qu'une étincelle de colère m'enflamme le sang, que tempère le respect dû à mon aimable Protection.

— Vous avez raison de l'appeler votre protection, sir chevalier, dit Halbert : c'est, de par saint André ! le seul mot de bon sens que je vous aie entendu prononcer ; mais nous pouvons nous rencontrer en quelque lieu où cette protection ne vous servira de rien.

— Aimable Protection, continua le courtisan, sans honorer Halbert d'une réponse ni même d'un regard, soyez bien convaincue que les discours grossiers de ce bon villageois ne font pas plus d'impression sur votre fidèle Affabilité, que les aboiements du chien de basse-cour n'en produisent sur la lune, quand, fier d'être perché sur son fumier, il exhale sa colère impuissante contre ce brillant luminaire.

On ne sait jusqu'où cette comparaison peu flatteuse auroit porté l'indignation d'Halbert, si Édouard ne fût entré en ce moment, apportant la nouvelle que les deux plus importants officiers du couvent, le frère cuisinier et le frère sommelier, venoient d'arriver à la tour avec une mule chargée de provisions, et annonçoient que l'abbé, le sous-prieur et le père sacristain étoient en route pour venir dîner à la tour. Les annales de Sainte-

Marie ni celles de Glendearg n'offroient pas d'exemple d'une circonstance si extraordinaire, quoiqu'une vieille tradition prétendit qu'un abbé y avoit diné autrefois, après s'être égaré à la chasse. Mais que l'abbé actuel fit tout exprès un voyage dans cet endroit écarté et d'un accès peu facile, le Kamtschatka de ses domaines; c'étoit une chose à laquelle on n'auroit jamais pensé, et qui excita la plus grande surprise parmi tous les membres de la famille, à l'exception d'Halbert.

Ce fier jeune homme étoit trop occupé de l'insulte qu'il avoit reçue pour songer à autre chose.

— Je suis charmé que l'abbé vienne ici, dit-il à son frère; il faudra qu'il me dise de quel droit il nous envoie un étranger qui prétend nous dicter des lois comme si nous étions des serfs et des esclaves, et non des hommes libres. Je lui dirai à sa barbe que...

— Que dites-vous là, mon frère? songez à ce que de pareils propos peuvent vous coûter!

— Il m'en coûteroit bien davantage pour sacrifier mon honneur outragé et mon juste ressentiment à la crainte de tout ce que l'abbé peut faire.

— Et notre mère! notre mère! si elle est privée de tous ses biens, renvoyée de son fief, comment réparerez-vous la ruine dont votre impétuosité aura été cause!

— Cela est trop vrai, de par le ciel ! s'écria Halbert en portant la main au front ; et puis frappant du pied le plancher pour exprimer toute l'énergie de son ressentiment, auquel il n'osoit plus se livrer, il fit un tour ou deux dans l'appartement, et sortit.

— Marie Avenel jeta un regard timide sur l'étranger, tandis qu'elle cherchoit en quels termes elle le suppleroit de ne point parler à l'abbé de la violence à laquelle Halbert s'étoit laissé emporter, ce qui auroit pu être préjudiciable à sa famille. Mais cette éloquence muette suffit au chevalier ; il vit son embarras, et se hâta de la tirer d'inquiétude.

— Croyez-moi, ma belle Protection, lui dit-il, votre Affabilité est incapable de voir, d'entendre et surtout de rapporter rien de ce qui peut se passer pendant son séjour ici. Rien ne sauroit me troubler dans l'Élysée embelli par votre présence. L'ouragan d'une vaine colère peut agiter le cœur d'un villageois grossier, mais celui d'un courtisan est assez fort pour résister. De même que la surface gelée d'un lac n'est pas soumise à l'influence des vents, ainsi.....

La voix de mistress Glendinning se fit entendre. Elle appeloit Marie, qui se hâta d'aller la joindre, très-charmée d'échapper aux compliments et aux comparaisons du galant courtisan.

Il paroît que son absence n'excita pas de grands regrets dans le cœur du chevalier, car à peine étoit-elle partie, que ses traits prenant une expression de lassitude et d'ennui, il s'écria, après avoir bâillé deux ou trois fois : — Ce n'étoit pas assez d'être claquemuré dans une hutte dont on ne voudroit pas pour un chenil en Angleterre ; d'être exposé à la brutalité d'un jeune paysan ; de dépendre de la bonne foi d'un maraudeur, d'un coquin mercenaire ; il faut encore que je fasse de beaux discours à une pâle poupée parce qu'elle a du sang noble dans les veines ! Sur mon honneur, et préjugé à part, la petite meunière est cent fois plus jolie ! Mais patience, Piercy Shafton, il ne faut pas perdre ta réputation de courtisan spirituel et accompli. Remercie plutôt le ciel d'avoir fait trouver ici une femme à qui tu peux, sans déroger, adresser tes compliments, cela t'empêchera de perdre l'habitude d'en faire ; car, de même qu'une lame de Bilbao, qui plus elle est frottée plus elle devient brillante... Mais à quoi pensé-je, d'épuiser ma provision de similitudes pour causer avec moi-même ? Sur mon honneur, voilà les moines qui descendent la vallée comme une troupe de corbeaux ! J'espère qu'ils n'auront pas oublié mes malles. Ce seroit une belle aventure si elles étoient devenues la proie de quelques maraudeurs !

Cette réflexion lui causant beaucoup d'inquiétude, il descendit précipitamment, fit seller son cheval, et courut à bride abattue au-devant de l'abbé, qu'il rencontra avec sa suite à environ un mille de distance, s'avancant avec la lenteur convenable au décorum de sa profession. Après lui avoir adressé un de ses compliments les plus fleuris, son premier soin fut de s'informer de ses bagages; et il eut la satisfaction de les voir à l'arrière-garde.

Pendant ce temps tout étoit en révolution dans la tour pour préparer une réception convenable au révérend abbé et à sa suite. Il est vrai que les moines n'avoient pas trop compté sur les provisions que pouvoit fournir la cuisine d'Elspeth; mais elle n'en désiroit pas moins faire à celles qui avoient été envoyées du couvent des additions capables de lui valoir les remerciements de son seigneur féodal et de son père spirituel. Ayant rencontré Halbert encore tout échauffé de son altercation avec sir Piercy, elle lui donna ordre de prendre sur-le-champ son arc ou son fusil, d'aller faire un tour dans le bois, et de ne pas rentrer sans venaison. — Vous y avez été assez souvent pour votre plaisir, lui dit-elle, allez-y une fois pour l'honneur de la maison.

Le menuier, qui partoît en ce moment pour

retourner chez lui, lui promit de lui envoyer un beau saumon par un domestique à cheval. Elspeth, qui trouvoit qu'elle avoit alors assez d'hôtes chez elle, commençoit à se repentir de l'invitation qu'elle avoit faite à Mysie, et songeoit si elle ne pourroit pas trouver quelque moyen pour la faire monter en croupe derrière son père, sans les offenser, sauf à ajourner à une autre occasion ses projets de mariage; mais cet acte de générosité inattendue de la part du meunier ne lui permit plus de songer à se débarrasser de sa fille, de sorte que le père retourna seul à son moulin.

Elspeth en fut bien récompensée. Mysie demouroit trop près de l'abbaye pour être novice dans la noble science de la cuisine; et la bonne fille, ayant fait une toilette plus négligée, et mis ses bras blancs comme la neige nus jusqu'aux coudes, partagea avec Elspeth tous les travaux de la journée, fit preuve d'un talent sans égal, d'une industrie infatigable, et se distingua principalement dans l'apprêt de plusieurs friandises, auxquelles ni la veuve Glendinning ni sa cuisinière en chef Tibbie n'auroient pu seulement songer.

Laissant dans la cuisine cet habile substitut, et regrettant que Marie Avenel eût été élevée de manière à ne pouvoir se charger d'autre chose que de joncher des roseaux sur le plancher de la

grande salle, et de l'orner des fleurs que la saison produisoit, Elspeth se hâta d'aller mettre ses ajustements de grande fête, et descendit à la porte, le cœur palpitant, pour y attendre l'arrivée de sa révérence. Édonard étoit près de sa mère; il éprouvoit les mêmes palpitations, et sa philosophie cherchoit en vain à les expliquer. Il ne savoit pas encore combien la raison apprend difficilement à triompher de la force des circonstances extérieures, et combien nos sensations sont aiguës par la nouveauté et émoussées par l'habitude.

En cette occasion, il voyoit avec une surprise mêlée de respect une dizaine de cavaliers, sur des coursiers dociles, et revêtus de longues robes dont leurs scapulaires blancs faisoient ressortir la couleur noire, s'avancer à pas lents, comme s'ils avoient suivi un convoi funéraire. Sir Piercy Shafton faisoit seul diversion à l'uniformité de cette marche. Jaloux de montrer ses talents en équitation, il alloit, venoit et faisoit caracoler son coursier fringant, au grand regret de l'abbé, dont le cheval, un peu plus vif que ceux des autres moines, montrait de temps en temps quelques velléités d'imiter son confrère, tandis que le dignitaire de l'Eglise, n'étant pas peu alarmé, s'écrioit : — Tout beau, Bénédicte! Sir Piercy, je vous en prie! Là! là! et débitoit tout le chapelet

de prières et d'exclamations par lesquelles un cavalier timide demande grâce à un compagnon plus habile, et cherche à calmer son coursier fougueux. Enfin il prononça de bien bon cœur un *Deo gratias*, quand il s'arrêta devant la tour de Glendearg.

Tous les habitants s'agenouillèrent pour recevoir sa bénédiction et baiser sa main, cérémonie dont les moines mêmes n'étoient pas exempts en certaines occasions; mais le bon abbé Boniface avoit éprouvé trop de fatigues depuis qu'il étoit accompagné de sir Piercy pour mettre à ce cérémonial toute la solennité ordinaire, et pour l'accomplir avec beaucoup de patience. S'essuyant le front d'une main avec un mouchoir blanc comme la neige, il abandonna l'autre à ses vassaux, et se hâta d'entrer dans la maison, non sans murmurer un peu contre l'escalier tournant, aussi étroit que sombre, qui le conduisit dans la grande salle, où avoit été préparé je ne dirai pas un excellent fauteuil, mais le meilleur qui se trouvât dans la maison.

CHAPITRE XVI.

« La musique, le vin, la table, la parure,
« De ce fat sans égal fout la félicité.
« C'est pour lui le chemin de l'immortalité. »

La Dame Magnétique.

LORSQUE l'abbé se fut éclipsé si soudainement aux yeux des vassaux qui l'attendoient, le sous-prieur les dédommagea de la négligence de son supérieur par la manière affectueuse dont il parla à chacun d'eux, et notamment à Elspeth, à Marie et à Edouard. — Et où donc est ce fier Nembrod, Halbert ? leur demanda-t-il : j'espère qu'il n'a pas encore, comme ce fameux monarque, appris à tourner contre l'homme ses armes de chasse ?

— Non, grâce à Dieu, votre révérence, répondit Elspeth : Halbert est allé faire un tour dans le bois pour tâcher d'en rapporter de la venaison, sans quoi il n'auroit pas manqué d'être ici dans un jour si honorable pour moi et pour les miens.

— De la venaison ! murmura le sous-prieur à demi-voix : c'est un bon moyen de faire sa cour à notre abbé. Adieu, ma bonne dame, dit-il tout

haut à Elspeth, il faut que je rejoigne notre révérend.

— Encore un mot, s'il vous plaît, dit la veuve en le retenant par sa robe. Aurez-vous la bonté de chercher à nous excuser si tout n'est pas bien en ordre, et s'il manque quelque chose ! Toute notre argenterie a été pillée après la bataille de Pinkie, où j'ai perdu mon pauvre Simon, ce qui est bien le pire de tout.

— Ne vous inquiétez pas, ne craignez rien, dit le sous-prieur en retirant doucement sa robe des mains d'Elspeth : le frère sommelier a apporté l'argenterie de l'abbé, et croyez que s'il manque quelque chose à votre repas on le trouvera bien amplement compensé par votre bonne volonté.

A ces mots il s'échappa, et monta dans la grande salle, où il trouva sir Piercy et quelques moines assis près de l'abbé, pour le fauteuil duquel on avoit composé un coussin avec tous les plaids de la maison, ce qui ne le rendoit pas encore assez doux à son gré.

— Ce siège, disoit-il, est aussi dur que les bancs de nos novices ! Sire chevalier, comment avez-vous passé la nuit dans ce donjon ? Si votre lit n'étoit pas plus doux que ce fauteuil, vous auriez aussi bien dormi sur la couche de pierre de saint Pacôme. Quand on a fait dix bons milles à

cheval, on a besoin d'un siège un peu moins dur que celui qui m'est échu en partage.

Le frère sommelier arriva en ce moment d'un air de triomphe, apportant deux oreillers, dont l'un servit de coussin, et l'autre de dossier au fauteuil, après quoi le digne abbé se trouva un peu plus à l'aise. — Il faut que vous sachiez, continua-t-il, que nous avons nos travaux et nos fatigues aussi bien que vous; et je puis dire de moi et des soldats de Sainte-Marie, dont je me regarde comme le capitaine, que nous ne sommes pas habitués à craindre la chaleur du jour ou la fraîcheur de la nuit quand il s'agit de notre devoir : non, de par sainte Marie ! Dès que j'appris que vous étiez ici, et que certaines raisons vous empêchoient de venir au monastère, où nous aurions pu vous recevoir plus convenablement, frappant la table avec mon marteau, j'appelai un frère : — Timothée, lui dis-je, que demain matin, après tierces, on selle Bénédicte, et qu'on avertisse le sous-prieur et une demi-douzaine de nos frères d'être prêts à m'accompagner à Glendearg. Timothée n'en pouvoit croire ses oreilles; mais je lui répétai mes ordres, et je lui dis : Qu'on fasse partir d'avance le frère cuisinier et le frère sommelier avec quelques provisions, afin d'aider nos pauvres vassaux à préparer une collation convenable. Vous voyez donc bien, sir Piercy,

que nous ne sommes pas plus exempts que d'autres d'embarras et d'inconvénients; et d'après cela vous nous pardonneriez ceux que vous pouvez éprouver.

— Par ma foi, dit sir Piercy, il n'y a rien à pardonner. Si vous autres, guerriers spirituels, vous avez à supporter tant de fatigues, il siérait mal à moi, pécheur séculier, de me plaindre d'avoir trouvé ici un lit aussi dur qu'une planche, du bouillon qui sentoit le brûlé, de la viande qui, par sa couleur noire, me fit penser à la tête de Maure grillée que mangea Richard Cœur-de-Lion, et d'autres mets qui sentent la rusticité de ce pays septentrional.

— Je suis vraiment fâché, sire chevalier, dit l'abbé, que mes pauvres vassaux n'aient pu vous faire un meilleur accueil. Mais je vous prie de vouloir bien songer que si les affaires de sir Piercy Shafton lui eussent permis d'honorer de sa présence le monastère de Sainte-Marie, il y auroit été reçu d'une manière plus digne de lui.

— Pour faire connoître à votre révérence, dit le chevalier, les motifs qui m'empêchent de profiter de son hospitalité bien connue, il faudroit un peu de temps, et, ajouta-t-il en baissant la voix, un auditoire moins nombreux.

— Frère Hilaire, dit aussitôt l'abbé au frère sommelier, allez à la cuisine, et informez-vous

de notre frère le cuisinier à quelle heure notre collation sera prête. Les fatigues et les inconvénients que ce noble chevalier a éprouvés, pour ne rien dire des nôtres, nous font désirer que la réfection soit servie à l'instant même où elle sera en état de l'être, ni plus tôt ni plus tard.

Le frère Hilaire partit avec promptitude pour exécuter les ordres de son supérieur, et revint presque aussitôt l'assurer que la collation seroit prête à une heure précise : — Et ce seroit grand dommage, ajouta-t-il, de l'avancer ou de la retarder, ne fût-ce que de dix minutes; car le frère cuisinier assure que la venaison ne seroit pas cuite à point, malgré les soins du petit tournebroche qu'il vous a recommandé.

— De la venaison ! dit l'abbé ; et d'où donc vient-elle ? je n'en ai pas vu dans la liste de provisions que vous m'avez montrée.

— C'est un des fils de la maîtresse de la maison qui vient de tuer un daim il n'y a pas une heure. Mais, comme la chaleur animale n'avoit pas encore abandonné le corps, le frère cuisinier prétend que la viande en sera tendre comme du poulet. Ce jeune homme a un talent particulier pour tuer la bête fauve. Jamais il ne manque la tête ou le cœur, de sorte que le sang ne se répand pas dans la chair, comme cela ne nous arrive que trop souvent. C'étoit un daim superbe, en

pleine graisse; votre révérence aura rarement mangé de meilleure venaison.

— Paix! frère Hilaire, dit l'abbé en s'essuyant la bouche : il ne convient pas à notre ordre de faire un tel éloge de la nourriture corporelle, surtout quand nous sommes tellement épuisés par le jeûne et la fatigue, que nous sommes plus accessibles aux sensations qu'on éprouve en entendant parler d'un morceau friand. Cependant ayez soin de prendre le nom de ce jeune homme; il est juste que le mérite soit récompensé, et nous en ferons un *frater ad succurrendum* dans notre cuisine.

— Hélas! très-révérend père, j'ai pris des informations sur lui, et j'ai appris que c'est un de ces jeunes gens qui préfèrent le casque au capuchon, et l'épée séculière aux armes spirituelles.

— Eh bien! au lieu d'en faire un frère lai, nous en ferons un homme d'armes, et nous le nommerons sous-garde de nos bois. Talbot, notre garde, devient vieux, la vue commence à lui manquer; il a gâté plusieurs fois de superbes daims en les blessant maladroitement à la hanche. C'est pourquoi, frère Hilaire, il faut, de manière ou d'autre, assurer au couvent les services de ce jeune homme. Et maintenant, sire chevalier, puisqu'il faut que nous attendions encore près d'une heure le repas qu'on nous prépare, puis-je

vous prier de m'apprendre la cause de votre voyage en ce pays, et surtout ce qui vous empêche de venir à notre pauvre monastère, où nous tâcherions de vous recevoir de notre mieux.

— Votre sagesse n'ignore pas, très-révérend père, lui dit sir Piercy à voix basse, que, dans les affaires où il y va de la tête d'un homme, le plus grand secret est indispensable.

L'abbé fit signe à ses moines de se retirer, à l'exception du sous-prieur. — Vous pouvez, sire chevalier, dit-il alors, vous expliquer sans crainte devant notre fidèle ami et prudent conseiller le père Eustàche, à qui je puis appliquer cette strophe d'une des hymnes de notre couvent :

« *Dixit abbas ad prioris,*
 « *Tu es homo boni moris,*
 « *Quia semper sanioris*
 « *Mihi das consilia* ».

Au fait, la place de sous-prieur est au-dessous du mérite de notre cher frère, et nous ne pouvons l'élever à celle de prieur, qui, pour de certaines raisons, demeure vacante dans notre monastère. Aussi je crains toujours de me voir privé de ses sages conseils par sa promotion à quelque place plus importante. Quoi

On peut voir le reste de cette hymne dans l'ouvrage suivant de Fosbrooke, sur le monachisme britannique.

qu'il en soit, le père Eustache possède toute ma confiance, et il est digne de la vôtre.

Sir Piercy Shafton fit une inclination de tête ; et, poussant un soupir capable de briser sa cuirasse d'acier, il s'exprima en ces termes :

— Certes, très-révérends pères, il doit m'être permis de soupirer : je laisse, en quelque sorte, le paradis pour l'enfer ; je quitte la sphère brillante de la cour royale d'Angleterre pour un coin obscur dans un désert inaccessible ; la lice où j'étois toujours prêt à rompre une lance avec mes égaux pour l'amour de l'honneur ou en l'honneur de l'amour, pour lever le bouclier contre des pillards, de vils maraudeurs ; je renonce aux salons resplendissants où je dansois avec grâce soit la vive courante, soit quelque autre danse plus grave, pour venir m'asseoir au coin d'une cheminée enfumée dans un chenil d'Écosse ; je cesse d'entendre les accords ravissants du luth, pour avoir les oreilles déchirées par les sons discordants de la cornemuse ; enfin, et par-dessus tout, j'abandonne les sourires de ces beautés qui forment une galaxie céleste autour du trône d'Angleterre, pour la froide politesse d'une demoiselle à esprit inculte, et les regards étonnés de la fille d'un meunier. Je pourrois encore dire que je change la conversation de galants chevaliers, d'aimables courtisans, d'hommes

de mon rang, dont les pensées sont vives et brillantes comme l'éclair, pour l'entretien de moines et de gens d'église; mais il seroit peu convenable d'insister sur ce dernier point.

Tandis qu'il débitoit cette longue liste de plaintes, l'abbé le regardoit en ouvrant de grands yeux qui annonçoient que son intelligence ne pouvoit atteindre la hauteur des talents oratoires du chevalier. Lorsque celui-ci s'arrêta pour reprendre haleine, il jeta un coup d'œil sur le sous-prieur, comme pour lui dire qu'il ne savoit que répondre à une exorde si extraordinaire. Le père Eustache se hâta de venir au secours de son supérieur.

— Sire chevalier, dit-il, nous déplorons sincèrement avec vous les nombreux désagréments que vous avez éprouvés, surtout celui de vous trouver dans la société de gens qui, sachant qu'ils n'étoient pas dignes d'un tel honneur, étoient bien loin de le désirer. Mais tout cela ne nous apprend pas quelle est la cause de cette série de désastres; ou, pour parler plus clairement, quel motif vous a forcé à vous placer dans une position qui a si peu de charmes pour vous.

— Votre révérence doit excuser un malheureux qui, en racontant l'histoire de ses misères, ne peut s'empêcher d'appuyer fortement sur ce tableau; de même que l'homme tombé dans le

fond d'un précipice, lève les yeux vers le ciel pour mesurer la hauteur d'où il a été précipité.

— Mais il me semble qu'il seroit plus sage à lui de dire à ceux qui viennent pour le secourir, lequel de ses membres il s'est cassé.

— Vous avez raison, sire sous-prieur. Dans le choc de nos esprits, votre lance a frappé juste, et la mienne a pris une fausse direction. Excusez-moi, si je vous parle le langage de la lice; il doit paroître étrange à vos révérendes oreilles. Rendez-vous de la bravoure et de la beauté! trône de l'amour! citadelle de l'honneur! célestes beautés dont les yeux brillants en font l'ornement! Piercy Shafton ne s'avancera plus dans l'arène, lui qui fut le point de mire de tous les regards, la lance en arrêt, pressant les flancs de son coursier, au son des trompettes, noblement appelées la voix de la guerre, se précipitant sur son adversaire, rompant sa lance avec dextérité, et faisant ensuite le tour d'un cercle aimable pour recevoir les récompenses dont la beauté honore la chevalerie.

A ces mots, il se tordit les mains, leva les yeux au ciel, et parut absorbé dans de tristes réflexions.

— Il est fou, complètement fou, dit tout bas l'abbé au sous-prieur: je voudrois en être débarrassé, car je crains qu'il ne passe de la folie à la

furéur. Ne seroit-il pas prudent de rappeler nos frères ?

Mais le père Eustache savoit mieux que son supérieur distinguer le jargon de l'affectation et de l'incohérence, de l'aliénation d'esprit, et il savoit à quelles extravagances peut conduire l'envie de suivre le torrent de la mode.

Ayant donc laissé au chevalier l'espace de deux minutes pour calmer ses sensations exagérées, il lui rappela que le révérend abbé, en entreprenant un voyage si pénible à son âge, si contraire à ses habitudes, n'avoit eu d'autre but que d'apprendre en quoi il pouvoit servir sir Piercy Shafton, ce qu'il ne pouvoit faire sans savoir bien positivement pourquoi il étoit venu chercher un asile en Écosse. — Le soleil s'avance dans sa course, ajouta-t-il en regardant à une croisée ; et si l'abbé est obligé de retourner au monastère sans être mieux instruit, le regret pourra être mutuel, mais vous seul en souffrirez les inconvénients.

Cette dernière observation ne fut pas inutile.

— Déesse de la courtoisie ! s'écria le chevalier, est-il possible que j'aie assez oublié vos lois pour sacrifier à de vaines plaintes le temps de ce digne prélat ! Vos révérences sauront donc que je suis proche parent des Piercy de Northumberland, dont la renommée s'est étendue partout où le

nom anglais est connu. Or le comte de Northumberland actuel, dont je vais vous faire brièvement l'histoire...

— Cela est inutile, dit l'abbé, nous connoissons ce noble et fidèle seigneur; nous savons que c'est un des plus fermes soutiens de la foi catholique, en dépit de la femme hérétique assise aujourd'hui sur le trône d'Angleterre: c'est de vous-même que nous désirons que vous nous parliez.

— J'ai donc à vous dire seulement que mon honorable cousin, le comte de Northumberland, ayant concerté avec moi et d'autres hommes choisis, de rétablir le culte catholique dans le royaume d'Angleterre, nous prîmes des mesures capables de compromettre notre sûreté personnelle. Or, comme nous en fûmes instruits tout à coup, la reine Élisabeth, qui entretient autour d'elle des conseillers fort habiles à faire échouer tous les projets qu'on peut former, soit pour attaquer ses droits à la couronne, soit pour rétablir la discipline de l'église catholique, a découvert la trainée de poudre que nous avions disposée, avant que nous eussions pu en approcher la mèche. Sur quoi mon honorable cousin, pensant qu'il valoit mieux qu'un seul homme portât le fardeau du blâme, me le jeta tout entier sur les épaules; et je consentis d'autant plus volontiers à m'en

charger, que mon domaine, depuis un certain temps, se trouve un peu encombré, et ne suffit plus pour me permettre de vivre avec la splendeur nécessaire à un homme bien né pour le distinguer du vulgaire.

— De manière, dit le sous-prieur, que l'état de vos affaires particulières faisoit qu'un voyage en pays étranger avoit moins d'inconvénients pour vous que pour votre noble et digne cousin.

— C'est cela même, *rem acu tetigisti*. J'avois fait un peu trop de dépenses dans les fêtes et dans les tournois, afin d'y paroître d'une manière convenable à mon rang; et les marchands de Londres, vrais Juifs et vrais Arabes, ne vouloient plus me fournir à crédit, ce qui étoit pourtant indispensable pour l'honneur de la nation et pour le mien. Pour dire la vérité, c'étoit en partie le désir d'opérer un changement dans cet état de choses qui me faisoit désirer d'en amener un dans la situation de l'Angleterre.

— Ainsi, dit le sous-prieur, le manque de succès de votre entreprise relative aux affaires publiques d'un côté, et le dérangement de votre fortune de l'autre, vous ont engagé à chercher un asile en Écosse.

— Pour la seconde fois, révérend père, *rem acu tetigisti*. Et ce n'est pas sans bonnes raisons, puisque, si j'étois resté en Angleterre, mon cou

aurait pu avoir pour ornement un cordon de chanvre, au lieu d'une chaîne d'or. J'ai pris la route du nord avec tant de promptitude, que je ne me suis donné que le temps de changer mon pourpoint de velours de Gênes couleur de pêche, brodé en or, pour cette cuirasse faite par Bonamico de Milan, jugeant que je n'avois rien de mieux à faire que d'aller joindre mon cousin de Northumberland dans un de ses châteaux; mais comme je me rendois à Alnwick avec la vitesse d'un cerf lancé par les chiens, je rencontrai à Northallerton un serviteur de confiance de mon cousin, Henry Vaughan, qui m'apprit que je ne pouvois me montrer en sa présence sans danger, attendu qu'en conséquence des ordres qu'il avoit reçus de la cour, il seroit obligé de me faire arrêter.

— C'eût été, dit l'abbé, une mesure un peu dure de la part de votre honorable parent.

— On peut le juger ainsi; mais je soutiendrai jusqu'à la mort l'honneur de mon digne cousin de Northumberland. Vaughan me donna de sa part un excellent cheval, une bourse bien remplie, et deux guides qui, m'ayant fait passer par des sentiers épouvantables où pas un chevalier n'avoit mis le pied depuis le temps de Lancelot, me conduisirent dans ce royaume d'Écosse, et me menèrent chez un certain baron, ou du

moins chez un homme qui se donne pour tel, nommé Julien Avenel, par qui je fus reçu comme le lieu et les circonstances le permettoient.

— Et vous devez l'avoir été misérablement, dit l'abbé; car, à en juger par l'appétit que montre Julien quand il est chez les autres, sa table ne doit pas être toujours abondamment servie.

— Votre révérence a raison. Nous fîmes chère de carême; et encore fallut-il compter en partant. Julien n'appelle pas cela un compte; mais il fit tant d'éloges de mon poignard, dont la poignée étoit d'argent doré d'un travail admirable, que je ne pus me dispenser de le lui offrir, offre qu'il ne me donna pas la peine de faire deux fois. Il le plaça sur-le-champ dans son ceinturon, où il ressembloit au couteau d'un boucher plutôt qu'à l'arme d'un homme comme il faut.

— Un si beau présent, dit le père Eustache, auroit dû au moins vous assurer l'hospitalité pour quelques jours.

— J'en aurois été bien fâché : à force de compliments il m'auroit dépouillé du reste de ma garde-robe, écorché vif, de par tous les dieux hospitaliers ! Il jetoit déjà un œil d'envie sur ma cuirasse, et prétendoit que la lame de ma rapière étoit la mieux trempée qu'il eût jamais vue. Je fus obligé de faire force de voiles avant d'avoir perdu tous mes agès. Heureusement une lettre

de mon honorable cousin m'apprit qu'il vous avoit écrit en ma faveur, et vous avoit envoyé deux malles contenant mes vêtements ; savoir : un surtout de soie cramoisie doublé de drap d'or, avec le baudrier pareil ; un justaucorps de soie couleur de chair, garni de fourrures, avec lequel je dansai dans le ballet du sauvage à la dernière fête de la cour ; deux paires de...

— Vous pouvez, sire chevalier, dit le sous-prieur, vous épargner la peine de nous faire l'inventaire de votre garde-robe. Les moines de Sainte-Marie ne sont pas des barons maraudeurs, et vous trouverez dans vos malles tout ce qu'elles contenoient quand elles sont arrivées au monastère. D'après ce que vous venez de nous dire, et d'après ce que nous a donné à entendre le comte de Northumberland, nous devons croire que votre intention, quant à présent, est de garder l'incognito, et de chercher à détourner de vous l'attention, autant que peuvent le permettre votre mérite et votre rang.

— Hélas ! sire sous-prieur, la lame la plus brillante ne peut jeter aucun éclat quand elle est dans le fourreau ; le feu du plus beau diamant est éclipsé quand il reste dans son écrin ; et le mérite, quand il est obligé de se cacher, ne peut exciter l'admiration. Je ne saurois dans ma retraite attirer l'attention que du petit nombre de

ceux à qui les circonstances me permettent de me découvrir.

— Je présume, mon vénérable père, dit alors le sous-prieur à l'abbé, que votre sagesse tracera à ce noble chevalier une ligne de conduite qui concilie le soin de sa sûreté et l'intérêt de notre maison. Vous savez quels efforts fait l'audace pour ébranler les fondements de la sainte église; vous savez que plus d'une fois notre communauté a été menacée. Jusqu'ici nous avons résisté aux assauts multipliés de nos ennemis; mais un parti, favorable aux vues politiques de la reine d'Angleterre et aux doctrines hérétiques, domine en ce moment à la cour d'Écosse, et notre souverain n'ose pas accorder à son clergé souffrant toute la protection dont elle voudroit l'entourer.

— Je crois, dit le chevalier, qu'il sera plus agréable à vos révérences de discuter cet objet important hors de ma présence; et, à vous dire vrai; je suis impatient de voir dans quel état se trouve ma garde-robe: je crains qu'elle n'ait pas été emballée avec les soins et les précautions nécessaires. Je ne me consolerois pas s'il étoit arrivé quelque accident à l'un de mes quatre habits neufs, dont l'élégance est au-dessus de tout ce que je pourrois vous en dire. Je vous prie donc de m'excuser si je vous quitte pour aller faire

cette vérification importante. Et à ces mots il quitta l'appartement.

— Que Sainte-Marie nous conserve l'esprit! s'écria l'abbé, étourdi du babil insignifiant du chevalier. Tant de sottises ont-elles jamais pu se loger dans la tête d'un homme! Et c'est un tel fat, une tête si légère, que le comte de Northumberland a choisi pour principal confident dans une affaire si importante et si dangereuse.

— S'il avoit eu plus de bon sens, dit le père Eustache, il en auroit été moins propre à jouer le rôle de bouc émissaire, que son honorable cousin lui destinoit sans doute dès l'origine, dans le cas où ses projets viendroient à échouer. Je connois un peu ce Piercy de Shafton. On a élevé des doutes sur la légitimité de sa mère, qu'il prétend descendue de la famille Piercy, et c'est un point sur lequel il est très-chatouilleux. Si un courage à toute épreuve et une galanterie déterminée sont des titres suffisants pour assurer ses droits à ce haut lignage, on ne peut les lui refuser. Du reste c'est un de ces étourdis du temps, comme Rowland Yorke, Stukéli, et tant d'autres, qui, après avoir dissipé follement leur fortune pour briller autant que ceux qui sont plus riches, tâchent de la réparer en s'engageant dans des complots et des conspirations.

— Sainte-Marie! ce seroit un mauvais hôte à

introduire dans notre paisible demeure. Nos novices et nos jeunes moines sont déjà occupés de leur toilette, plus que cela ne convient à notre sainte profession. Ce chevalier leur feroit tourner la tête, depuis le *vestiarius* jusqu'au dernier marmiton.

— Il pourroit en résulter des suites plus fâcheuses. Dans ce siècle d'épreuves, on confisque, on vend, on achète les propriétés de l'église comme si c'étoient celles d'un baron séculier. A quoi ne nous exposerions-nous pas, si nous étions convaincus de donner asile à un coupable de rébellion contre la femme qu'on appelle la reine d'Angleterre? Nous verrions bientôt une foule de parasites écossais solliciter des concessions de nos terres, et une armée anglaise venir les ravager. Les habitants de l'Écosse étoient autrefois de vrais Écossais, unis, fermes, aimant leur patrie, et oubliant toute autre considération quand la frontière étoit menacée : maintenant ils sont... que dirai-je? les uns Français, les autres Anglais, et ne considèrent leur pays que comme un théâtre ouvert aux étrangers pour y venir vider leurs querelles.

— Il n'est que trop vrai, dit l'abbé; nous vivons dans un temps bien difficile; nos sentiers sont glissants et dangereux.

— C'est pourquoi il faut marcher avec pré-

caution. Par exemple, nous ne devons pas recevoir cet homme dans le monastère de Sainte-Marie.

— Mais qu'en ferons-nous ? Songez qu'il souffre pour la cause de l'église catholique ; que son parent, le comte de Northumberland, a toujours été notre ami, et que ses possessions sont si voisines des nôtres, qu'il peut nous faire du bien ou du mal, suivant la conduite que nous tiendrons à l'égard d'un homme qu'il protège.

— Tous ces motifs, auxquels on peut joindre celui de la charité chrétienne, nous imposent l'obligation de protéger et de secourir cet homme. Ne le renvoyons pas à Julien Avenel : ce baron sans conscience ne se feroit aucun scrupule de dépouiller un malheureux étranger. Qu'il reste ici. Plus l'endroit est obscur et écarté, moins il est probable qu'il y soit découvert. D'ailleurs on peut lui en rendre le séjour moins incommode.

— Sans doute, dit l'abbé ; je lui enverrai mon lit de voyage et un bon fauteuil.

— D'ailleurs, continua le sous-prieur, étant si près de nous, si quelque danger pressant le menaçoit, il viendrait à l'abbaye, et nous trouverions moyen de l'y cacher jusqu'à ce qu'on pût l'en faire partir sans danger.

— Ne vaudroit-il pas mieux l'envoyer à la

cœur d'Écosse, et nous en débarrasser tout d'un coup.

— Oui; mais ce seroit aux dépens de nos amis. Ce papillon aura beau étendre ses ailes dans la vallée de Glendearg, personne ne le remarquera; s'il étoit à Holyrood, il voudroit, au risque de sa vie, briller aux yeux de la reite et de la cour: en moins de trois jours tous les yeux seroient fixés sur lui; et la paix des deux extrémités de l'île seroit peut-être troublée pour un être qui comme une sotte mouche ne peut s'empêcher de voltiger autour d'une lumière.

— Vous avez raison, père Eustache, mais je perfectionnerai votre plan pour lui rendre plus supportable son séjour ici: je lui enverrai en secret non-seulement quelques meubles, mais de bons vins et du pain de froment. Il y a ici un jeune vassal fort adroit à la chasse du daim, je lui donnerai ordre de ne pas le laisser manquer de venaison. Je ferai même plus, je vais envoyer sur-le-champ ordre au garde de notre vestiaire de faire partir aujourd'hui même tout ce dont il peut avoir besoin: veillez à cela, père Eustache.

— J'y vais, répondit le sous-prieur. Mais je l'entends appeler du secours pour attacher ses aiguillettes: il sera bien heureux s'il trouve ici quelqu'un en état de remplir les fonctions de valet de chambre.

— Je voudrois pourtant qu'il arrivât, dit l'abbé, car voilà le frère sommelier qui met la collation sur la table : par ma foi, ma course m'a donné bon appétit.

CHAPITRE XVII.

- « Je saurai bien trouver d'autres secours.
- « Autour de nous des esprits invisibles
- « Veillent, dit-on, et voligent toujours :
- « Des talismans puissants, irrésistibles,
- « Les forceront à se montrer à moi. »

JAMES DUFF.

L'ATTENTION du lecteur doit se reporter maintenant sur Halbert Glendinning, qui avoit quitté la tour de Glendearg immédiatement après sa querelle avec sir Piercy Shafton. Il marchoit dans la vallée d'un pas rapide, suivi du vieux Martin, qui le prioit d'être moins impétueux.

— Vous ne vivrez jamais assez pour porter des cheveux blancs, lui dit-il, si vous prenez feu ainsi à la moindre provocation.

— Et pourquoi le désirerois-je, si je dois être le but des insultes de chaque insensé que je rencontre ? Vous-même, vieillard, à quoi vous sert de boire, manger et dormir tous les jours ? Quel plaisir trouvez-vous le matin en vous éveillant, quand le jour vous rappelle à des travaux pénibles, ou le soir quand la fin de la journée vous permet de reposer vos membres fatigués sur une paillasse bien dure ? Ne vaudroit-il pas mieux

vous endormir pour ne plus vous éveiller, que de passer ainsi successivement du travail à l'anéantissement, et de l'anéantissement au travail ?

— Dieu me protège ! il y a bien quelque vérité dans tout ce que vous me dites ; mais, de grâce, marchez plus doucement, car de vieilles jambes n'en peuvent suivre de jeunes, et je vous dirai pourquoi la vieillesse, quoique désagréable, est encore supportable.

— Parle donc, dit Halbert en ralentissant le pas ; mais songe qu'il faut que nous rapportions de la venaison pour ces saints hommes si fatigués d'un voyage de quelques milles ; et ce n'est que dans le bois de Brocksburn que nous pouvons espérer de trouver quelques daims.

— Sachez donc, mon bon Halbert, vous que j'aime comme si vous étiez mon fils, dit Martin, que je supporterai la vie sans répugnance, jusqu'à ce que la mort m'appelle, parce que telle est la volonté de mon créateur. Je mène ce qu'on peut appeler une vie pénible : suant l'été, grelottant l'hiver, couchant sur la dure, recevant une nourriture grossière, méprisé comme un serf ; et cependant je pense que si je n'étais d'aucune utilité dans ce monde, Dieu m'en retireroit.

— Pauvre vieillard, dit Halbert, et comment une idée aussi folle que celle de ton utilité pré-

tendue peut-elle te réconcilier avec un monde où tu joues un si triste rôle ?

— Mon rôle n'y étoit pas plus brillant, ma personne n'y étoit pas moins méprisée, le jour où j'ai sauvé ma maîtresse et sa fille, en leur donnant un abri qu'elles auroient peut-être inutilement cherché ailleurs.

— Tu as raison, Martin; ce trait suffit seul pour racheter une vie passée tout entière dans l'inutilité.

— Et comptez-vous pour rien, Halbert, que j'aie le droit de vous donner une leçon de patience, et de soumission à la volonté du ciel ? Il me semble que mes cheveux blancs ne sont pas sans utilité, s'ils peuvent offrir à la jeunesse le précepte et l'exemple.

Halbert baissa la tête et garda le silence quelques instants. — Martin, lui dit-il ensuite, as-tu remarqué quelque changement en moi depuis peu ?

— Depuis peu ? répéta Martin : oui sans doute, car c'est depuis hier. Je vous ai toujours connu vif, impatient, impétueux, prompt à parler sans réflexion ; mais aujourd'hui, sans rien perdre de votre feu naturel, vous avez un air de noblesse et de dignité que je ne vous ai jamais vu.

— Et tu crois pouvoir juger d'un air de noblesse et de dignité ?

— Et pourquoi non ? N'ai-je pas suivi mon maître Walter Avenel à la ville, à la cour et dans les camps ? Et c'est pour me récompenser qu'il me fit bâtir une chaumière, et qu'il me donna la permission de nourrir sur ses pâturages autant de bestiaux que bon me sembleroit. Mais moi-même, dans le moment que je vous parle, je sens que je me sers de termes plus choisis qu'à l'ordinaire, et que, quoique je n'en sache pas la raison, l'accent du nord est moins fortement prononcé dans tout ce que je vous dis.

— Et tu ne peux assigner une cause à ce changement en toi et en moi ?

— A ce changement ! De par la sainte Vierge, il n'y a pas de changement en moi ! seulement il me semble que, tout à coup, je vous parle comme je parlois à mon ancien maître il y a trente ans. Il est singulier que votre société produise aujourd'hui cet effet sur moi, et qu'elle ne l'ait jamais produit auparavant.

— Et crois-tu apercevoir en moi quelque chose qui puisse m'élever un jour au niveau de ces hommes orgueilleux qui affectent de me mépriser aujourd'hui ?

Martin se tut un instant. — Sans doute, Halbert, dit-il ensuite, cela peut arriver : j'ai vu des agneaux chétifs devenir les plus beaux moutons du troupeau. N'avez-vous jamais entendu parler

d'Hughie Dun qui quitta ce pays il y a environ trente-cinq ans ? C'étoit un garçon bien appris : il savoit lire et écrire comme un prêtre, aucun cavalier ne manioit mieux la lance et le bouclier ; je m'en souviens comme si c'étoit hier. Jamais on n'avoit vu son pareil dans les domaines de Sainte-Marie : aussi ne manqua-t-il pas d'avancement.

— Et à quoi parvint-il ? demanda Halbert avec vivacité.

— A rien de moins, répondit Martin en se redressant, qu'à être domestique de l'archevêque de Saint-André.

Le feu qui brilloit dans les yeux d'Halbert s'éteignit tout à coup. — Et voilà donc tout ce que lui valurent ses connoissances et ses talents ? s'écria-t-il.

Martin le regarda à son tour d'un air de grande surprise. — Et qu'est-ce que la fortune pouvoit faire de plus pour lui ? dit-il. Le fils d'un vassal de l'église n'est pas de l'étoffe dont on fait les chevaliers et les lords. Le courage et la science ne peuvent rendre noble le sang d'un villageois : cela n'empêche pas qu'il n'ait donné en mariage à sa fille cinq cents bonnes livres, argent d'Ecosse, et qu'elle n'ait épousé le bailli de Pittenweem.

En ce moment, et tandis qu'Halbert cherchoit une réponse, un daim traversa le sentier ; l'arc

du jeune homme fut bandé au même instant; la flèche partit, et le daim tomba mort sur le gazon.

—Voilà de la venaison pour dame Elspeth, dit Martin. Qui auroit cru qu'un daim, dans cette saison, s'approcheroit autant de la vallée? C'est un animal superbe! trois pouces de graisse sur la poitrine! Le bonheur vous suit partout: si vous vous le mettiez en tête, vous deviendriez un des hommes d'armes de l'abbé, et vous auriez une jaquette rouge comme le plus brillant d'entre eux.

— Si jamais je sers quelqu'un, dit Halbert, ce ne sera que la reine. Prends soin de ce daim, Martin: je vais faire un tour dans le marécage; j'ai quelques flèches à ma ceinture; je rencontrerai peut-être quelques oies sauvages.

A ces mots, il doubla le pas et fut bientôt hors de vue. Martin le suivit des yeux aussi longtemps qu'il le put. — Il y a dans ce jeune homme de quoi faire quelque chose, dit-il, si l'ambition ne le perd pas. Servir la reine! Sur ma foi, elle a des serviteurs qui ne le valent pas. Et pourquoi n'auroit-il pas la tête haute? Il n'y a que ceux qui montent à l'échelle qui peuvent arriver au dernier échelon. Allons, votre seigneurie, dit-il au daim, il faut que vous veniez à Glendearg sur mes deux jambes, un peu moins vite que vous n'auriez pu y aller sur vos quatre. Mais vous êtes bien lourd! Je me contenterai d'emporter votre train

de derrière, et je reviendrai chercher le reste avec un cheval.

Tandis que Martin portoit la venaison à la tour, Halbert continuoit à marcher, respirant plus librement, depuis qu'il étoit débarrassé de son compagnon. — Domestique de l'archevêque de Saint-André! répétoit-il, domestique d'un prêtre orgueilleux! Et c'est là, avec le privilège d'allier son sang à celui d'un bailli de village, ce qu'on regarde comme devant couronner toutes les espérances d'un vassal de l'église! De par le Ciel! si je ne me sentoie une répugnance invincible pour ces rapines nocturnes, j'aimerois cent fois mieux prendre la lance et m'enrôler parmi les jacks de quelque baron! Il faut pourtant me déterminer à quelque chose: je ne puis vivre ici plus longtemps dégradé, déshonoré, objet du mépris du premier étranger portant des éperons dorés, qui arrivera du sud. Cet être inconnu, cet esprit, ce fantôme, n'importe ce qu'il soit, je veux le voir encore une fois. Depuis que je lui ai parlé, que j'ai touché sa main, j'ai senti naître en moi des émotions et des pensées dont je n'avois pas d'idée auparavant. Moi, qui trouve le vallon que mon père a habité trop étroit pour mon ambition, m'y verrai-je outragé par un vain et frivole courtisan, et en présence de Marie Avenel? Non, de par le Ciel, je ne le souffrirai pas!

Tout en parlant ainsi, il arrivoit à l'endroit sauvage nommé Corrie-nan-Shian, et il étoit près de midi. Il resta quelques instants les yeux fixés sur la fontaine, cherchant à deviner quel accueil lui feroit la dame blanche. Elle ne lui avoit pas expressément défendu de l'évoquer de nouveau; mais ces mots qu'elle avoit prononcés en lui faisant ses adieux,

« Un autre guide t'instruira, »

n'étoient-ils pas une prohibition tacite de recourir encore à elle?

Il n'hésita pourtant pas long-temps: la hardiesse formoit la base de son caractère, et le changement qui s'étoit récemment opéré en lui n'avoit fait qu'y ajouter encore. Il tira son sabre, se dépouilla la jambe droite, salua trois fois la fontaine et le vieux houx, et répéta la même formule d'évocation.

« Dame blanche d'Avenel,
 « Votre promesse m'amène;
 « Répondez à mon appel,
 « Dame blanche d'Avenel;
 « Le soleil du hant du ciel
 « Brille sur votre fontaine;
 « Dame blanche d'Avenel,
 « Votre promesse m'amène. »

Ses yeux étoient fixés sur le houx tandis qu'il

prononçoit le dernier vers; et ce ne fut pas sans une émotion involontaire qu'il vit, entre lui et cet arbre, l'air se troubler, se condenser, et prendre l'apparence d'une forme humaine; mais si transparente, qu'il pouvoit distinguer jusqu'aux branches et aux feuilles du vieux houx qui étoit devant lui, comme s'il n'en eût été séparé que par un voile de crêpe. Peu à peu néanmoins l'apparition prit une forme plus substantielle; et la dame blanche parut à ses yeux telle qu'il l'avoit déjà vue, mais ayant sur le front une expression de mécontentement qu'il n'y avoit pas encore remarquée. Elle lui adressa la parole en ces termes :

- C'est aujourd'hui que les filles de l'air,
- Tous les esprits peuplant les forêts et la mer
- Pleurent leur triste destinée ;
- Car ce n'est pas pour nous qu'en pareille journée
- On vit s'accomplir autrefois
- Un sacrifice imposant et sublime ,
- Où la plus auguste victime
- Aux coupables mortels rendit leurs anciens droits ;
- Où la vertu s'immola pour le crime.
- Malheur ! trois fois malheur au mortel trop hardi
- Qui devant nous paroît le vendredi ! •

— Esprit ! dit Halbert avec audace , il est inutile de menacer un homme qui méprise la vie. Ta colère ne peut que me faire périr, et je ne crois pas même que ton pouvoir ou ta volonté

aillent jusque là. Mon âme est inaccessible à la terreur que la présence des êtres semblables à toi produit sur les autres hommes. Mon cœur est endurci par une espèce de désespoir. Si je suis, comme tes paroles semblent l'annoncer, d'une race qui a été plus particulièrement l'objet de la bienveillance du Ciel, c'est à moi d'ordonner, et tu dois m'obéir, car mon origine est plus noble que la tienne.

Tandis qu'il parloit ainsi, l'être extraordinaire auquel il s'adressoit le regardoit d'un air fier et courroucé. C'étoit toujours la dame blanche, mais son visage avoit un caractère plus sombre et plus dur : ses yeux sembloient se contracter, et brilloient du feu de la colère; ses traits étoient agités de légères convulsions, comme si elle se fût préparée à prendre une forme plus effrayante : elle ressembloit à ces figures fantastiques qui se présentent à l'imagination excitée par l'opium, mais qui n'ont qu'une existence momentanée, et qui souvent, agréables d'abord, finissent par devenir affreuses et bizarres.

Lorsque Halbert eut terminé son discours hardi, l'espèce d'agitation que les traits de la dame blanche avoient éprouvée cessa tout à coup : elle reprit l'aspect pâle et mélancolique qui lui étoit habituel, et, au lieu d'offrir aux yeux du jeune Glendinning une métamorphose effrayante,

comme il s'y attendoit, elle lui adressa les paroles suivantes :

- Jeune homme entreprenant, rends grâce à ton courage.
- Si mon air menaçant avoit sur ton visage
- Fait naître un seul instant la pâleur et l'effroi,
- Si ton œil eût tremblé, c'en étoit fait de toi.
- Quoique tu sois formé de boue et de poussière,
- Que mon être céleste, éclatant de lumière,
- Soit un corps glorieux, subtil, aérien,
- Nourri par la rosée et différent du tien,
- Parle : le Ciel arma l'homme de sa puissance,
- Et lui donna des droits à notre obéissance.

— Apprends-moi donc, lui dit Halbert, quel charme a produit le changement que je remarqué dans mon esprit et dans mes désirs ? Pourquoi ne pensai-je plus à la chasse, à mon arc et à mes flèches ? Pourquoi mon âme brûle-t-elle de s'élançer hors des limites de cette étroite vallée ? Pourquoi mon sang est-il enflammé par le souvenir de l'insulte que j'ai reçue d'un homme dont j'aurois tenu l'étrier il y a quelques jours, dont une parole ou un regard m'auroient semblé une faveur ? Pourquoi désirai-je m'élever au rang des chevaliers, des barons et des grands ? Est-ce bien moi qui, dormant hier dans une obscurité dont je ne songéois pas à sortir, me réveille aujourd'hui brûlant d'ambition, passionné pour la gloire ? Parle : dis-moi, si tu le peux, d'où vient un tel changement. Ai-je été jusqu'ici, ou suis-je

en ce moment sous l'influence d'un enchantement? Réponds-moi : est-ce ta puissance qui a produit cette métamorphose?

La dame blanche lui répondit :

- Un être plus puissant que moi
- Règne sur toute la nature.
- Son empire s'étend sur toi,
- Comme sur chaque créature :
- L'aigle qui plane dans les cieux,
- L'insecte rampant sur la terre,
- A ses lois sont soumis tous deux.
- Ni le palais, ni la chaumière
- Ne sont exempts de son pouvoir ;
- Et, pour changer le caractère,
- Il lui suffit de le vouloir. »

— Parle-moi d'une manière moins obscure, dit Halbert ; fais-moi comprendre clairement ce que tu veux me dire.

La dame blanche reprit la parole :

- Interroge ton cœur. L'image de Marie
- Le remplit tout entier.
- Demande-lui pourquoi ta fierté porte envie
- Au noble chevalier ;
- Pourquoi tu ne saurois souffrir en sa présence
- Un regard insultant ;
- Pourquoi, dans ce vallon, si cher à ton enfance,
- De rien tu n'es content ;
- Pourquoi l'ambition de ton âme enhardie
- A fait un vrai volcan ;
- Ton cœur te répondra : l'image de Marie
- Est ton seul talisman. »

— Puisque tu m'as dit ce que je n'osois m'avouer

à moi-même, reprit Halbert rougissant encore, dis-moi donc par quel moyen je dois lui faire connoître mes sentiments.

La dame blanche répondit d'un ton mélancolique :

- Sur un tel point pourquoi m'interroger ?
- Êtres imparfaits que nous sommes,
- Nous pouvons voir les passions des hommes,
- Mais sans jamais les partager.
- Déployant sa magnificence,
- Ainsi l'aurore dans le nord
- Des mortels étonnés charme les yeux d'abord ;
- Mais sur eux ses rayons restent sans influence. »

— Et cependant, dit Halbert, ou les hommes se trompent, ou ton destin est lié à celui des mortels.

La dame blanche continua en ces termes :

- Par d'étranges liens, au destin des mortels
- Notre destinée est unie.
- Quand le premier des Avenels,
- Norman Ulric, reçut la vie,
- Un astre rayonnant brilloit au haut des cieux.
- S'échappant tout à coup de son sein radieux,
- Par la rosée une perle formée
- Tomba dans cette source ; un esprit en naquit :
- Et c'est ainsi que le même instant vit
- Une double essence animée. »

— Je te le dis encore, s'écria Halbert, parle-moi plus clairement ; je puis à peine te comprendre. Quelle est la nature des liens qui t'atta-

chent à la famille d'Avenel ? Quelle est la destinée qui attend cette maison ?

L'esprit répondit :

- Regarde ce fil d'or qui me sert de ceinture,
- Quand je sortis des mains de la nature,
- Et que je reçus ce présent,
- Il n'étoit pas ce qu'il est à présent ;
- C'étoit une si forte chaîne,
- Que le vainqueur des Philistins,
- Pour la briser de ses puissantes mains,
- Eût pris une inutile peine.
- Mais, hélas ! rien n'est éternel,
- Et de la maison d'Avenel
- Elle devoit suivre la destinée.
- L'une diminuant de gloire et de splendeur,
- L'autre a diminué de force et de grosseur.
- Ce fil disparaissant, dans la même journée
- La maison d'Avenel doit cesser d'exister ;
- Et les éléments redemandent
- Les principes vitaux qu'ils m'ont voulu prêter.
- N'en demande pas plus, les astres le défendent.

— Puisque tu peux lire dans les astres, dit le jeune homme, tu peux au moins me dire quel sera le destin de ma passion, si tu peux en favoriser le succès.

La dame blanche répondit en soupirant :

- De l'astre d'Avenel, autrefois si brillant,
- L'éclat est éclipsé, le lustre est défaillant :
- Telle on voit d'un fanal s'obscurcir la lumière
- Lorsque l'astre du jour commence sa carrière :
- Il pâlit, il paroît arrêté dans son cours,
- Et l'on diroit qu'il va s'éteindre pour toujours.

- Il cède à quelque affreuse et funeste influence ;
- Son aspect ne promet qu'infortune et vengeance ;
- Et mon œil, en voulant percer l'obscurité ;
- Ne voit que passion, haine, rivalité !

— Rivalité ! s'écria Halbert : mes craintes sont donc réalisées ! Mais sera-t-il dit que ce papillon d'Angleterre osera me braver dans la maison de mon père, et en présence de Marie Avenel ? Esprit, procure-moi le moyen de le combattre, de faire disparaître les vaines distinctions de rang dont il se prévaut pour me refuser le combat ; place-nous en face l'un de l'autre ; et quel que soit l'aspect des astres, le sabre de mon père l'emportera sur leur influence.

Elle répondit sur-le-champ :

- Mes dons sont quelquefois à craindre ;
- Je t'en prévins. De moi ne va donc pas te plaindre
- Si c'est pour ton malheur que je cède en ce jour.
- Nous qui planons au-dessus de ta sphère,
- Nous sommes étrangers à la haine, à l'amour.
- Le présent que je vais te faire
- Également dans tes mains deviendra
- A tes yeux propice ou contraire ;
- Ta prudence en décidera.

— Donne-moi les moyens de réparer mon honneur, s'écria le jeune Glendinning ; de rendre à mon orgueilleux rival les insultes qu'il m'a faites ; et peu m'importe ce qui en résultera : que je

puisse punir son insolence, je dormirai en repos, et je pourrai tout supporter.

La dame blanche détacha une aiguille d'or qui retenoit sa chevelure, et dit à Halbert en la lui présentant :

« S'il te fatigue encor de sa fierté hautaine ,

« Tu n'as qu'à présenter cette aiguille à ses yeux.

« Mais déjà le soleil a quitté la fontaine ;

« Tes souhaits sont comblés : je te fais mes adieux. »

Secouant alors la tête, ses cheveux tombèrent autour d'elle comme un voile, ses traits devinrent moins distincts, son visage pâle comme la lune dans son premier quartier, son corps transparent ; et elle finit par disparaître entièrement.

L'habitude nous accoutume aux merveilles ; cependant Halbert, seul près de la fontaine, éprouva encore, quoiqu'à un moindre degré, le trouble dont il avoit été saisi lorsqu'il avoit vu pour la première fois la dame blanche s'évanouir à ses yeux. Un doute se présenta à son esprit et le tourmenta quelques instants. Pouvoit-il, en sûreté de conscience, se servir des dons d'un être qui convenoit lui-même qu'il n'appartenoit pas à la classe des anges ? et qui pouvoit savoir s'il n'étoit pas d'un lignage pire que celui qu'il vouloit bien avouer ? — J'en parlerai à Edouard, dit-il : il est instruit dans la science des clercs, il me dira ce que je

dois faire. Mais non, Édouard est trop prudent, trop scrupuleux. J'éprouverai l'effet de ce présent sur sir Piercy Shafton, s'il ose encore me braver; et j'apprendrai bien moi-même par le résultat s'il y a du danger à suivre les avis de la dame blanche. Allons, retournons à la tour: je verrai bientôt si je puis y rester; car je ne souffrirai plus d'insulte, ayant le sabre de mon père à mon côté, et en présence de Marie.

CHAPITRE XVIII.

« Je te donnerai, dit le roi,
« Dix-huit sous par jour, sur ma foi,
« Et, dans le nord portant les armes,
« Tu seras chef de mes gendarmes.
« — Et moi, je prétends, à mon tour,
« Te donner treize sous par jour :
« Et quand tu voudras, capitaine,
« Tu les toucheras, dit la reine. »

William de Cloudestey.

LES mœurs du temps ne permettoient pas aux habitans de Glendearg de partager le repas servi dans la salle à manger de cette ancienne tour pour l'abbé et sa suite et sir Piercy Shafton. Elspeth en étoit exclue par l'infériorité de sa condition et par son sexe ; car, quoique cette règle ne fût pas très-scrupuleusement observée, une femme ne pouvoit s'asseoir à la même table que l'abbé de Sainte-Marie. Cette dernière raison empêchoit Marie Avenel d'y avoir place, et la première étoit un obstacle invincible pour Édouard. Mais l'abbé daigna les inviter à rester dans le même appartement, et même leur adresser quelques mots obligeants sur le bon accueil qu'il recevoit.

La venaison fumante étoit sur la table. Le

frère sommelier, avec tout le respect convenable, avoit attaché une serviette blanche comme la neige sous le menton de son supérieur, et il ne manquoit, pour commencer le repas, que sir Piercy Shafton, qui arriva enfin, brillant comme le soleil, avec un pourpoint écarlate brodé, un chapeau à cercle d'or de la coupe la plus moderne, et portant autour du cou une chaîne enrichie de rubis et de topazes d'un assez grand prix pour justifier l'inquiétude qu'il avoit eue pour ses bagages. Cette chaîne, qui ressembloit à celle que portoient les chevaliers du plus haut parage, soutenoit un médaillon qui lui tomboit sur la poitrine.

— Nous vous attendions pour nous mettre à table, sir Piercy, dit l'abbé en s'asseyant sur le grand fauteuil que le frère sommelier s'empressa d'approcher de lui.

— Je demande pardon à votre révérence, dit le chevalier; mais je n'ai pris que le temps strictement nécessaire pour me désencombrer de mes habits de voyage, et me métamorphoser en quelque chose de plus présentable.

— Je ne puis que faire l'éloge de votre galanterie, sire chevalier, et surtout de votre prudence. Si vous aviez porté cette chaîne en voyage, elle auroit, dans certains cantons, couru risque de ne pas arriver jusqu'ici.

—Votre révérence remarque cette chaîne? Ce n'est qu'une bagatelle sur ce pourpoint; mais j'en ai un de velours de Gênes, dont l'étoffe de couleur noire fait tellement ressortir les diamants, qu'ils ressemblent à des étoiles étincelant à travers les nuages.

—Je n'en doute pas, sir Piercy; mais mettez-vous à table, je vous prie.

Sir Piercy étoit dans son élément quand il parloit de sa toilette; et il n'étoit pas facile de l'en distraire.—Il est possible, dit-il, que cette chaîne, toute simple qu'elle est, eût tenté la cupidité de Julien..... Sainte-Marie! s'écria-t-il en s'interrompant, je ne m'étois pas aperçu de la présence de ma charmante Protection, que j'appellerai plutôt mon aimable Discretion. Est-il possible qu'avant de vous avoir saluée, adorable Discretion, j'aie laissé échapper de la bergerie de ma bouche quelques paroles égarées qui ont sauté par-dessus la haie de la civilité, et fait une incursion sur le domaine du décorum!

—La discretion en ce moment, reprit l'abbé, consiste à ne pas laisser refroidir la collation. Père Eustache, dites le *Benedicite*, et coupez la venaison.

Le sous-prieur exécuta sur-le-champ le premier ordre; mais, avant d'obéir au second:—Votre révérence, dit-il à l'abbé, n'oublie pas que c'est

aujourd'hui vendredi? Il lui fit cette observation en latin, afin que le chevalier ne l'entendit pas.

— Nous sommes des voyageurs, répondit l'abbé, et *viatoribus licitum est*..... Vous connaissez le canon.. Dans quelque maison que vous entriez, dit saint Paul, mangez ce qu'on vous servira. Je vous accorde à tous une dispense de maigre pour aujourd'hui, à condition que vous, mes frères, vous récitez ce soir le *Confiteor* après complies; que vous, chevalier, vous ferez une aumône proportionnée à votre bourse, et que tous vous vous absteniez de chair tel jour du mois prochain qu'il vous conviendra.

Tout en établissant ainsi les conditions de la dispense qu'il accordoit, le digne abbé avoit déjà fini sa première tranche de venaison, qu'il arrosa d'un grand verre de vin du Rhin.

— On a raison de dire, reprit-il après avoir demandé une seconde tranche, que la vertu trouve sa récompense en elle-même. Cette collation est bien simple : elle a été préparée à la hâte, elle est servie dans un appartement bien modeste; et je ne me souviens pas d'avoir mangé de si bon appétit depuis le temps où j'étois simple frère au couvent de Dundrennan, et que je travaillois au jardin du matin au soir. J'arrivois au réfectoire mourant de faim, le gosier desséché par la soif (*da mihi vinum, quiesco, et merui sit*); et je ne

connoissois pas ces maux d'estomac qui exigent aujourd'hui le secours de bon vin et de viandes choisies pour me faciliter la digestion.

— Il seroit possible, dit le sous-prieur, qu'une course faite de temps à autre à l'extrémité des domaines de Sainte-Marie, produisît le même effet sur votre santé que l'air du jardin de l'abbaye de Dundrennan.

— Il est possible, dit l'abbé, qu'avec la bénédiction de notre sainte patronne de telles courses me soient avantageuses. Mais il faudra avoir l'œil à ce que notre venaison soit toujours tuée par un chasseur habile, et qui connoisse bien son métier.

— Si votre révérence me permet de parler, dit le frère cuisinier, je lui dirai, sur ce point important, qu'elle ne pourroit mieux faire que de choisir pour garde en second de ses bois le fils aîné de dame Elspeth Glendinning ici présente. Je dois, par ma place, avoir quelques connoissances sur la manière de tuer le gibier, et je vous déclare que jamais je n'ai vu une flèche si bien adressée. Elle a justement frappé le daim au cœur.

— Par hasard, dit sir Piercy Shafton; un seul coup ne fait pas plus le bon chasseur qu'une seule hirondelle ne fait le printemps. Au surplus, j'ai vu le jeune villageois dont vous parlez;

et si sa main est aussi habile à décocher des flèches que sa langue l'est à débiter des impertinences, je le déclare aussi bon archer que le fut Robin Hood.

— Par sainte Marie ! s'écria l'abbé, il faut tirer cette affaire à clair. Approchez, dame Glendinning, et dites-nous, comme à votre supérieur temporel et spirituel, en votre âme et conscience, sans crainte ni partialité, attendu qu'il s'agit d'un objet de grand intérêt, si votre fils est aussi habile à tirer de l'arc que le pense le frère cuisinier ?

— Hélas ! répondit Elspeth en faisant une profonde révérence à l'abbé, je suis payée pour pouvoir en parler, puisque mon mari, Dieu veuille avoir son âme ! fut tué d'un coup de flèche à la bataille de Pinkie, où il combattoit sous la bannière de l'Église, comme c'étoit le devoir d'un vassal de Sainte-Marie. C'étoit un homme brave et un brave homme, comme votre révérence peut le savoir ; si ce n'est qu'il aimoit un morceau de venaison, et qu'il faisoit quelquefois un tour sur les frontières avec nos maraudeurs, je ne saurois dire quel péché il a jamais commis ; cependant, quoique j'aie payé bien des messes pour le repos de son âme, je n'ai pas la satisfaction d'être sûre qu'elle soit tirée du purgatoire.

— Dame Glendinning, dit l'abbé, si votre mari est mort en combattant sous la bannière de

l'église, comme vous le dites, ne doutez pas que nos prières ne le tirent du purgatoire, si toutefois il s'y trouve : mais c'est de votre fils qu'il s'agit en ce moment, et je vous demande de me dire s'il est expert à tirer de l'arc, oui ou non ?

— Plût à Dieu qu'il le fût moins, votre révérence, mes terres en seroient mieux cultivées ; mais la vérité est qu'il est également habile à l'arc, à l'arbalète et au fusil. Si l'honorable chevalier que voilà veut tenir son chapeau à cent pas, je réponds qu'il le percera d'une flèche, d'un trait ou d'une balle, à son choix, sans toucher seulement le bout d'un de ses rubans ; c'est-à-dire pourvu que le digne seigneur le tienne d'une main bien ferme. J'ai vu le vieux Martin lui tenir son bonnet plus d'une fois, et le révérend père sous-prieur en a été lui-même témoin, s'il s'en souvient.

— Je ne crois pas que je l'oublie jamais, dame Elspeth, dit le père Eustaché, car je ne savais ce que je devois admirer davantage du sang-froid du jeune tireur, ou de la fermeté du vieillard. Cependant je ne conseillerai pas à sir Piercy Shafton d'exposer à un tel risque son beau chapeau, et encore moins sa précieuse personne, à moins qu'il n'en ait la volonté bien prononcée.

— Soyez bien assuré du contraire, s'écria vivement le chevalier ; je ne dispute pas à ce jeune

villageois l'adresse que votre révérence lui attribue ; mais un homme n'est qu'un homme : les doigts peuvent glisser sur la corde, l'œil peut être ébloui, et le plus adroit tireur peut s'écarter du but de la longueur du bras. Je ne ferai certainement pas cette épreuve dangereuse, dont le résultat le plus heureux seroit la perte de mon chapeau, d'un chapeau qui...

— Comme il vous plaira, sire chevalier, dit le prieur : notre religion se trouve suffisamment éclairée par le témoignage de notre féal conseiller le père sous-prieur, et nous n'en nommons pas moins ce jeune homme sous-garde des bois qu'il a plu au bon roi David d'accorder à cette abbaye.

— A genoux, femme, à genoux ! crièrent en même temps le cuisinier et le sommelier ; remerciez sa révérence de la grâce qu'elle accorde à votre fils, et baisez-lui la main.

Alors, comme s'ils eussent chanté alternativement les versets d'un psaume, ils commencèrent une espèce de duo contenant l'énumération de tous les avantages que cette place assuroit à son fils.

— Quatre marcs d'argent tous les ans à la Chandeleur, dit le frère sommelier.

— Un justaucorps et un haut-de-chausse vert à la Pentecôte, dit le frère cuisinier.

— Un tonneau de double bière à la Saint-Martin, reprit le premier, et de la petite bière à discrétion, en s'entendant avec le père cellier.

● Qui est un homme raisonnable, dit l'abbé, et qui saura encourager un serviteur actif du couvent.

— Une terrine de soupe et six livres de bœuf ou de mouton à chaque grande fête, continua le frère cuisinier.

— Le droit de faire pâturer deux vaches et un cheval dans la prairie de Sainte-Marie, ajouta le sommelier.

— Un cuir de bœuf par an, pour se faire des bottes, attendu les broussailles, dit encore le premier.

— Et d'autres avantages *quæ nunc describere longum*, dit l'abbé.

Pendant ce dialogue, Elspeth, à genoux entre les deux frères, tournoit machinalement la tête de l'un à l'autre, et ressembloit à un automate mu par des ressorts. Dès qu'ils se turent, elle baisa avec dévotion la main libérale de l'abbé; mais connoissant le caractère intraitable d'Halbert sur certains points, elle ne put s'empêcher, tout en faisant des remerciements réitérés, d'ajouter qu'elle espéroit qu'Halbert sentiroit l'importance de cette place et ne la refuseroit pas.

— La refuser! s'écria l'abbé en fronçant le

sourcil : votre fils est-il donc privé de raison ?

Elsbeth, étourdie par le ton dont cette question lui étoit faite, fut hors d'état d'y répondre. Mais quand elle auroit pu le faire, à peine sa réponse eût-elle été entendue, attendu qu'il plut aux deux frères de recommencer leurs litanies.

— Refuser ! s'écria le frère sommelier.

— Refuser ! répéta le frère cuisinier.

— Refuser quatre marcs d'argent par an ! ajouta le premier.

— Bière, soupe, mouton, cuir et droit de pâture ! continua le second.

— Justaucorps et haut-de-chausse ! reprit l'autre.

— Mes frères, dit le sous-prieur, un moment de patience. Ne nous pressons pas de nous étonner avant d'avoir un motif de surprise. Cette bonne dame doit connoître l'esprit et l'humeur de son fils. Ce que j'en puis dire, c'est qu'il n'est pas porté aux sciences, dont j'ai inutilement cherché à lui donner quelque teinture. Et cependant c'est un jeune homme d'un caractère peu commun, ressemblant beaucoup, suivant mon foible jugement, à ces hommes que Dieu suscite parmi un peuple quand il veut effectuer sa délivrance par la force du bras et la fermeté du cœur. Ils ont quelquefois une humeur bizarre et obstinée qui les fait paroître stupides et intraitables, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion mar-

quée par la Providence pour devenir les instruments de grandes choses.

— Vous avez raison, père Eustache, dit l'abbé, et nous verrons ce jeune homme avant de nous décider sur le parti que nous prendrons à son égard. Qu'en dites-vous, sire chevalier? N'est-ce pas l'usage à la cour de chercher l'homme qui convient à la place, plutôt que la place qui convient à l'homme?

— Je souscris en partie, répondit sir Piercy Shafton, aux sages observations de votre révérence. Mais avec tout le respect que je dois au vénérable sous-prieur, je ne crois pas que ce soit dans les chaumières du bas-peuple qu'il faille chercher des chefs et des libérateurs pour un peuple. S'il se trouve dans ce jeune homme quelques étincelles d'esprit martial, ce que je n'ai point envie de lui disputer, quoique j'aie rarement vu la présomption et l'arrogance unies à la vraie bravoure, elles ne pourront que le distinguer dans sa sphère obscure. De même que le ver luisant, qui brille caché dans l'herbe de la prairie, seroit sans éclat si on le plaçoit sur une hanteur pour servir de fanal, ainsi...

— Voilà justement le jeune chasseur qui arrive pour parler pour lui-même, dit le père Eustache qui, placé en face d'une croisée, vit Halbert monter la petite colline sur laquelle la tour étoit située.

— Qu'on l'avertisse de se rendre en notre présence, dit l'abbé ; et les deux frères, se disputant d'obéissance, partirent à l'instant. Elspeth les suivit sur-le-champ, tant pour recommander à son fils la soumission aux volontés de l'abbé, que pour l'engager à changer de vêtements avant de se présenter devant lui. Mais les frères le tenoient déjà chacun par un bras, et l'amenoient en triomphe dans l'appartement.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit Elspeth : si du moins il avoit ses habits du dimanche !

Quelque modeste que fût ce souhait, il ne fut pas exaucé ; et le jeune Glendinning fut conduit en présence de l'abbé, sans qu'on lui donnât un seul mot d'explication, et sans qu'on lui accordât le temps de mettre, suivant le désir de sa mère ; son haut-de-chausse des jours de fête, ce qui, dans le langage du temps, vouloit dire des culottes et des bas.

Quoique présenté soudainement au milieu de tous les hôtes de Glendearg, Halbert avoit encore dans son maintien quelque chose qui commandoit leur respect ; cependant la plupart d'entre eux étoient disposés à le considérer avec hauteur, sinon avec un dédain absolu.

Mais son entrée et l'accueil qu'il reçut méritent bien un chapitre particulier.

CHAPITRE XIX.

- « C'est à toi de choisir la richesse et l'honneur,
- « Voici de l'or, si l'or peut faire ton bonheur.
- « Tu pourras au plaisir consacrer ta jeunesse,
- « Ton âge mur au bruit, au repos ta vieillesse.
- « Mais, en prenant l'argent, adieu l'ambition :
- « Tu croupiras toujours dans ta condition ;
- « Tu seras confondu dans la troupe grossière
- « Des paysans obscurs qui labourent la terre. »

Ancienne comédie.

IL est indispensable d'entrer dans quelques détails sur Halbert Glendinning, avant de rendre compte de son entrevue avec l'abbé de Sainte-Marie, dans ce moment de crise qui alloit décider de son sort.

Il avoit dix-neuf ans. Il étoit plus grand et plus actif que robuste, mais constitué de manière à promettre qu'il seroit doué d'une grande force quand la nature auroit complètement fini son travail. Il étoit parfaitement bien fait, et de même que la plupart de ceux qui jouissent de cet avantage, il avoit une grâce et une aisance naturelles qui empêchoient qu'on ne donnât à sa taille une attention exclusive. Ce n'étoit qu'en la comparant à celle des personnes avec qui il se trouvoit, qu'on s'apercevoit qu'il avoit près de six pieds.

Par tous ses avantages extérieurs, Halbert avoit un avantage décidé sur Piercy Shafton, qui étoit plus petit et moins bien proportionné, quoique, au total, d'un extérieur agréable. Mais le chevalier en étoit dédommagé en possédant des traits plus réguliers, une figure plus gracieuse, et une peau plus blanche que le jeune Écossais, dont la physionomie étoit moins belle que fortement prononcée, et dont l'influence du soleil, à laquelle il étoit sans cesse exposé, avoit couvert les joues, le cou et le front, d'une couleur basanée qui n'y laissoit apercevoir ni lis ni roses. Ses yeux bruns avoient tant d'éclat que, lorsqu'ils étoient animés, ils sembloient lancer des jets de lumière, et ses cheveux noirs, bouclés naturellement complétoient un ensemble qui annonçoit plus de hardiesse et de fierté qu'on n'auroit dû l'attendre de sa situation dans le monde.

Quant aux vêtements qu'il portoit en ce moment, ils n'étoient pas propres à faire valoir ses avantages extérieurs. Il avoit une veste et un pantalon de chasse de gros drap vert, avec un bonnet de même étoffe. Une ceinture de cuir servoit à soutenir le sabre dont nous avons déjà parlé; cinq à six flèches et un poignard à poignée de corne. En décrivant son costume, nous ne devons pas oublier une paire de bottines de daim, qui pouvoient à volonté se lever jusqu'aux ge-

noux ou retomber sur le gras de la jambe, telles qu'en portoient à cette époque ceux qui, par goût ou par nécessité, parcouroient souvent les bois, et qui se trouvoient, par ce moyen, à l'abri des ronces et des épines.

Tel étoit Halbert Glendinning quand il entra dans l'appartement où dinoit l'abbé Boniface avec sa suite; mais il seroit plus difficile de bien décrire son maintien et la manière dont son âme parloit par ses yeux, quand il se vit dans la compagnie de ceux qu'il avoit appris, dès son enfance, à regarder avec respect et vénération. L'embarras qu'on pouvoit remarquer en lui n'avoit rien d'abject ni de servile; c'étoit celui qui convenoit à un jeune homme ardent et ingénu, mais sans expérience, qui, pour la première fois, alloit parler et agir dans une compagnie où il ne s'étoit jamais trouvé, et dans des circonstances désavantageuses pour lui. Un véritable ami n'auroit pu vouloir retrancher quelque chose de sa timidité, ni ajouter à son assurance.

Il fléchit le genou, baisa la main de l'abbé; puis il se releva, recula de deux ou trois pas pour saluer le reste de la compagnie, dont il ne connoissoit que le sous-prieur, qui lui fit un signe d'encouragement; il rougit en rencontrant les yeux de Marie Avenel, qui attendoit avec

inquiétude l'espèce d'épreuve à laquelle son frère de lait alloit être soumis. Mais s'étant remis du trouble passager dans lequel ce regard l'avoit jeté, il attendit d'un air calme que l'abbé lui adressât la parole.

L'expression ingénue de sa physionomie, son air de noblesse, son maintien plein de grâce, ne manquèrent pas de prévenir en sa faveur les membres du clergé en présence desquels il se trouvoit. L'abbé jeta sur le sous-prieur un regard d'approbation, quoique probablement la nomination d'un garde des forêts fût une affaire qu'il étoit disposé à prendre sur lui de terminer sans demander son avis, ne fût-ce que pour montrer son indépendance. Le père Eustache jouissoit du plaisir que goûte un bon cœur en voyant accorder un bienfait à celui qui en est digne; car, n'ayant pas vu Halbert depuis le changement matériel que les circonstances avoient produit en lui, il ne doutoit pas, malgré l'espèce d'incertitude qu'Elspeth avoit montrée, que cette place ne convint parfaitement à un jeune homme bouillant, ami de la chasse, et ne pouvant s'astreindre à aucune occupation régulière ou sédentaire. Les frères cuisinier et sommelier furent surtout tellement charmés de l'extérieur d'Halbert, qu'ils pensèrent que personne ne méritoit mieux d'avoir les quatre marcs d'ar-

gent, la soupe, le mouton, la bière, le droit de pâture, le pourpoint, etc., etc.

Sir Piercy Shafton, soit qu'il fût profondément occupé de ses réflexions, soit que l'objet dont il s'agissoit lui parût indigne de son attention, sembloit totalement étranger à la scène qui se passoit devant lui. Il changeoit d'attitude de temps en temps pour déployer successivement toutes ses grâces, et jetoit alors un coup d'œil sur la classe féminine de la compagnie, afin de voir s'il avoit réussi.

La fille du meunier étoit la seule qui eût le temps d'admirer le manège du chevalier, Marie Avenel et mistress Glendinning attendoient avec inquiétude la réponse que feroit Halbert, et craignoient les conséquences d'un refus qu'elles prévoyaient.

La conduite d'Édouard, pour un jeune homme naturellement réservé, respectueux et même timide, fut en même temps noble et affectueuse. Il s'étoit retiré modestement dans un coin, après que l'abbé, à la prière du père Eustache, l'avoit honoré de quelques questions sur les progrès qu'il avoit faits dans le Donat et dans le *Promptuarium parvulorum*, sans écouter ses réponses. Il vint alors derrière son frère, passa la main droite sous son bras gauche; et, en le pressant doucement, lui fit connoître l'intérêt qu'il prenoit à sa

situation, et la résolution qu'il avoit formée de partager son destin.

Ce groupe étoit ainsi arrangé, quand, après une pause de deux ou trois minutes que l'abbé employa à boire à petites gorgées un verre de vin, afin de faire ensuite sa proposition avec toute la dignité convenable, il adressa la parole à Halbert dans les termes suivants :

— Mon fils, nous, votre supérieur légitime, abbé, par la grâce de Dieu, du monastère de Sainte-Marie, nous avons entendu parler des divers talents dont le Ciel vous a doué; notamment de votre adresse à la chasse; de la manière dont vous tuez votre gibier, comme le doit faire un chasseur qui ne veut pas abuser des dons de Dieu, en gâtant la chair des créatures dont il nous a permis de nous nourrir, ce qui n'arrive que trop souvent à des gardes négligents ou maladroits. — Ici il fit une pause; et voyant que Glendinning ne répondoit à ce compliment que par une inclination de tête, j'approuve votre modestie, mon fils, continuait-il, je n'ai pas besoin d'entendre vos louanges sortir de votre propre bouche, et votre conduite me confirme dans la résolution que j'avois déjà formée de vous nommer garde en second des bois des domaines de Sainte-Marie. Agenouillez-vous, mon fils, afin que, sans

perdre de temps, nous vous conférons cette place importante.

— A genoux ! dit le frère sommelier qui étoit à la gauche.

— A genoux ! répéta le frère cuisinier, placé à sa droite.

Mais le genou d'Halbert ne fléchissoit pas.

— Je ne pourrois, répondit-il à l'abbé, m'agenouiller assez profondément devant votre révérence, ni rester assez long-temps à genoux pour vous témoigner ma reconnoissance de vos offres; mais je ne puis fléchir le genou pour recevoir l'investiture des fonctions que votre générosité me destinoit, étant déterminé à chercher fortune par d'autres moyens.

— Que veut dire cela ? dit l'abbé en fronçant les sourcils; est-ce vous, né vassal de l'abbaye, et au moment où je vous donne une telle preuve de bienveillance, qui vous proposez de quitter son service ?

— Je serois désespéré, dit Halbert, que votre révérence pût croire que je ne sens pas assez vivement le prix de ses bontés. Mais votre offre généreuse ne fait qu'accélérer l'exécution d'un projet que j'avois formé depuis long-temps.

— En vérité ! dit l'abbé : vous avez appris de bonne heure à former des projets sans consulter ceux de qui vous dépendez naturellement. Et

peut-on savoir en quoi consistent vos sages résolutions ?

— A abandonner à mon frère et à ma mère la portion qui m'appartient dans le fief de Glendearg, ci-devant possédé par mon père ; et, après avoir supplié votre révérence de continuer à être pour eux un maître aussi bon, aussi généreux que vous l'avez toujours été, d'aller chercher fortune ailleurs.

Elspeth, enhardie par la sollicitude maternelle, se hasarda ici à rompre le silence, et s'écria : — O mon fils ! mon fils ! tandis qu'Édouard lui disoit à l'oreille sur le même ton : — Mon frère ! mon frère !

Le sous-prieur prit l'affaire plus au sérieux, sachant que l'amitié qu'il avoit toujours témoignée à la famille Glendinning, lui donnoit le droit d'adresser une réprimande à Halbert.

— Jeune-insensé ! lui dit-il, quelle folie peut te déterminer à repousser la main qui s'étend pour te faire du bien ? Tes idées visionnaires te conduiront-elles à quelque but qui t'indemniserait de l'état honnête et indépendant que tu leur sacrifies ?

— Quatre marcs d'argent par an, bien et dûment payés, dit le frère sommelier.

— Le droit de pâture, dit le frère cuisinier, un tonneau de double bière, six livres....

— Paix ! mes frères, dit le sous-prieur. Votre révérence, ajouta-t-il en s'adressant à l'abbé, daignera-t-elle, à ma prière, accorder à ce jeune homme malavisé un jour pour faire ses réflexions ? Je lui parlerai de manière à lui faire sentir ce qu'il vous doit, ce qu'il doit à sa famille, ce qu'il se doit à lui-même.

— La bonté de votre révérence, dit Halbert, mérite tous mes remerciements. C'est une suite des faveurs que vous m'avez accordées, et dont je suis pénétré de reconnoissance. C'est ma faute et non la vôtre si je n'en ai pas mieux profité. Mais ma résolution est fixe et inébranlable. Je ne puis accepter les offres bienfaisantes du très-révérend abbé. Mon destin m'appelle ailleurs.

— Par la sainte Vierge ! dit l'abbé, il faut que ce jeune homme soit fou, ou que vous l'ayiez bien jugé, sir Piercy, car vous m'aviez fait entendre qu'il ne conviendrait pas à la place que je lui destinois. Vous connoissiez peut-être son humeur ?

— Non, sur mon âme, répondit sir Piercy Shafton avec l'air d'indifférence qui lui étoit habituel : je l'ai jugé d'après sa naissance et son éducation. Le noble faucon ne sort pas d'un œuf d'épervier.

— C'est toi qui n'es qu'un épervier ! s'écria Halbert sans hésiter un seul instant.

— Parler ainsi en notre présence, et à un homme de distinction ! s'écria l'abbé, le sang lui montant au visage.

— Oui, dit Halbert, c'est en présence de votre révérence que je rejette sur le front de cet homme orgueilleux l'insulte qu'il a osé me faire. C'est une justice que je dois à mon père, mort les armes à la main pour la défense de sa patrie.

— Jeune homme mal élevé ! s'écria l'abbé...

— Je prie votre révérence de me pardonner si je l'interromps, dit sir Piercy Shafton avec le plus grand sang-froid, mais je vous conjure de ne pas vous mettre en colère contre ce jeune villageois. Croyez-moi, le vent du nord arrachera de sa base un de vos rochers, avant que Piercy Shafton soit seulement ému de tout ce que peut dire un paysan mal élevé, tant j'y attache peu d'importance.

— Quelque fier que vous soyez de votre prétendue supériorité, sire chevalier, dit Halbert, ne répondez pas de conserver toujours votre sang-froid.

— Sur mon honneur, ce n'est pas toi qui me le feras perdre.

— Eh bien, connois-tu ceci ? lui demanda Hal-

bert en lui montrant l'aiguille d'or que la dame blanche lui avoit donnée.

Jamais on ne vit une transition si rapide de la tranquillité la plus méprisante à la colère la plus furieuse, que celle qui se fit remarquer en ce moment en sir Piercy Shafton. Tous ses membres frémissaient de rage, son visage étoit écarlate, ses traits étoient défigurés par des convulsions, et il ressembloit à un possédé. Il serra le poing et en menaça Glendinning, qui étoit lui-même interdit en voyant la fureur qu'il avoit occasionnée. Mais, au lieu de le frapper, il se frappa lui-même le front, et sortit de l'appartement dans un état d'agitation inexprimable. Tout cela se passa si promptement, que personne n'eut le temps d'intervenir.

Après le départ de sir Piercy Shafton, la surprise causa un moment de silence, après quoi on demanda d'une voix unanime qu'Halbert expliquât par quel moyen il avoit causé un changement si inconcevable dans la conduite du chevalier anglais.

— Je n'ai fait que ce que vous avez vu fous, répondit Glendinning. Suis-je responsable de son humeur fantasque ?

— Jeune homme, dit l'abbé d'un ton d'autorité, ces subterfuges sont inutiles. Sir Piercy

n'est pas homme à sortir de son caractère sans en avoir de fortes raisons. Vous les connoissez, et il faut que vous nous les fassiez connoître. Je vous ordonne donc, si vous ne voulez pas que j'aie recours à des mesures plus sévères, de m'expliquer par quels moyens vous avez forcé sir Piercy Shafton à sortir de notre compagnie.

— Je n'ai fait que lui montrer ceci, répondit Halbert en remettant la mystérieuse aiguille à l'abbé, qui l'examina attentivement, remua la tête, et la passa au sous-prieur sans prononcer un seul mot.

Le père Eustache la considéra avec la même attention, et, s'adressant à Halbert d'un ton sévère : — Jeune homme, lui dit-il, si vous ne voulez que nous concevions d'étranges soupçons, apprenez-nous sur-le-champ d'où vous vient cette aiguille, et comment elle possède une telle influence sur sir Piercy Shafton ?

Il auroit été fort difficile à Halbert, serré de si près, d'éviter de répondre à une question si embarrassante. Avouer la vérité auroit pu dans ce siècle le conduire au bûcher, de même que dans le nôtre cela n'auroit servi qu'à le faire accuser d'imposture grossière. Heureusement sir Piercy Shafton rentra fort à propos.

Il avoit entendu la question du sous-prieur ; et

en passant près d'Halbert, il lui dit : — Silence ! tu auras la satisfaction que tu as osé désirer.

Un reste d'agitation se faisoit encore remarquer sur son visage quand il reprit sa place à table ; cependant, reprenant son sang-froid, il jeta les yeux autour de lui, et pria la compagnie d'excuser son étrange conduite qu'il attribua à une indisposition violente et soudaine. Tout le monde garda le silence, chacun regardant son voisin d'un air de surprise.

L'abbé donna ordre que tout le monde se retirât, excepté sir Piercy et le sous-prieur. — Et qu'on ait l'œil, ajouta-t-il, sur cet audacieux jeune homme. S'il a employé un charme ou un maléfice contre cet honorable chevalier, je jure, par l'aube et la mitre que je porte, que je lui ferai subir une punition exemplaire.

— Votre révérence peut être tranquille, dit Halbert : j'attendrai sa sentence sans inquiétude. Je pense que ce chevalier vous apprendra quelle est la cause qui l'a ainsi agité, et combien j'y ai eu peu de part.

— Soyez assuré, dit sir Piercy sans lever les yeux sur lui, que je donnerai toute satisfaction au révérend abbé.

Quand l'abbé, le sous-prieur et le chevalier anglais furent seuls, le père Eustache, contre sa

coutume, ne put s'empêcher de parler le premier : — Noble chevalier, lui dit-il, expliquez-nous par quels moyens mystérieux la vne de cette aiguille d'or a pu exciter votre colère et vous causer tant d'agitation, après que vous aviez opposé tant de patience aux provocations de ce jeune homme bizarre et téméraire ?

Sir Piercy prit l'aiguille des mains du bon père, la tourna et la retourna dans les siennes d'un air d'indifférence ; et, après l'avoir examinée un instant, il la lui rendit en lui disant : — En vérité, révérend père, je suis surpris qu'avec la sagesse qu'annoncent vos cheveux blancs, et le rang distingué que vous occupez dans votre ordre vous ayez pris le change (excusez la comparaison) comme un chien mal dressé. Il faudroit que je fusse plus facile à émouvoir que les feuilles du tremble, que le moindre souffle agite, pour que la vue d'une pareille babiole ait pu produire sur moi l'effet dont vous venez d'être témoin. Le fait est que, depuis ma jeunesse, je suis sujet à des attaques d'une maladie cruelle dont vous avez vu un des accès. C'est une douleur inouïe qui me déchire les nerfs, qui pénètre jusqu'à la moelle de mes os, et qui me jette dans des convulsions. Mais si elle est violente, elle n'est pas de longue durée, comme vous en avez la preuve.

— Mais, dit le sous-prieur, cela n'explique pas pourquoi ce jeune homme fougueux vous a montré ce que vous nommez une babiole comme un objet dont la vue devoit réveiller en vous quelque souvenir, et, à ce qu'on peut conjecturer, un souvenir peu agréable.

— Votre révérence est bien libre de conjecturer ce que bon lui semblera ; mais je ne puis me charger de vous mettre sur la voie, quand je vois que vous êtes en défaut. J'espère que je ne suis pas obligé de rendre compte des motifs qui font agir un jeune extravagant.

— Assurément, répondit le sous-prieur, nous ne pousserons pas plus loin une enquête qui paroît être désagréable à notre hôte. Cependant cet événement changera peut-être le projet que vous aviez formé de passer quelque temps dans cette tour dont la situation écartée et solitaire vous offroit l'asile secret que votre position vous rend nécessaire ?

— Je n'en connois pas un meilleur dans tous les domaines de Sainte-Marie, dit l'abbé ; et cependant je n'ose vous engager à y rester, d'après l'insolence de ce jeune homme sans éducation.

— Allons donc, mes révérends pères, s'écria le chevalier : pour qui me prenez-vous ? Je vous proteste que, si j'avois la liberté du choix, je

choisirois cette maison de préférence à toute autre. Je ne suis pas fâché de voir un jeune homme montrer de la vivacité, quand même une étincelle m'en tombe sur la tête. Je vous proteste que je veux rester ici, et être ami du bon villageois. Nous chasserons un daim ensemble; je veux voir s'il est aussi bon tireur qu'on le prétend. Je vous réponds, vénérable abbé, que nous vous enverrons incessamment un daim tué avec assez d'adresse pour satisfaire le digne frère cuisinier.

Il parla ainsi avec une telle apparence d'aisance et de bonne humeur, que l'abbé ne fit plus aucune observation sur ce qui s'étoit passé; mais il lui détailla tout ce qu'il comptoit lui envoyer du monastère pour rendre plus agréable son séjour à la tour de Glendearg. Ce discours, assaisonné de quelques verres de vin, occupa le temps jusqu'au moment où l'abbé ordonna qu'on se préparât à retourner au couvent.

— Comme dans ce pénible voyage, dit-il à ses moines à l'instant du départ, nous avons perdu notre méridienne, je dispense ceux d'entre vous qui se trouveront fatigués d'assister cette nuit aux matines. Il donna alors sa bénédiction à toute la maison rassemblée; présenta sa main à Elspeth pour qu'elle la baisât; embrassa sur la

jeune Marie Avenel et même Mysie Happer qui se présentoient pour faire la même cérémonie; recommanda à Halbert d'être moins violent, et de rendre obéissance et respect au chevalier anglais; dit à Edouard de continuer à être *discipulus impiger atque strenuus*; conseilla à sir Piercy de se montrer le moins possible, de crainte que des maraudeurs anglais ne fussent chargés de s'emparer de sa personne; et, après avoir rempli ces différents devoirs de politesse, se rendit dans la cour suivi de tout son cortège. Là, avec un soupir qui pouvoit passer pour un gémissement, le vénérable père se hissa sur son palefroi dont la selle étoit couverte d'une housse de pourpre qui tomboit jusqu'à terre; et réfléchissant avec un certain plaisir que la tranquillité de son coursier ne seroit plus troublée par les caracoles de celui du chevalier, il lui fit prendre l'amble, et se mit en route pour le monastère.

Le sous-prieur, étant monté à cheval pour suivre son supérieur, chercha des yeux Halbert qui, caché en partie derrière un mur d'appui, se tenoit à l'écart, regardant la cavalcade qui se préparoit à partir, et le groupe qui l'entouroit. Peu content des explications qui lui avoient été données relativement à l'aiguille mystérieuse, et prenant intérêt à ce jeune homme dont il s'étoit

formé une idée favorable, il avoit résolu de saisir la première occasion pour lui faire subir un nouvel interrogatoire à ce sujet. L'ayant enfin aperçu, il lui fit ses adieux par une inclination de tête, mais d'un air sérieux, et en levant un doigt en l'air comme pour l'inviter à la prudence. Il se joignit alors à la cavalcade, et descendit la vallée à côté de son supérieur.

FIN DU PREMIER VOLUME DU MONASTÈRE.









